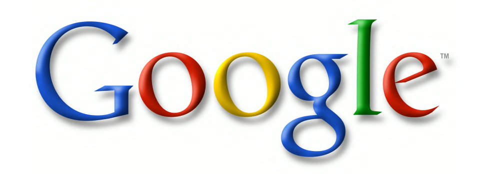
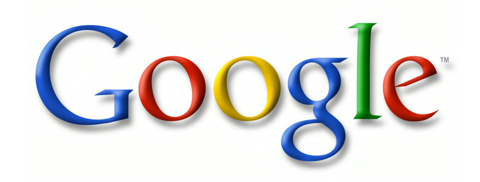



Google



Bought from Blackwell

MEMOIRES
DE MONSIEUR
LE MARQUIS
D'ARGENS.

MEMOIRES
DE MONSIEUR
LE MARQUIS
D'ARGENS.

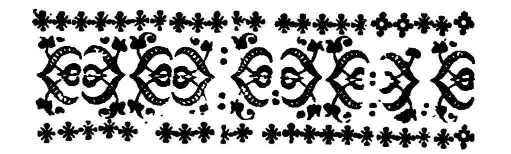
Avec quelques Lettres sur divers Sujets.



A LONDRES,

Aux dépens DE LA COMPAGNIE.

M. DCC. XXXV.



MEMOIRES DE MONSIEUR LE MARQUIS D'ARGENS.

LIVRE PREMIER.

LEs avantures qui me sont arrivées ont quelque chose de si surprenant & forment des incidens si particuliers, que j'hésiterois à les écrire, si elles n'étoient connues de bien des gens, sous les yeux desquels elles se sont passeés ou si je les destinois à être imprimées. Mais je ne les couche sur le papier que pour ma satisfaction. Je suis assurée qu'elles ne veront

jamais le jour. Rien n'a pû m'obliger à farder, ni à déguiser la vérité. J'ai dit naturellement ce que je pensois sur des matiéres assez délicates. C'est là, je crois, la façon dont il seroit à souhaiter que tout le monde écrivît, & c'est aussi ce qui me met en repos sur la verité de mon recit.

Naissance & Famille du Marquis d.

Je suis né à Aix en Provence d'une Famille noble & distinguée dans sa Province. Je fus destiné en naissant à être de Robe, ainsi que le sont chez moi la pluspart des ainez, & quatre Freres que j'avois, dont trois étoient Chevaliers de Malthe, & l'autre Abbé, à tacher de faire leur fortune, les premiers dans le Service, & le dernier dans l'Eglise, L'état qu'on vouloit me faire prendre me paroissoit affreux. Je le regardois comme le tombeau des plaisirs. La vie voluptueuse d'un Officier avoit pour moi des charmes bien plus brillans que le pénible soin d'instruire & de juger les procés d'autrui.

Il prend le parti de l'épée.

Je le témoignai plusieurs fois à mon pére, qui, lassé plûtôt que convaincu

cu par mes importunitez., me plaça dans le Regiment de Toulouse auprés d'un de mes Parens. Je n'avois alors que quatorze à quinze ans. Je me regardois comme l'homme du monde le plus heureux d'avoir secoué le joug de mille Maîtres incommodes. Deux ans s'écoulerent dans cette félicité parfaite. La peste qui pour lors ravageoit ma Patrie, pouvoit á peine balancer dans mon cœur le plaisir que j'avois d'être hors de tutelle.

Il fait un voyage en Provence.

La contagion étant finie en Provence, mon Pere souhaita de me voir. Je me rendis de Strasbourg à Aix. Lorsque j'arivai chez moi, mes Parens furent charmez de me voir combien je m'étois formé. Je n'avois plus l'air du Collége, deux ans de Garnison m'avoient donné les maniéres d'un Petit-Maître. J'avois le cœur tendre ; mais je ne m'en étois encore apperçu que vaguement. J'aimois généralement tout ce qu'on appelle femmes, & ne me croiois point susceptible d'une passion durable. J'éprouvai bientôt le contraire. Je devins sensible pour le reste de ma vie, & cette passion m'a jetté dans un enchai-

chainement de malheurs, dont je ne verrai peut être la fin qu'avec celle de ma vie.

Il devient amoureux d'une Comédienne.

Une Troupe de Comédiens étoit arrivée à Aix presque en même tems que moi. J'allai à la premiere représentation avec une foule de jeunes gens qui aimoient le spectacle. On représentoit l'Andromaque de Racine. L'Actrice qui jouoit le rolle d'Hermione étoit une jeune Brune âgée de seize ou dix sept ans. Elle avoit la taille fine, de grands yeux noirs, la voix belle & touchante. Quelque attaché que je fusse à la representation de la Tragedie, il me sembloit que, d'abord qu'elle sortoit du Théatre, la piece languissoit. J'avois peine à déméler des sentimens, qui ne m'étoient pas connus. J'attendis avec impatience que la piece fût finie. J'allai dans sa loge. Je la trouvai remplie d'un nombre de Petits-Maîtres Provinciaux. Un silence, qui ne m'étoit pas ordinaire, lui fit juger, à ce qu'elle m'a dit depuis, que j'avois assez d'usage du monde. Aprés lui avoir dit quelques mots, je me retirai. Toute la nuit, l'idée de Syl-

vie

vie m'occupa. Je la voiois sans cesse. Il me sembloit que je l'entendois déclamer. Sa voix aussi bien que ses yeux avoit passé jusques au fond de mon cœur. J'attendis le lendemain l'heure de la Comédie avec une extrême impatience. Enfin quatre heures sonnérent. J'arrivai le premier, &, comme j'étois seule dans la salle, je passai au chauffoir, où elle étoit déja habillée. Dans l'idée que je m'étois formée d'une Comédienne, je crus que je ne devois pas perdre une aussi belle occasion pour lui dire ce que je pensois. Je lui fis une déclaration aussi tendre que longue.

Il lui déclare sa passion.

L'air du sens froid avec lequel elle m'écoutoit me désesperoit. Ce fut bien pis, lorsqu'aprés m'être épuisé en beaux sentimens, elle me dit en riant, il faut avouer que le Ciel auroit dû vous faire naitre dans l'état où il m'a placée. Vous auriez été un grand Comédien. Vous venez de réciter à merveille de fort beaux morceaux. Je vous payerai quand vous voudrez en même monnoie; car nôtre profession nous oblige d'ap-

Et on y répond froidement.

prendre par cœur nombre de pareilles déclarations.

Comme j'allois repondre à Silvie, une foule de jeunes étourdis entrérent dans le chauffoir. Il fallut me contraindre. J'affectai pendant la Comédie de rendre mille petits soins à Silvie. Je tins la même conduite pendant prés d'un mois. Je lui avois demandé la permission d'aller chez elle. Elle se tira d'affaire fort poliment, sous prétexte qu'elle étoit avec sa Mere, qui ne recevoit personne, & qu'elle n'étoit point sa Maitresse. J'étois devenu amoureux au dernier point & javois été assez heureux pour le cacher à mes amis, parmi lesquels j'en avois plusieurs qui étoient mes rivaux.

Il rencontre des Rivaux.

Les principaux étoient le Marquis d'Entrecasteaux & le Compte de Limaille. Ils avoient tous les deux dequoi se faire aimer par leur douceur & leur politesse. Le Marquis d'Entrecasteaux joignoit à ces qualitez plus d'un million de bien. C'étoit aussi les deux seuls que je craignisse. Quoique Silvie eût une grande difference pour ses adorateurs, je tremblois que quelcun ne pût lui plaire. Elle me

fai-

faisoit bien des politesses; mais c'étoient de ces politesses ordinaires, qui ne signifient rien, surtout pour un cœur que l'amour rend clairvoiant.

Je resolus de m'expliquer tout à fait Je ne voyois point lorsque je parlois à Silvie que ses yeux s'armassent de rigeur. C'est ce qui m'enhardissoit. L'occasion seule me marquoit. Je crus qu'en allant á la Comédie avant qu'elle commençât, je pourrois l'entretenir dans sa loge. J'y fus en effet, mais inutilement. Le Marquis d'Entrecasteaux & le Comte de Limaille m'avoient devancé. Je les trouvai à sa toillette. Il fallut faire bonne mine á mauvais jeu. J'avois peine pourtant á me contraindre, &, comme je sortois de sa loge, elle me dit d'un air fort obligeant, quoi, vous sortez déjà,, Monsieur? Ces paroles, dont le ton m'avoit ému, m'avoient jetté dans une espéce de trouble, qui auroit pû découvrir ce que je cachois avec tant de soin, si le Comte de Limaille, qui avoit fait un mouvement pour sortir, ne les eût prises pour lui. Comme il étoit aussi amoureux que moi. il fut si enchanté de ce reproche, que

la faluant de la façon du monde la plus comique, il ne put jamais dire que, bien de l'honneur, Mademoiselle, bien de l'honneur. Cet enthousiame parut si burlesque que chacun éclata de rire, la Comedie commença & je perdois l'esperance de parler à Silvie, lorsque le sort me donna le moien de la voir chez elle.

Il s'insinuë chez sa Maîtresse.

Il y avoit long tems que je recherchois un pretexte pour aller chez sa Mere. Elle se trouvoit un jour imcommodée d'un mal de dents, dont elle se plaignoit fort. Je m'avisai de faire le Medecin. Je lui dis que j'avois une opiate excellente, que, si elle vouloit le permettre, je lui en porterois chez elle, en sortant de la Comédie, & lui apprendrois comment il s'en falloit servir. Elle me remercia beaucoup, sur l'assurance de la parfaite guérison que je lui promis. J'étois dans une joie sans égale d'avoir trouvé le moien de voir Silvie chez sa Mere, Il ne restoit que l'embaras de l'opiate. Non seulement je n'avois point ce miraculeux remede. J'en ignorois même jusqu'au nom. J'allai chez le premier Apoticaire

caire. Il me donna un onguent qu'il honora d'un nom barbare, & je portai cette drogue chez la Mere de Silvie. Je lui dis d'en appliquer sur la dent & sur la gencive. Je lui raconta mille cures admirables que j'avois vues. Elle me crut, & un quart d'heure aprés, soit le remede, soit la nature, soit que l'amour qui vouloit me favoriser, fit un miracle en ma faveur, elle se trouva extrèmement soulagée. Jétois plus étonné qu'elle de l'effet de mon opiaté. J'aurois bien mieux aimé que sa guérison n'eût pas été si promte. Je comptois que, sous le prétexte de sa maladie, je viendrois plusieurs jours chez elle. Par bonheur. je n'eus pas besoin de cet expédient, Elle étoit si charmée du service que je lui avois rendu, que, lui ayant demandé la permission d'aller le lendemain chez elle pour savoir de ses nouvelles, elle me répondit que j'étois le Maître toutes les fois que je voudrois lui faire cet honneur, qu'elle ne recevoit point ordinairement de jeunes gens, mais que le caractere qu'elle m'avoit connu m'exceptoit de cette regle.

Ceux qui ont aimé véritablement jugeront quelle étoit ma joie dans ce moment. Je sus la contraindre, mais pas si bien que Silvie ne s'en apperçût. Je crus même entrevoir que la permission que la Mere me donnoit ne lui faisoit aucune peine. Je me retirai chez moi, pour ne penser qu'à Silvie. Je me figurois qu'il m'étoit impossible de ne trouver pas un moment pour lui dire ce que je sentois, aiant le moien de la voir dés que je voudrois, sans qu'elle fut obsédée d'une troupe d'importuns. Il est vrai que sa Mere ne la quittoit gueres. Mais il ne se pouvoit point que je ne trouvasse pas un instant. Je fus pourtant prés de huit jours sans avoir l'occasion de lui parler seul. Enfin ce moment fortuné arriva.

Il obtient une réponse favorable.

Je la rencontrai dans l'appartement de sa Mere avec sa Fille de chambre. Elle étudioit le rolle de *Junie*. Il y a de l'indiscretion, lui dis-je, à vous détourner. Mais lorsqu'on est entrainé par un penchant plus fort que soi, on est excusable. Du ton sérieux dont vous débutez, me dit-elle en riant, notre conversation ne sera pas gaie.

Souf-

Souffrez que j'appelle ma Mere, qui est dans la chambre voisine, occupée à quelques affaires du ménage. Elle y répandra bien plus d'enjouement. Aussi bien n'êtes vous gai que lorsque vous étes auprés d'elle. Quoi, lui dis-je, vous m'enviez donc le plaisir de vous dire une fois que je vous adore! Est ce un si grand crime que de vous aimer? Si ce n'est pas un crime, me répondit elle, du moins je sens que je fais mal de vous écouter, Croiez moi, cessons une conversation qui nous géneroit tous deux. Non non, poursuivis-je, je ne saurois plus me contraindre. Il faut que je vous avoue que je suis l'homme du monde le plus malheureux, si vous n'avez pour moi que de la haine. Je n'ai point de hainc pour vous, me dit Silvie. Je puis vous répondre de mon cœur. Quand aux autres sentimens que vous voulez m'inspirer, consultez ma Mere qui vient. Elle entra en effet dans ce moment & nous fumes obligez de changer de conversation.

Depuis cè tems là, je commençai à parler plus aisément à Silvie. Il se pas-

passoit peu de jours que je ne lui disse quelque chose qui lui marquoit la situation de mon cœeur. Elle ma avoué depuis qu'elle m'aimoit dés lors, mais qu'elle faisoit ce qu'elle pouvoit pour étouffer une passion, qu'elle regrrdoit ctmme une chose qui ne pouvoit que lui être nuisib'e, Je ne la issait pas d'être encore longtems saus savoir que j'etois paié du moindre retour. Enfin je vis l'heureux moment où je devois apprendre que je n'étois point haï. Je le dus à la pitié plûtôt qu'à l'amour.

Déclaration de Silvie.

La situation de mon cœur avoit influé sur mon esprit. J'étois tombé dans nne mélancolie affreuse. Un jour que j'étois chez elle, qu'avez vous, me dit-elle? Vous n'étes plus le même depuis deux mois. Votre gaieté s'est changée en tristesse. Il semble que tout vous afflige. Belle Silvie, lui dis-je, quand on est aussi malheureux que je le suis, on ne trouve de remede à ses maux que dans la mort. Quoi! Vous voulez mourir, répondit Silvie! Ah! Comme votre amie, je m'oppose à une pareille envie. Non, non, vous prenez

nez peu de part à ce qui me regarde, continuai-je. Le Ciel m'est témoin que ; quoique vos rigueurs soient la cause de ma mort, je n'en accuse que mon malheureux destin. Le seul regret que jaie á la vie est de vous perdre pour toûjours. Je ne pus retenir quelques larmes qui échappérent de mes yeux. Elles firent leur effet. Je vis Silvie s'attendrir. Mais enfin que prétendez-vous, me dit-elle, & qu'exigez-vous de moi ? Que vous m'aimiez, belle Silvie, & que vous souffriez que je vous aime. Que me demandez-vous, continua-t-elle ? Aimez-moi, si vous voulez & si cet amour peut servir à vôtre bonheur. Mais n'exigez pas que je perdre une liberté qui fait le bonheur de ma vie. Je ne sai. Depuis que je vous connois, je ne suis plus aussi tranquille. J'aime bien á vous voir. Cependant ce seroit peut-être un bonheur pour moi de ne vous avoir jamais parlé. L'air embarassé avec lequel Silvie me tenoit ce discours me charmoit. Je sentois renaitre dans mon cœur l'esperance & la joie. Je pris plus de hardiesse dans la suite

de cette conversation ; & je fus assez heureux pour lui faire avouer que je ne lui étois point indifferent.

Depuis ce moment délicieux, mes jour sembloient tissus d'or & de soie, je voiois Silvie, je lui disois que je l'aimois, elle le souffroit, je lui faisois avoüé qu'elle m'aimoit. Quoique j'entrevisse que cet aveu la blessoit, il ne m'en étoit pas moins cher. Rien n'auroit manqué à mon bonheur, si l'amour chez moi eût pû être toûjours spéculatif. Mais il est difficile de le réduire à ce point quand onn'a qûe vingt ans. Daillieurs, dans l'idée que javois d'une Comédienne, j'étois étonné de trouver tant de résistance, J'avois tenté la voie des présens, elle avoit été inutile, elle les avoit tous refusez. C'avoit été avec peine que je lui avois fait accepter un bouquet. Elle avoit reçû les fleurs, mais elle avoit constamment refusé le ruban parce qu'elle l'avoit trouvé trop beau, Nous avions été brouillez trois jours pour une toillette que j'avois envoyée chez elle, elle m'avoit forcé de la reprendre, & javois été obligé de la rendre au Marchand.

Je

Je ne savois quel parti prendre. Lorsque je voulois m'émanciper à quelque petite liberté, l'air triste & sérieux que prenoit Silvie me remettoit dans mon devoir. J'étois tourmenté par la crainte de lui déplaire & par le desir d'obtenir ce parfait bonheur que le tendre amour prépare au siens. Aprés beaucoup de peines & de soins, je m'avisai d'un stratagême qui me reüssit heureusement.

Le Marquis obtient un rendez-vous.

J'avois demandé plusieurs fois à Silvie un rendez-vous, lorsque sa Mere étoit couchée. Je prenois le prétexte que nous pourrions nous parler plus tranquillement. Elle avoit toûjours rejetté cette proposition. Un jour que je la pressois excessivement de consentir, elle se fâcha. Je fis semblant de mon côté d'être piqué de son refus. Je fus deux jours sans aller chez elle, ni à la Comédie. Sa Mére envoia chez moi, pour savoir des nouvelles de ma santé. Je lui fis dire que j'avois un grand mal de tête & que je comptois aller passer quelque tems à la campagne, parce que les Medecins

m'avoient conseillé de changer d'air. Quelque indifference que Silvie eût affectée pendant les deux jours que je n'avois point été chez elle, elle ne put apprendre que je partois sans vouloir l'empêcher. Elle m'aimoit. Toutes ses résolutions s'évanouirent, lorsqu'elle crut que j'allois m'éloigner. J'étois encore plus intrigué qu'elle de savoir comment finiroit cette Comédie, quand mon Laquais me dit que sa Fille de chambre me demandoit. Elle m'apportoit cette lettre.

Lettre de Silvie.

Vous êtes fait pour me rendre malheureuse, je le sens, je le connois, & malgré cela je ne puis résister à l'envie de vous voir. Venez ce soir à minuit. Annette vous conduira dans ma chambre. Elle vous attendra à la porte du logis. Quittez le dessein de partir, ou résolvez vous à me voir dans un desespoir qui me sera fatal.

Je baisai cent fois cette lettre & fis mille extravagances. Je dis à Annette d'assurer sa Maîtresse avec quelle joie je l'avois reçuë. Je lui fis la réponse la plus tendre qu'il me fût possible. Je pensois que minuit n'arri-

riveroit jamais. Je regardois perpétuellement ma montre. Il fallut pourtant attendre prés de sept heures, mon impatience ne me servoit de rien. A onze heures & demie je sortis avec un Laquais, qui m'eclaira jusques à l'entrée de la ruë. Là je le renvoïai, & guidé par l'amour, j'arrivai à la porte de Silvie. Je trouvai Annette qui m'attendoit. Elle me conduisit chez Silvie.

Quels étoient dans ce mõment-là mes sentimens! Je ne saurois les définir moi-même. Toutes les passions s'étoient donné rendez-vous dans mon coeur. L'amour, la crainte, la timidité, la honte, l'espérance occupoient mon ame à la fois. Je ne distinguois ni ce que je voulois ni ce que je souhaitois. Dans cette agitation je me trouvai dans sa chambre, sans savoir comment j'étois venu. L'état ou je vis ma belle Maîtresse ne fit qu'augmenter mon trouble. Elle étoit dans un fauteuil, la tête appuiée sur une main, dans laquelle elle avoit un mouchoir, qui servoit à essuier des larmes, qui couloient des deux plus beaux yeux que

Son entrevue avec le Marquis.

l'amour eût jamais animez. Vous voiez, me dit elle, ce que je fais pour vous. Ma Mere dort dans la chambre voisine. Songez où vous me réduiriez, si elle venoit à savoir qu'elle est ma conduite.

Je n'avois pû, pendant que Silvie me parloit, faire aucun usage de ma raison. Je lui embrassois seulement les genoux. Otez vous, me dit-elle, & écoutez-moi. Quel plaisir prenez-vous à me tourmenter? Vous savez combien j'ai résisté au penchant qui m'entrainoit vers vous. Ingrat, pourquoi m'avez vous amenée au point de ne pouvoir me guérir d'un amour, que vous ne m'avez donné que pour me rendre malheureuse?

Quoi! Silvie, lui dis-je, vous croïez que ma plus grande envie n'est pas de faire votre bonheur? Pouvez-vous penser qu'un amant aussi tendre ait de pareils sentimens? Avez vous vû jusques ici que jaie mérité ces reproches? Eh! N'est-ce pas les mériter, me dit-elle, que d'exiger de moi de vous recevoir à pareille heure? Je m'excusai le mieux qu'il me fut possible. Silvie ne vouloit point

me

me trouver coupable, j'avois à faire à un Juge indulgent. Ma grace fut bientôt obtenue.

Charmé d'avoir appaisé Silvie, je fus prés d'une demie heure sans songer pour ainsi dire combien ce rendez-vous m'avoit couté de peines & de soins. A la fin l'amour rappella ma hardiesse. J'entremêlai notre conversation de mille privautez, dont Silvie se défendoit & que j'enlevois moitié par ruse, moitié par force. L'amour & l'occasion parloient pour moi. Je voulus en profiter. Je pressois excessivement Silvie. Dans ce desordre, j'oubliois insensiblement le respect. Bientôt je n'aurois plus ménagé du tout la pudeur de ma charmante Maitresse. Ah! C'en est trop; s'écria-t-elle. Si vous ne cessez vos indignes éffors, je vais appeller ma Mere. J'aime mieux lui avouer la triste situation où je me suis mise, que de souffrir vos outrages.

Suites de ce rendez-vous.

Les larmes qu'elle joignoit à ses discours m'arrêtérent. Je fus même honteux de l'avoir violentè si fort. Je rejettai ma faute sur l'excés de mon amour. Silvie ne me répondoit

plus,

plus Elle pleuroit & la tristesse paroissoit peinte sur son visage. Je restai encore quelque tems avec elle. Je ne pus secher ses pleurs qu'à motié, & elle étoit encore désolée lorsque je me retirai. Elle me pria même de la façon du monde la plus tendre, & je sortis plus amoureux que je n'étois auparavant.

Second rendez-vous.

Il étoit prés de trois heures, l'orsque je rentrai chez moi. Je passai le reste de la nuit á penser á ma Maitresse. Le matin je reçus ce Billet. *Rendez vous à trois heures dans ma Loge. J'ai à vous parler d'une affaire qui me regarde.* N'y *manquez pas. Je vous attends.* Je fus ponctuel & je trouvai Silvie seule. Elle alloit se mettre à sa toillette. Son air sérieux, que je croiois devoir être dissipé par l'intervalle de prés de douze heures, m'étonna. Asséïez-vous, me dit-elle. Je veux vous parler.

Si je n'avois pas resolu de ne vous plus voir, continua-t elle, je serois la derniére des femmes de vous regarder encore, aprés ce que vous avez fait hier. Vous avez cru sans doute qu'en m'aimant vous trouveriez

riez de ces conquêtes aisées & passagéres. Je vous avois pourtant prévenu du contraire, & il me paroît que ma maniére de penser méritoit que vous eussiez une autre idée de mon caractére. Je n'ai point été assez heureuse pour pouvoir vous inspirer quelque estime; j'espere que la conduite que je tiendrai dorénavant avec vous pourra me faire obtenir ce que vous m'avez refusé jusques ici. Je vous prie donc instamment de vouloir ne plus venir chez nous. je vous serai même obligée de m'éviter par tout ou je serai.

Surpris autant qu'on peut l'être d'une pareille demande, je fus quelque tems à répondre. Je ne vous obeirai point, lui dis-je, &, puisque votre Mere veut bien que j'aille chez elle, je me servirai de ce prétexte pour vous rendre tous les jours le témoin de mon désespoir. Eh bien, lorsque votre présence me sera trop à charge, me répondit Silvie avec un air piqué, je saurai m'en delivrer. Aussi bien cette femme, que vous appellez ma Mere, n'a-t-elle de drois sur moi que ceux que je veux bien

bien lui donner, puisqu'elle n'est ma Mere que dans l'esprit de ceux qui ne connoissent point combien je suis à plaindre.

Ces derniers mots ne pouvoit que m'inspirer une extreme curiosité. Je priai cent fois Silvie de vouloir m'apprendre quel étoit son sort. Je lui demandai autant de fois pardon d'une offense, qu'un amour trop violent m'avoit fait faire. Aprés plus d'une heure de prieres & de soumission: Je veux bien, dit-elle, achever de mettre ma destinée dans vos mains. Le Ciel m'a condamnée à y abandonner mon cœur malgré moi. Je dois vous rendre le maître du reste. Vous me reconduirez au sorti de la Comédie. Ma Mere ne reviendra que long-tems aprés moi. Elle joue dans la petite piece, & nous sortirons dés que la tragédie sera finie. Voici ce qu'elle m'apprit, lorsqu'elle je l'eus conduit chez elle.

Histoire de Silvie.

Vous me voiez aujourd'hui Comédienne. Mais je suis née Fille d'un Gentilhomme. L'astre fatal qui a présidé à ma naissance a influé sur tout le reste de ma vie. Mon Pere étoit de Normandie. Il s'appelloit du Tremblai & étoit

d'une

d'une trés-ancienne maison. Son Pére l'envoia à Saint Malo pour quelques affaires de famille, qui larrétérent plus qu'il ne pensoit. Il logeoit, chez un pauvre Officier réformé, qui n'avoit pour tous biens qu'une maison, dont il occuppoit le quatriéme étage, & il vivoit du louage du reste. Il s'appelloit Canton. Il avoit une Fille nommée Isabelle, qui étoit fort jolie Elle pluta mon pere, qui crut qu'elle ne résisteroit pas à quelque present. Mais il eut beau lui offrir, elle tint ferme & il resolut de l'épouser en secret. Il le lui proposa. Elle l'aimoit; elle y consentit. La difficulté étoit de le faire approuver à Canton. La mort de cet Officier arrivée dans ce tems-là laissa Isabelle maitresse d'elle-même. Mon Pere l'épousa dans un Village auprés de Saint Malo. Un Prêtre parent d'Isabelle fit le mariage.

Commencement de ses malheurs.

Pendant trois ou quatre mois il furent fort heureux. Mais le mariage de ma Mére n'avoit pas échappé à la curiosité des Malouins. On l'écrivit à son Beau-Pere, qui, au désespoir de la sotise de son Fils, fit casser

ſer ſon Mariage par le Parlement de Rouen. Mon Pere ne voulut point abandonner ſon épouſe. Il veçut quelque tems de l'argent qu'il pouvoit avoir. Bientôt il fut obligé de vendre la maiſon de ma Mere ; le ſeul bien qu'il avoit, & prévoiant qu'il ſe trouveroit encore aux expédiens, il prit le parti de ſe faire Comédien. Il étoit bien fait, il avoit étudié, il fut reçu avec plaiſir à Toulouſe par la troupe qui y étoit Ma Mere accoucha de moi peu de tems aprés & ſurvêcut peu á ma naiſſance. Mon Pere fut extrémement affligé de la perte de ſon épouſe. Pour diſſiper ſa triſteſſe, il prit un grand ſoin de mon éducation. Il me laiſſa à Toulouſe où je fus élevée juſques á dix ans. Lorſque j'eus atteint cet âge, il me fit venir auprés de lui. Je fus fort ſurpriſe de le voir marié. Cependant je m'acoutumai aiſément avec ma belle Mere. Elle n'avoit point d'enfans Elle me regardoit dés lors & m'a toûjours regardée comme ſa Fille. C'eſt cette même femme que j'appelle ma Mere aujourd'hui.

Environ deux ans aprés que j'eus joint mon Pere, la troupe dans laquelle il étoit vint à Marseille. C'est là que pour comble de maux je le perdis pour toûjours. Il eut quelque dispute avec un de ses Camarades, & aiant mis l'épée à la main, il reçut un coup dans la poitrine, dont il mourut deux jours aprés. J'étois perpétuellement au chevet de son lit. J'arrosois ses mains de mes larmes. Mes pleurs ni mon désespoir ne purent le rappeller à la vie. *Ma Fille, me dit il quelque tems avant d'expirer, je vous laisse dans une triste situation. Le Ciel m'est témoin que de tous les malheurs qee j'ai essuiez, celui de vous manquer dans l'âge ou vous êtes m'est le plus sensible. Souvenez vous que vous êtes née au dessus de l'etat ou le sort vous a réduite. Mais ne vous en souvenez que pour prendre les sentimens qui vous conviennent. Vous êtes pauvre. Ainsi vous ne sauriez vivre dans le monde. J'ai remis mille écus à votre belle Mere, pour vous faire Religieuse. C'est le meilleur parti que voui aiez à prendre.*

Elle perd son pere.

Discours qu'il lui tient.

J'étois si affligée que je ne pouvois

Elle entre dans un Couvent.

dire un seul mot. Quelque tems aprés on m'arracha d'auprés de mon Pere. Ce fut pour ne plus le revoir. Dés qu'il fut mort, ma Belle Mere songea à remplir ses intentions. La Troupe étant allée à Montpellier, elle me mit dans un couvent, & consigna les mille écus entre les mains des Religieuses. J'étois si jeune alors, que, quoiqu'élevée dans le grand monde, j'embrassai sans peine un état qui m'en éloignoit à jamais. Je demeurai un an Pensionnaire, n'aiant point encore l'âge pour prendre le voile. Lorsque le tems de ma proffession arriva, les billets de banque furent alluez. Les mille écus que j'avois donnez aux Religieuses aiant été rembourfez en papier & par conséquent étant devenus à rien, la Mere Supérieure me dit que je pouvois sortir du couvent, quand il me plairoit, qu'on ne pouvoit pas m'y nourir plus long-tems. En vain lui représentai-je que ce n'étoit pas ma faute & que, lui aiant donné mon argent, c'étoit à elle d'essuier le rembourfement. J'eus beau me plaindre, J'avois affaire à la Nation dévote.

vote. Il fallut en passer par où elle voulut. Les Religieuses répondirent à mes raisons que, si j'avois fait profession, je serois fondée, au lieu qu'étant simple Pensionaire, mon argent n'étoit qu'un dépôt, qu'elles avoient & dont elles ne répondoient point. Dans cet embarras j'écrivis á ma Belle Mere, & elle m'envoia de l'argent pour l'aller joindre à Bourdeaux.

Elle devient Comédienne.

N'aiant plus d'autre ressource pour vivre que la Comédie, il fallut que je rentrasse au Théâtre. Nous vinmes peu àprés à Toulouse. La Troupe y resta cinq mois. J'étois entourée d'une foule d'Adorateurs. Mais j'étois si jeune que leur langage m'étoit inconnu. Un Conseiller au Parlement conçut pour moi une forte passion. Il s'appelloit de Cache. Il me le dit je l'écoutai sens attention. Il s'apperçut sans doute combien mon cœur étoit encore peu capable de passion. Cette remarque ne le rebuta point, & il m'aima jusques au moment que nous partîmes de Toulouse pour venir à Aix. Il faut même que son amour ait continué; car

depuis que je suis ici, j'ai reçu une de ses lettres, que je lui ait renvoiée sans réponse. Je dois lui rendre justice. Il est aimable, doux, poli, & si mon cœur n'eut été reservé à d'autres sentimens, il auroit pû penser favorablement pour lui. Voilà, Monsieur, contina Silvie, quels ont été mes premierrs malheurs. J'ignore quels seront ceux que vôtre amour me prépare. Dieu veuille qu'ils ne soient pas plus sensibles & plus grands !

Le Marquis se démine de l'épouser.

Cette histoire avoit fait naitre dans mon esprit mille idées indifferentes. Je m'arrêtai à la derniere & je résolus de l'exécuter. Elle étoit d'autant plus surprenante qu'elle étoit éloignée de mon caractére. Ce fut de l'épouser & de réparer par là toute la bizarrerie de sa fortune. Cette pensée m'étoit venne dés que j'eus quitté Silvie, & mon amour me fournissoit mille raisons pour la justifier à mes yeux, Je me disois à moi même que la distinction du rang n'étoit qu'un préjugé ridicule, & que la seule vertu faisoit le mérite. je joignois à cela l'exemple de bien des gens d'une

d'une condition plus élevée que la mienne, que de pareils engagemens n'avoient point déshonorez.

Ma resolution prise, je fis une promesse de mariage avec un dédit de dix mille écus. je fus le lendemain chez elle. Vos malheurs, lui dis-je, m'ont occupé entierement depuis que je vous ai quittée. J'ai pensé comment on pourroit les réparer; je n'ai trouvé qu'un seul moien. Voiez s'il vous paroitra bon. Je lui donnai en même tems la promesse, que je lui avois faite avec le dédit. Que voulez vous que je fasse de cela, me dit elle en le déchirant? Allez. Vous n'êtes pas sage, je pense mieux que vous ne croïiez. Vous n'étes point vôtre maître, vos Parens ne consentiroient jamais à un pareil établissement, & quand vous pourriez disposer de vôtre main, j'ai trop de délicatesse pour vouloir attacher votre sort à celui d'une infortuné Comédienne. C'est pourtant cette infortunée Comédienne, lui dis-je, qui reglera le destin de ma vie. C'est elle que je veux rendre heureuse, ou, si je ne le puis pas, je vais quitter

Il lui fait une promesse de mariage.

un monde qui m'ennuie. Promettez-moi de conserver la promesse que je vais vous faire, ou je pars cette nuit pour la Grande Chartreuse. Silvie me connoissoit capable de cet emportement. Pour me retenir, elle promit. je lui fis donc une promesse semblable à l'autre, &, m'étant piqué le doigt avec une épingle, je la signai de mon Sang.

Ils vivent en gens mariez.

Dés ce jour, je la regardai comme une personne, qui devoit être mon épouse. je l'appellois ma Femme, Elle m'appelloit son Mari par complaisance. Cependant le tems agissoit pour moi. L'amour mena peu à peu Silvie au point de souhaiter que je pusse effectuer ce que je lui avois promis. Je lui jurai de nouveau que, dés que l'occasion s'en présenteroit, elle pouvoit être assurée que je lui tiendrois parole. J'allois chez elle tous les soirs, lorsque sa Mere étoit couchée. Nous passions une partie de la nuit ensemble. La fin de tous ces rendez vous ne pouvoit que m'être heureuse. En effet Silvie se fia sur ma constance & m'accorda les dernieres faveurs. Elles

ne

ne firent qu'à grenter mon amour. Pour être plus libres, nous changeâmes le lieu où nous nous voïions. L'appartement de sa Mere communiquoit à la salle de la Comédie. C'étoit où je passois une partie des nuits avec elle: Il m'arriva dans ce tems là une plaisante avanture.

Avanture plaisante du Marquis.

Un orage des plus violens étant survenu, Silvie craignit que le tonnerre ne vint à reveiller sa Mere, & elle me pria de me retirer. Je n'avois point de manteau, & il pleuvoit à verse. On avoit joué la veille *Crispin Medecin*. Sa robe étoit encore dans la loge où nous étions, Je m'avisai de me la mettre, pour me servir de manteau, & ayant allumé un flambeau, qui devoit servir dans le *Festin de Pierre*, je sortis de cette façon pour retourner chez moi. L'orage cependant continuoit avec plus de violence. Lorsque je fus au détour de la premiere ruë, je trouvai une homme qui me voïant dans cet équipage, me prit sans doute pour un Lutin qui excitoit cette tempête. La peur lui donna des forces pour courir. Je me mis à ses trousses & le poursuivit, le flam-

flambeau à la main, comme une Furie, pendant prés d'une demie heure. Ce miserable poussoit des cris étonnans. Enfin, aiant trouvé par bonheur une allée ouverte, il entra dedans & ferma la porte aprés lui, & moi j'allai me coucher assez fatigué.

Il est surpris avec Silvie.

Mon bonheur etoit trop grand pour pouvoir dûrer. Je ne tardai guéres á voir commencer cet enchainement de maux qui m'ont fuit vi jusques à present. Une nuit que j'étois dans la loge de Silvie, Sa mere vint à s'éveiller. Elle l'appella, &, ne recevant point de réponse, la curiosité la fit lever, pour voir ce que sa fille faisoit. Elle entra dans sa chambre & de là elle passa jusqu'à la salle de la Comédie. Nous l'entendimes venir. Je n'eus que le tems de décendre sous le théâtre. Silvie alla au devant d'elle. Que faites-vous ici à cette heure, lui dit la vieille Comédiene? Je repassois mes rolles, répondit la fille. J'ai crû appercevoir quelque clarté dans le jeu. Je suis venu voir si on n'auroit point laissé quelque chandelle, qui pût mettre le feu. Voions votre loge, dit

dit sa mere. Elle y entra. J'avois malheureusement oublié mon épée sur le Theâtre. Une épée ici, dit-elle! Et avec qui étiez vous donc. Elle vit bien qu'on ne pouvoit s'être retiré que sous le Théatre. Elle y vint avec de la lumiere & il me fut impossible de me cacher d'avantage. Dès qu'elle m'apperçût, elle me dit, Ah, Monsieur le Marquis, c'est vous! Que vous a fait ma fille, pour la perdre d'honneur & de reputation? J'étois trop étonné pour pouvoir répondre. Je remontai sur le Théatre. Quelle fut ma surprise de trouver Silvie évanouïe & sans sentiment! Je voulus la secourir. Sa mere me prevint & lui donna de l'eau des Carmes. Elle revint peu à peu. Sa mere se contraignit assez pour me dire poliment qu'elle me prioit de sortir & de faire en sorte que personne ne me vît. Silvie étoit si saisie qu'elle n'eut pas la force de me dire un seul mot. Nos regards seuls nous apprirent mutuellement la situation de nos cœurs.

Ceux qui ne connoissent le monde que mediocrement seront étonnez des sentimens que je donne à deux

Co-

Comédiennes. Le Théatre n'a pas la réputation de faire des Vestales, je le sçai, & on verra dans la suite de ces Mémoires que je le connois assez bien. Mais aussi il ne faut pas croire qu'il n'y ait pas des Comediennes sages. J'en ai connu plusieurs, sur le compte desquelles il n'y avoit rien à dire, &, pour justifier par des exemples vivans mon opinion, je défie la médisance la plus maligne de trouver à redire sur la conduite de la Sallé de la fille de Thomassin. D'ailleurs Silvie avoit été élevée toute sa vie dans un Couvent & ne faisoit encore que d'entrer au Théâtre.

Silvie quitte sa Belle-Mere.

J'étois impatient de savoir la conversation qu'elle avoit eu avec sa mere, & j'allois envoyer un de mes gens pour s'en informer, lorsque je reçus ce billet. *Venez chez la Robbe d'abord que vous aurez reçu ma lettre. Nous sommes ma mere & moi dans une situation à ne pouvoir plus vivre ensemble. J'ai mille choses à vous dire. Je crains bien que le malheur qui m'est arrivé hier au soir ne soit pas le dernier que j'ai à apprehender.*

J'al-

J'allai dans l'instant chez la Robben. C'étoit une Comédienne de la troupe. J'y trouvai Silvie, qui me parut trés-affligé. Ce qui lui faisoit le plus de peine, c'étoit d'être obligée de se séparer de sa belle mere. Elle avoit été piquée de quelque discours qu'elle lui avoit tenus, & elle n'avoit pû résister à la tentation de lui répondre. Elles en étoient venues aux invectives & s'etoient mises toutes les deux dans la nécessité de ne pouvoir plus vivre ensemble. J'étois fâché de mon côté que Silvie quittât sa mére. Je comprenois combien un pareil éclat feroit de bruit. Je lui proposai de la raccommoder avec elle & de me charger de cette paix. J'y consens volontiers, me répondit-lle Mais je doute que vous en veniez à bout. Je l'assurai que je réüssirois. J'allai chez la mémere, qui fut d'abord étonnée de me voir. Madame, lui dis je, vôtre fille m'envoye chez vous, pour vous demander sa grace, Elle a cru qu'étant la cause de votre brouillerie, je devois me charger du racommodement. Vous croïez qu'il y a quelque

Le Marquis les raccommode.

que

que chose de criminelle entre votre fille & moi. J'ose vous protester par ce qu'il y a de plus sacré que nos sentimens sont aussi purs que le jour. *Je* ne pouvois lui parler de la sorte ; car Silvie & moi comptant sur notre amour & nostre constance, nous nous regardions comme époux. Soit que sa mére fut touchée de ma sincerité, soit qu'elle penetrât une partie de nos sentimens, ou que l'amour qu'elle a toûjours eu pour sa fille la déterminât, elle me répondit qu'elle croioit Silvie trop sage pour avoir d'autres sentimens que ceux que je lui donnois. Mais qu'une jeune personne se perdoit souvent par des indiscrétions. Que je sentois bien moi-même combien l'heure où elle m'avoit trouvé avec elle étoit peu convenable. Qu'elle n'avoit pû s'empêcher de lui dire ce qu'elle en pensoit. Qu'au reste elle étoit la maitresse de revenir, quand elle voudroit. Qu'elle la recevoit toûjours comme une fille qu'elle aimoit. Que je serois le maître de lui parler toutes les fois que je voudrois, pourvû que ce fût à des heures qui convinssent à

la

la bienséance. Je dis á Silvie la reponse de sa mere. Elle retourna chez elle, & je fus témoin de leur raccomodement. Je crois que ce qui le facilita, fut que la Mére avoit pénétré une partie de nos secrets.

Peu de jours aprés, les Comédiens partirent, pour aller à Nîmes passer le tems des vacances du Parlement, la ville dans ce temps-là ne pouvant soutenir un spectacle. J'avois résolu de prendre ce tems pour finir entierement mes affaires avec Silvie. Je comptois, lorsqu'elle seroit en languedoc, de l'épouser en secret. Un *Prêtre*, que j'aurois gagnée pour quelque argent, eût fait cette cérémonie. Je voulois lui faire quitter la Comédie. Elle eut vêcu dans quelque maison de campagne auprés d'Aix; & j'aurois attendu la mort de mes parens pour declarer mon mariage. Mais le Ciel qui me preparoit un torrent de malheurs né disposa autrement.

Plan qu'i forme pou épouser Silvie.

Quelque tems aprés que Silvie fut partie, elle eut une nouvelle dispute avec sa Mére, qui lui reprocha de

l'avoir ſurpriſe avec moi. C'étoit frapper ſon cœur par l'endroit ſenſible. Auſſi ſortit-elle de chez ſa Mére. J'en fus fort ſurpris, lorſque j'arrivai à Nimes. Je lui en temoignai mon chagrin. Elle ſe plaignit ſi fort des maniéres qu'elle avoit eſſuiées, que, connoiſſant d'ailleurs ſon caractere, je ne doutai point qu'elle n'eût raiſon.

Il y avoit deux ou trois jours que j'étois en Languedoc. Tout étoit réſolu ainſi que nous l'avions prémédité. Silvie devoit quitter la Comédie, lorſque la Troupe partiroit de Nimes, & venir me trouver en Provence dans une maiſon de campagne, où je devois la loger. J'avois trouvé un Prêtre, qui m'avoit promis de nous marier, lorſque tout changea de face.

Avantures de la du Lac.

J'entre dans la vaſte mer de mes infortunes, & le ſouvenir m'en eſt encore ſenſible aprés dix ans d'écoulez, Il y avoit à la Comédie une Actrice nommé la du Lac, monſtre que le Ciel avoit produit pour mon malheur. Elle avoit été long-tems entretenuë par le Prévôt des Marchands

de

de Lyon, étant Danseuse à l'Opéra, &, aprés avoir eu de lui cinq ou six enfans, elle s'étoit mariée à un Comédien, à qui elle avoit donné prés de trente mille livres en argent, ou en bijoux. C'étoit le reste d'une banqueroute de plus de huit cent mille livres, qu'elle avoit fait faire à son Amant. Cette femme haïssoit Silvie sans sçavoir pourquoi. Elle affectoit souvent de me plaindre, de ce que j'étois si amoureux. Mais le peu d'attention que je faisois á ses discours, & la conduite de Silvie, qui étoit irreprochable, faisoient qu'elle n'osoit s'expliquer clairement.

Elle tâche de broüiller Silvie & le Marquis.

Le tems que j'avois été éloigné d'elle lui donna plus de hardiesse. Avez vous vû, me dit-elle, ce jeune Abbé, qui parle à Mademoiselle Silvie ? Il me paroît qu'elle n'est pas fâchée de l'écouter. Je ne sçai, lui dis je, de quel Abbé vous me parlez: Mais je puis assûrer que, depuis que je suis ici, je n'ai vû qui que ce soit aller chez elle. Il faut donc, me dit-elle, qu'on lui ait donné son congé, depuis que vous étes arrivé. Ce discours fait d'un air ingenu fit couler

dans mon cœur le poison le plus dangereux. J'avois ignoré jusqu'alors les maux que causoit cette passion. Je sentis tout ce qu'elle peut inspirer de rage & de douleur. J'allai chez Silvie. Mon air triste en l'abordant l'étonna beauçoup. Elle m'en demanda la cause. Je la lui avouai naturellement. Est-il possible, me dit elle, que vous croïez de pareilles impostures ? Avez-vous vû jusqu'ici quelque chose, qui ait pû vous faire soupçonner que je fusse capable d'une pareille conduite ? Ses larmes achever de me convaincre & la tranquillité rentra dans mon cœur pour quelques momens. Mais étant allé dans la loge de Silvie, avant la Comédie, j'y trouvai l'Abbé dont on m'avoit parlé. J'ai sçu depuis que, loin de penser à elle, il étoit amoureux de la Robbe.

Il lui propose de sortir du Roïoume.

Cette rencontre fut un coup de foudre pour moi. J'eûs peine á me contraindre. Silvie s'en apperçut. Elle affecta beaucoup de froideur pour lui ; cette froideur même augmenta mes soupçons. Je crus qu'elle vouloit me tromper. Je sortis de

sa

ſa loge & ne lui parlai point du reſte de la Comédie. Je fus dévoré pendant qu'elle dura des plus cruels mouvemens. Dés que Silvie fut ſortie, j'allai chez elle. Je la trouvai noiée dans ſes pleurs. Elle avoit connu á ma conduite qu'elle étoit ma façon de penſer. He bien, me dit-elle nous vivions trop heureux ! Il faut que vous troubliez notre tranquillité par des chimeres que vous vous forgez. Je ne ſçai, lui dis je, ſi mes ſoupçons ſont bien ou mal fondez. Mais je ſcai qu'il faut vous réſoudre á partir cette nuit avec moi pour l'Eſpagne, oubien à nous ſéparer pour jamais. , Partir pour l'Eſpágne, s'écria Silvie ! Eh que voulez-vous y faire ? Je veux vous y épouſer & y vivre avec vous, juſqu'à ce que je puiſſe retourner en France. Il eſt impoſſible en vous faiſant quitter la Comédie aujourdhui, que cet éclat ne ſoit ſcû de mes Parens. Cela rompt toutes mes meſures, & j'aurois peine, s'ils apprenoient jamais quels ſont mes ſentiments, à vous mettre à couvert de leur haine. Il faut donc que je m'éloigne de la France. Cette ré-

solution me précipite dans de grands inconveniens. Mais mon cœur est trop troublé pour vous souffrir plus long-tems à la Comédie.

Elle y consent.

Silvie me represента en vain que c'étoit me perdre que d'agir de la sorte. Que j'apprendrois à mes Parens ce que je voulois leur cacher. Je n'ai plus rien à ménager, lui dis-je, &, si l'argent me manque je serois plus heureux étant Comédien avec vous, s'il le faut dans un *Païs* étranger, que jaloux & désespéré au milieu de ma Patrie par la crainte de perdre votre cœur. Silvie n'osa résister davantage. Elle craignoit que je n'attribuasse son opiniâtreté à quelque nouvelle tendresse. Eh bien, me dit-elle, je suis prête à vous suivre. Mais du mois souvenez-vous, si vous étes jamais malheureux, de ne vous en prendre qu'a vous-même.

Ils partent pour l'Espagne.

Charmé d'avoir fait consentir ma Maitresse au projet insensé, que j'avois formé, je préparai tout pour mon départ. Je la fis habiller en homme, pour qu'elle fût moins connuë. Je fis tenir ma chaise de poste prête pour neuf heures du soir, au sortir de

la Comédie, parce que la Troupe ne jouant point le lendemain, cette circonstance me donnoit deux jours à courir sans qu'on s'apperçût de notre évasion.

Il m'arriva en passant par Perpignan, un incident, qui me jetta dans un grand embarras. Quoiqu'il y eût plus de dix-huit mois que la peste fût finie, on ne laissoit entrer personne en Espagne sans passeport. Lorsque je fus chez le Commandant, il me dit que j'aurois de la peine à pénétrer plus avant, & qu'il ne pouvoit pas me donner un passeport comme venant de Perpignan, puisque je venois de plus loin. J'étois dans le dernier embarras. Je me voiois obligé de retourner. Je n'osois m'arrêter trop long tems sur une grande route, de peur que ma famille n'eût fait courir aprés moi, dés qu'elle sçauroit mon évasion. Je m'avisai d'un moien qui me tira d'embaras. J'allai trouver le Secretaire du Commandant. Je lui dis que j'étois Officier qu'une affaire malheureuse m'obligeoit de sortir de France: & que je le priois de vouloir dire à son Maitre de

Avanture qu'ils ont à Perpignan.

de quoi il étoit question, persuadé qu'il ne voudroit pas perdre un Gentilhomme. Deux Louis d'or & une tabatiere d'argent que je joignis à mes raisons, ils le persuadérent entiérement, Il me donna lui-même le passeport, dont j'avois besoin, & j'arrivai le lendemain à la Jonquiere, premiére ville d'Espagne.

Le Marquis est reconnu dès la premiere Ville d'Espagne.

Le hazard me conduisit dans une Hotellerie, où il y avoit deux provençaux, Capitaines dans les Troupes Espagnoles, qui s'en alloient à Barcelone. Ils me reconnurent. J'eus beau vouloir leur dissimuler que j'étois le Marquis *d'Argens*. Ils m'avoient vû tous deux en France. Il fallut le leur avouer. Quoique Silvie fût encore habillé en homme, ils connurent bien que c'étoit une fille. Je ne leur cachois rien de mon avanture, si ce n'est le nom & la condition de Silvie. Je leur dis qu'elle étoit fille d'un Président du Parlement de *Provence*, que je l'avois enlevée du Couvent, & que j'allois l'épouser à Barcelone. Ils m'offrirent tout ce qui dépendoit d'eux dans ce *Païs*, & nous eumes d'abord lié une étroite

ami-

amitié ensemble. Deux jours aprés, nous arrivâmes.

Je voulus d'abord éxécuter ce que j'avois promis à Silvie. Je priai ces Officiers de m'adresser à quelque Prêtre qu'il me dît la conduite qu'il faloit tenir. Ils m'en firent connoître un, qui parloit assez bien François, & qui étoit Chevalier du Saint Office, autrement dit Inquisition. Il m'assura d'abord que rien n'étoit si facile que de me marier. Que le Concile de trente étoit reçû en Espagne purement & simplement. Que le consentement de Parens n'étoit point necessaire. Il se chargea d'en parler au Grand Vicaire.

Il travaille à son mariage.

Le lendemain, il vint nous voir de sa part & nous prier d'aller chez lui. Nous y fumes avec Silvie. Il nous dit qu'il nous épouseroit; mais qu'il falloit auparavant que nous nous missions pour trois jours dans un Couvent pour marquer notre soumission à l'Eglise. Ce mot de Couvent fit peine à Silvie. Le Grand Vicaire s'en appercut, & lui dit fort obligeamment, qu'il voioit qu'elle n'aloit point volontiers chez des Religieuses

Silvie entre chez une Dame Espagnole.

ligieuses. Mais qu'il la mettroit dans une maison auprés de quelque Dame, ce qui feroit le même effet. Ce fut chez Madame de Pedrajas, Intendante de Catalogne, que Silvie fut mise en dépôt. Quant à moi, on me donna le Couvent des Mathurins pour retraite. J'étois pourtant le maître d'aller voir ma Maitresse, lorsque je voudrois C e fut ce qui nous perdit tous les deux.

L'Intendante qui avoit d'abord pris Sil vie en amitié, eut la curiosité de me voir. j'étois si jeune qu'elle fut ètonné que j'eusse osé enlever une fille. Je tâchai pourtant par mes discours de macquerir son estime. Mais plus elle crut apercevoir en moi quelque génie, plus elle eut d'envie d'approfondir ce mystere. Lorsque je fus sortis, pour me retirer dans le Couvent, où je couchois, elle touana si bien Sivie qu'elle lui fit avoüer nos secrets.

Elle se met dans le Couvent.

Nous devions épouser le lendemain. Nos affaires changérent bientôt de face. Je fus surpris d'apprendre en m'éveillant que Silvie étoit allée dans un Couvent de Religieuses dés la pointe

pointe du jour. J'y courus. Elle m'avoüa qu'elle avoit eu la foiblesse d'avoüer à l'Intendante qu'elle étoit Comedienne & que cette *Dame* lui avoit dit qu'il ne convenoit pas qu'elle se mêlât davantage de ses affaires, Qu'elle s'étoit retirée par son conseil dans ce Couvent, pour attendre que les trois jours fussent écoulez. Elle ajouta que ces Religieuses l'avoient parfaitement bien reçue, à la sollicitation de l'Intendante, qui lui avoit promis de la servir en tout ce qui dépendroit d'elle, pourvû que la chose ne parût point. J'allai voir mon Chevalier de l'Inquisition, qui me servoit de *Procureur*. Je lui avouai tout ce qui se passoit. Il me dit que je ne devois point m'étonner. Que la difference d'état & de condition ne faisoit point un empêchement au mariage ; & comme il voioit qu'imbu des maximes de France, je doutois fort de ce qu'il me disoit, il me raconta une Histoire fort particuliére, qui s'étoit passée trois semaines avant que j'arrivasse à Barcelone.

Vous voyez, me dit-il, le Comte de

Histoire d'Isabelle, Fille du Comte de Montemar.

de Montemar, Viceroi de cette *Province*. Il vient d'éprouver que la plus haute naissance n'est point une raison pour empecher l'effet d'un Sacrement. Il resta veuf de fort bonne heure avec deux filles il maria l'une avec un Seigneur. Sa cadette s'appelloit Isabelle. Elle étoit bien faite, aimable, & auroit eu sans doute une fortune aussi brillante que sa Sœur, si l'amour, qui renverse tant de projets, n'eut reglé autrement sa destinée. Le Comte de Montemar avoit dans sa maison un jeune Officier de son Régiment, qui lui servoit d'Ecuier, il étoit d'une fort jolie figure & plein d'esprit. Isabelle le voioit souvent. La charge qu'il avoit chez son *Pére* l'obligeoit de lui rendre mille services journaliers. Elle vint à l'aimer. Elle fit les premiéres avances. L'Ecuier ravi de sa bonne fortune joignit de son coté la reconnoissance à l'amour. Isabelle gagna un prêtre, qui les maria. La Femme de Chambre qui étoit du complot introduisit l'Amant pendant la nuit dans la chambre de sa Maitresse. Le mariage s'y consomma. Leur

bon-

bonheur dura prés de six mois. Mais Isabelle s'étant apperçue qu'élle étoit enceinte, il fallut songer comment elle apprendroit son mariage à son Pere. Elle pensa d'abord à la sûreté de son Amant, & elle l'envoia dans une Province éloignée de la Catalogne Ensuite s'étant mise dans un Couvent de Religieuses, elle écrivit à son Pere son mariage & sa grossesse. Le Comte de Montemar demeura pétrifié en lisant la lettre de sa fille. Il jura de faire périr son Ecuier & envoia retirer Isabelle par des soldats du Couvent, où elle s'étoit retirée. L'Eglise se scandalisa du violement de ses droits. L'affaire fut portée en Cour. Il vint ordre au Comte de Montemar de mettre sa fille en liberté d'aller rejoindre son mari, & de lui donner une pension alimentaire. Elle est partie depuis deux jour au grand contentement du Peuple, à qui cet exemple a fait voir que l'Eglise ne fait aucune distinction entre ses enfans,

Difficulté que l'Evêque fait au Marquis.

Cette histoire, dont j'avois déja entendu parler confusément, calma un peu mes inquiétudes. J'allai chez le Grand Vicaire. Il me parut que

l'Intendante l'avoit instruit du sort de Silvie. Il me dit que l'Evêque feroit quelque difficulté de me marier sans avoir auparavant un certificat comme je n'étois pas marié, & qu'il falloit écrire en France pour avoir une attestation de l'Official, Que je ne m'en devois faire aucune peine, parce que, si on me la refusoit, il me donnoit sa parole de passer plus avant. Qu'étant François Etranger, il étoit obligé d'observer plus de mesures que si j'avois été Espagnol.

Il est reconnu d'un Provençal.

J'allois passer les aprés-dinées avec Silvie, en attendant que le tems de nôtre mariage arrivât, & le soir, je me retirois chez les Moines. Passant un jour dans les rues je m'entendis appeller par mon nom. Je me retournai, & je vis un homme habillé superbement, qui me dit, vous serez surpris, Monsieur le Marquis, d'être connu d'une personne qui ne l'est point de vous. Je vous ai vû fort jeune. J'ai été ami de Monsieur vôtre Pere, & je seri charmé de pouvoir vous rendre tous les services qui dépendront de moi. Comme celui qui me parloit avoit l'air d'un hom-

me au-dessus du commun, je tachai de répondre à sa politesse. Il me proposa d'entrer chez lui. J'étois auprés de sa maison. J'acceptai ses offres avec plaisir Il étoit parfaitement bien logé. Lorsque nous fumes assis, mon nom, me dit il, vous sera moins inconnu que ma figure. Je m'appelle Vaumale. J'ai en Provence mon frere ainé qui se nomme Valcroissant. A ce mot je me levai pour l'embrasser. Je connoissois sa Famille & son Frere particulierement. Lorsque je lui eus témoigné le plaisir que j'avois de le voir, il m'aprit qu'aiant eu une affaire en France dans son Régiment, il avoit été obligé de passer depuis quelques années en Espagne. Qu'il étoit Capitaine dans les Gardes Valonnes. Qu'ainsi son exil de France avoit été la cause de sa fortune.

Il se perd par une confidence qu'il lu fait

Il me demanda ensuite quel sujet m'amenoit à Barcelone, Je lui en dis la raison, Il la sçavoit déjà, il l'avoit apprise á l' Intendance. Il ignoroit seulement la condition de Silvie, &, comme il me questionnoit beaucoup sur son compte, j'eus la foiblesse de

faire la même faute qu'elle avoit faite auprés de Madame de *Pedrajas*. En un mot je lui avouai qu'elle étoit Commédienne. D'abord il en parut surpris. Mais se contraignant ensuite, il me dit que l'amour égalloit tous les états, & pour lui il n'en seroit pas moins porté à me faire plaisir. Je lui sus bon gré de ses offres & je me livrai à lui dés ce moment. Dieu! Qu'il m'en a couté cher. & que j'ai bien payé ma crédulité!

Il est arrêté.

Il me pria pour le lendemain à diner. Je ne pus ne lui promettre, parce que jallois réguliérement depuis une heure jusqu'à cinq chez Silvie. il me proposa de venir prendre du caffé sur les trois heures. Je crus que je ne pouvois sans impolitesse le lui refuser. Le lendemain donc je quittai Silvie, deux heures plûtôt qu'à mon ordinaire. Elle me demanda où j'allois. Je ne sais, me dit elle, mais, je sens un mouvement dont je ne suis pas la maîtresse. J'ai un pressentiment que je ne vous verrai plus. Je traitai ce qu'elle me disoit de foiblesse. En effet je n'y voiois au-

cune

cune apparence. Je me rendis chez Vaumale qui m'attendoit. Nous primes du caffé. Il affecta de ne me parler de rien. Comme j'allois sortir, il me dit, où passez vous vos avant-soupers ordinairement ? Je lui répondis que je n'avois encore aucune habitude, & que je me retirois de fort bonne heure dans mon Couvent. Voulez-vous, me dit-il que je vous mene dans une maison, où la Maitresse a deux jolies filles. C'est la Gouvernante de la Citadelle. J'étois si éloigné d'avoir aucun soupçon sur son compte que, s'il m'eût proposé d'aller par tout ailleurs, je l'aurois suivi. Comme je n'avois jamais vû la Citadelle, je l'acceptai avec plaisir. Nous nous mimes en chemin, & lorsque je füt arrivée entre le pont de l'avance & celui de la place, nous trouvâmes le Gouverneur qui sortoit Vaumale fit arrêter son carosse. J'ai un Mémoire, lui dit-il, à vous rendre de la part de Monsieur le Comte de Montemar. Il lui donna en même tems un papier. Le Gouverneur, l'aiant lu, lui dit, qui faut il arrêter?

C'est Monsieur, dit Vaumale, en me montrant, Le Gouverneur alors m'ordonna de rendre mon épée au Sergent des gardes qu'il appella. Il m'éût été inutile de penser à me défendre. *J*'étois enfermé dans la *Ci*tadelle entre deux corps de garde. Je me contentai de dire á Vaumale, Monsieur, nous nous reverons. Vous me saurez gré un jour de ce que je fais me dit il

On me mena dans une tour qui faisoit la plus belle prison du monde, s'il peut y en avoir de telles. J'y trouvai un jeune Colonel Italien nommé le Comte Baratieri, qui avoit été arrêté pour une affaire qu'il avoit euë. Il y avoit le Neveu d'un Grand d'Espagne & le Fils du commissaire Ordonnateur de la Catalogne. Ces deux-ci étoient pour un cas semblable au mien. Ces Messieurs me reçurent fort poliment. ils parloient tous François. Je leur contai mes avantures Ils en parurent d'autant plus touchez que mon sort approchoit infiniment du leur. On peut juger de ce qui se passoit dans mon cœur. Deux jours s'écoulerent

sans

sans que je pusse avoir aucune nouvelle de Silvie. Il y avoit ordre de ne laisser parler aucun des Prisonniers de la Tour à qui que ce soit.

Cependant Silvie envoia aux Mathurins pour sçavoir de mes nouvelles. On ne sçauroit exprimer quel fut son desespoir, lorsqu'on lui apprit qu'il y avoit deux jours que je n'avois point paru. Elle crut d'abord qu'ennuïé des longeurs & des fatigues, que nous eussuïons, je l'avois abandonné. Mais ensuite, faisant reflexion sur mon caractére & combien il étoit éloigné d'une pareille perfidie; elle comprit qu'il falloit que j'eusse été enlevée, ou arrêté, sans qu'on le sçut.

Inquietude de Silvie.

Vaumale s'étoit bien gardé de le dire. Il avoit joué un jeu à se faire une affaire fort serieuse, comme je le dirai dans la suite. Il avoit dit au Compte de Montemar qui me feroit embarquer, sans qu'on le sçut. Celui ci charmé, à cause de l'avanture qui étoit arrivée à sa fille, de faire peine aux Gens d'Eglise, avoit donné l'ordre pour m'arrêter, si on pouvoit m'obliger par finesse

Projet d'enlever le Marquis.

nesse à sortir de la Ville, pour qu'on n'en sçut rien. Le projet de Vaumale étoit de me remettre à un Capitaine de Vaisseau, qui auroit répondu de moi jusqu'en France. Il auroit réüssi, si le Ciel ne m'eut inspiré un heureux artifice. J'avois demandé la permission d'écrire à ces deux Capitaines, que j'avois rencontrez en entrant en Espagne. On me la refusa constament. Je voulus voir Vaumalle. On me dit qu'il étoit parti pour Gironne. Je dis que je voulois me confesser & qu'on me fit venir un Prêtre. A ce mot de Prêtre, la Sentinelle s'inclina. Le Sergent de garde à nôtre Tour courut chez le Commandant & revint me dire qu'on alloit m'amener un confesseur.

Ce projet manque.

Une heure aprés, quelle fut ma surprise, lorsque je vit entrer mon Chevalier de l'inquisition! Quoi! Vous étes ici, me dit-il, & c'est pour vous qu'on est venu me chercher! Ah! Je vous jure sur la croix que je porte que je vous tirerai d'ici. Je cours avertir Monsieur le Grand Vicaire & votre maitresse de votre situation.

Il

Il y a deux jours que la pauvre fille n'a point pris de nouriture. Mon Confesseur disparut á ces mots. Il revint deux heures aprés avec le Promoteur d'Officialité, qui m'arrêta dans la prison de la part de l'Eglise & ordonna au Gouverneur d'avoir à me representer toutes fois & qu'antes elle me demanderoit.

Le Marquis est moins resserré.

Dés ce moment, l'entrée de la tour fut permise à mes amis. Je reçus des lettres de Silvie. J'en avois souvent trois ou quatre par jour. Elle m'écrivoit de me tranquiliser & que, de la facon dont alloient nos affaires, nous en verrions bien-tôt la fin. Je demeurai deux mois dans ma tour, arrêté par le Roi d'Espagne d'un côté, & par l'Eglise de l'autre. Cependant mon départ avoit fait un bruit infini en France. On ignoroit où j'étois allé. Mais les lettres qu'on avoit écrites à Aix à l'Official apprirent que j'étois en Espagne & que je voulois épouser Silvie.

Demarches de sa famille contre lui.

Je ne saurois exprimer la colere de mon Pere il jura de m'exhéréder. Il demanda une lettre de cachet pour

moi

moi, s'il pouvoit me faire revenir en France, & envoia á Barcelone un de ses amis, nommé Crivelly, homme d'esprit & d'un excellent caractére, pour intervenir en son nom. Il le chargea d'une procédure, qu'il fit faire par le Juge Criminel à Aix, où Silvie étoit depeinte comme la plus grande malheureuse du monde.

Mémoires qu'il présente à l'Evêque.

Dés que Crivelly fut arrivé, il vint me voir & me montra l'information qu'on avoit faite contre Silvie. Elle me causa plus d'indignation que de colere. Cependant comme je craignois qu'elle ne prévint l'Evêque & le Grand Vicaire, qui étoient les deux seules personnes maitresses de mon sort, j'écrivis un mémoire de vingt feuilles en latin, que je leur envoyai. Crivelly y répondit assez bien. Mais, comme j'étois fondé & que j'avois pour moi tous les Casuistes Espagnols & le Concile de Trente, il me fut aisé, dans une réponse de six feuilles, d'anéantir toutes ses objections.

Crivilly comprit bien qu'il falloit mettre en œuvre autre chose que des

ar-

argumens. Il me venoit voir tous les jours, il étoit poli infiniment, &, quoi qu'il fut mon plus grand adversaire, je ne pouvois m'empêcher de l'aimer. Je comparois ses manières avec celles de Vaumale, qui étoit un Provençal pétulant & à qui j'avois été obligé d'interdire ma chambre, de peur de m'émporter à quelque violence. Je m'étois bien promis en sortant de prison d'avoir une affaire avec lui, &, lorsqu'il m'étoit venu voir, je ne m'étois contraint que pour être plus sûr de mon fait. Il n'osoit pas même agir ouvertement, parce que Silvie, qui s'étoit fait des amis dans le Couvent, menaçoit de le prendre à partie. Ainsi Crivelly étoit le seul qui fut declaré contre moi. Il me sonda plusieurs fois de toutes les manieres imaginables. Mais il me trouva ferme dans mes sentimnes & il perdit ses peines à vouloir m'éloigner de Silvie.

On s'efforce de lui persuader qu'il doit quitter Silvie.

Il s'attacha à elle. Il lui demanda la permission de l'aller voir. Il se plaignoit de la commission dont il étoit chargé. Enfin il sçut plaire autant à la maitresse qu'à l'amant. Quand

on gagne Silvie

Quand il vit que Silvie l'écoutoit, il lui fit pressentir que, puisqu'elle m'aimoit veritablement, elle devoit ne point me rendre malheureux. Que mon Pere lui donneroit de quoi s'établir. Que tôt ou tard reconnoissant la faute, que j'avois faite, je la quitterois. Que le lendemain que nous serions mariez en Espagne, mon Pere feroit casser notre mariage en France. L'Intendante, que Crivelly avoit mise dans son parti, tenoit les mêmes discours.

Elle promet de ne point épouser le Marquis.

J'étois destiné à être malheureux. Mon sort influa dans ce moment sur le caractere de Silvie, Elle se démentit & me sacrifia á douze mille livres, que mon Pere lui donna. Crivelly & l'Itendante lui firent signer un écrit, par lequel elle se départoit de tous ses droits & déclaroit ne vouloir pas m'épouser, quand même je le voudrois. Elle rendit en conséquence les promesses & le dédit que je lui avois fait. Je ne pensois à rien moins qu'à cette rupture. J'avois reçu la veille deux lettres de Silvie. Mon affaire prenoit un fort bon train.

Q'uon

Qu'on juge quelle fut ma surprise, lorsque Crevelly me montra la déclaration de Silvie & mes promesses ! Je restai immobile. Il me fut impossible de dire un seul mot. Crivelly eut l'attention, pour ne point augmenter ma peine, de sortir, & il me laissa seul avec mon Commissaire de l'inquisition, qui étoit aussi stupéfait que moi. Je le priai de vouloir se charger d'une lettre pour elle & de m'en apporter la réponse. il s'acquita de sa commission. Mais la lettre de Silvie ne fit qu'augmenter mon désespoir. Elle est si profondément gravée dans mon cœur, que je n'en oublierai jamais les termes.

Lettre qu'elle lui écrit.

Je viens de vous rendre à votre famille. Partez, & oubliez moi, si cela peut vous rendre heureux. Je vais faire des vœux, qui m'attacheront pour le reste de ma vie dans le Couvent où je suis, & me punir d'avoir donné trop facilement dans des idées, qui m'ont plongée dans les plus grands malheurs Adieu ne m'écrivez plus; car je ne vous ferais point de réponse.

Desespoir il tombe.

La lecture de cette lettre me rendit plus insensible pour un instant.

rant. Ensuite revenant à moi-même, je compris que mes maux étoient de ceux que la mort seule peut finir. L'unique chose qui m'embarrassoit étoit d'avoir du poison. Le désespoir m'en fit trouver. Je pilai du verre, que je mélai avec du tabac d'Espagne excessivement fort. J'en composai dix ou douze paques, &, lorsque je les eus préparez, j'écrivis cette lettre à Silvie.

Sa Lettre à Silvie.

Je vais mourir, cruelle, & c'est vous qui conduisez les coups qui me font decendre dans le tombeau. Je vous pardonne de m'avoir rendu malheureux. Mais je ne puis souffrir que vous m'accusiez d'être cause de vos infortunes. Au moment que vous lisez cette lettre, je ne vis plus. Oubliez *mon trépas, si cela peut bannir votre infidelité de votre mémoire.*

Il prend du poison.

J'envoiai cette lettre à Silvie par celui qui nous apportoit á manger, &, comme nous allions nous mettre à table & que nous étions tous enfermez dans la même chambre, je pris les balotes de poison que j'avois, &, á la prémiere cuilliere de soupe que j'avalai, j'en glissai une. A la

la séconde que je voulus prendre, le tabac d'Espagne s'étant fondu dans ma bouche, je devins violet. Dans le moment, le Comte Baratieri, qui s'en apperçut, se doutant de quelque chose, se jetta sur moi. On me trouva le reste du poison sous ma serviette. On me fit avaller de l'huile malgré mes éffors, ce qui m'aiant fait vomir, empêcha que le verre pilé ne passât dans les intestins. J'en ai pourtant été incommodé fort longtems de la poitrine & de l'estomac. Quand on m'eut enlevé le moien de cesser de vivre, je n'eus plus d'autre recours qu'aux larmes. Je formai la résolution de me laisser mourir de faim.

Et on les empêche.

Cependant le Ciel m'avoit destiné à de plus grands malheurs. Silvie avoit reçu ma lettre. A peine l'eut-elle lue qu'elle troubla tout le Couvent par ses pleurs. Crivelly apprit jusqu'où j'avois poussé ma rage. il vint me voir & me dit tout ce qu'il put s'imaginer. Je ne lui répondis jamais un seul mot. il lut dans mes regards que j'avois peu de part à la vie il courut chez Silvie. Elle étoit

On s'efforce en vain de le consoler.

F ij per-

persuadée que je ne vivois plus. Il l'en dissuada & lui apprit qu'on m'avoit sauvé. Cette nouvelle la rassura un peu. Crivelly lui dit de m'écrire, pour m'empêcher de me porter à des extremitez si funestes. C'étoit bien son dessein, sans qu'il le lui conseillât. Elle m'envoia cette lettre.

Vivez mon cher Marquis, ou je vous suivrai au tombeau. Votre dernier marque d'amour me fait voir combien vous meritez d'être aimé, Je vais me servir de l'argent que votre Pere m'a donné pour vivre seule dans une maison de campagne, en attendant que vous trouviez le secret de venir me joindre. Retournez en France, puisqu'il le faut. Mais revenez le plûtot que vous pourrez. Vous me trouverez toujours fidelle. Je vous le jure par votre amour, qui m'est plus cher que la lumiere des Cieux.

On le ramene en France

Qu'on est foible, quand on est amoureux ! Cette lettre remit le calme dans mon ame. J'en reçus encore plusieurs autres pendant deux jours que je restai à Barcelone. Enfin je partis avec une escorte de vingt-cinq Maitres, qui avoit ordre de me re-

mett

mettre entre les mains du Gouverneur de la premiere ville Françoise. En vain je demandai à voir Silvie avant mon départ. Crivelly me dit qu'il avoit des défenses expresses de mon Pére. Je m'en consolai dans l'esperance que j'avois de la rejoindre bientôt. Je la laissois avec de l'argent dans un Païs, où elle n'avoit rien à craindre de mes Parens; hors la peine que j'avois d'être éloigné d'elle, mon cœur étoit assez tranquille. Lorsque je fus arrivé à Bellegarde, Monsieur le Comte de Pertuis m'envoia avec vingt Grenadiers jusqu'à Perpignan.

Il est transféré dant la Citadelle de Perpignan.

Monsieur d'Andresel, qui étoit pour lors Intendant du Roussillon & qui fut peu aprés Ambassadeur à Constantinople, m'envoia son carosse à la porte de la ville. Nous nous y mimes Crivelly & moi & allames décendre chez lui. Il me dit qu'il étoit au déséspoir que le Roi lui eut envoïé une lettre de cachet pour me faire mettre dans la Citadelle de Perpignan. Qu'il esperoit que ce seroit pour peu de tems. Qu'il vouloit me conduire lui-même à Monsieur de Monmejan, qui en étoit le Gou-

verneur. Il vint effectivement avec moi & me presenta. Le Commandant me fit mille politesses, il me retint á diner avec Monsieur d'Andresel, pria les Officiers de la Garnison de vouloir me recevoir à leur auberge & me donna la Citadelle pour prison, quoique la lettre de cachet portât un ordre de me renfermer.

Silvie se marie en Espagne.

Crivelly partit, lorsqu'il m'eut établi dans mon nouveau domicile. Je n'y fus pas long tems sans avoir des nouvelles de Silvie. Je reçûs plusieurs lettres de differentes personnes. Il m'en vint une entre autres du Comte Baratieri, qui étoit sorti de prison & qui me marquoit qu'on parloit fort du mariage de Silvie, que c'étoit l'Intendante qui le faisoit. Je traitai ces nouvelles de ridicules. Je pensois que Silvie faisoit courir ces bruits, pour faire croire qu'elle ne pensoit plus à moi, lorsqu'on me manda qu'elle étoit mariée. J'eus beau lui écrire. Je n'en reçus plus aucune nouvelle. Je m'adressai à mon Commissaire de l'Inquisition. Il me marqua qu'il étoit vrai qu'elle avoit épousé un nommé. L'archer, & que

que c'étoit Madame de Pedrajas qui avoit fait ce mariage. Je crus pour lors que Silvie avoit tenu une conduite indigne d'une femme d'honneur, & qui ne l'auroit pas crû comme moi ? Il n'en étoit rien, comme je l'ai appris dans la suite.

Cependant piqué au vif contre elle, je résolus de l'oublier & de finir mon esclavage qui duroit depuis six mois. Je m'adressai à Monsieur d'Andresel, qui venoit d'être nommé Ambassadeur à la Porte. Je lui proposai de l'accompagner. Il l'accepta avec plaisir. Il écrivit à ma Famille, & moi de mon côté je m'adressai au Marquis de Chateaurenard, pour parler à mon Pere, qui étoit son ami depuis long-tems & qui avoit beaucoup de confiance en lui. Je lui avois en mon particulier des obligations, qui seront éternellement gravées dans mon cœur. Il m'avoit soutenu contre les premiers mouvemens de ma famille & il l'avoit empêchée de se porter á de plus grandes extremitez. Comme il étoit reconnu pour un homme plein d'honneur, il s'étoit acquis le droit de dire

Le Marquis obtient son élargissement

ce

ce qu'il pensoit, & il soutenoit ce caractere de sincerité par une naissance illustre & par beaucoup de bien. Il me fit réponse qu'il avoit obtenu ce que je demandois, & que je partirois avec les fils de Monsieur d'Andresel, qui venoient attendre leur Pere à Toulon, où je trouvois un équipage, dont j'aurois lieu d'être content. Je reçûs quelques jours aprés le rappel de ma Lettre de cachet, & fis le voyage de *Perpignan* á Aix avec le jeune Marquis d'Andresel, & son Frére.

Son retour en Provence.

Lorsque nous arrivâmes en Provence, ils allérent chez mon Pere. *Je* ne les accompagnai point, & je ne vis personne de ma famille qu'un frere que j'aimois autant que Silvie. Il venoit de justifier tout jeune qu'il étoit combien il meritoit ma tendresse. Mon pere lui ayant offert, s'il vouloit quitter la *Croix* de Malthe, de le faire l'Ainé, il avoit refusé constamment. Son amitié pour moi ne s'est jamais dementie, & , dans les malheurs qui me sont arrivez, elle a été la seule chose qui m'ait apporté quelque consolation. Il m'apprit que ma Mere auroit fort souhaité de

me

me voir, mais que mon Pere s'y étoit fortement opposé. Elle avoit alors une tendresse infinie pour moi Elle n'avoit pas peu contribué à faire consentir mon Pere à la révocation de ma lettre de cachet. Bien plus; comme il se plaignoit beaucoup de la dépense que je lui avois causée; ma Mere lui offrit de vendre ses diamans. Son amitié pour moi a bien changé dans la suite. Il semble que c'est mon destin d'être rendu malheureux par les personnes qui m'ont le plus aimé.

Il se réconcilie avec sa famille.

Aprés avoir pris congé de mon frere, je partis pour Toulon. Mon Pere y vint quelques jours aprés. Monsieur l'Ambassadeur me mena chez lui. il me parla assez doucement, me representa le tort que je m'étois fait dans le monde, & finit par me dire qu'il souhaitroit que ma conduite fit oublier au public ma sotise, autant qu'il l'avoit déjà oubliée. Je ne m'attendois pas á une reprimande aussi modeste. Quoique je sente qu'il avoit le cœur fort bon, comme je ne suis pas celui de ses enfans, qu'il a le plus aimé, je ne pensois pas en être quitte

à

à si bon marché. A ce qu'il me disoit je n'avois rien à répondre. Aussi ne parlai-je point. Le Marquis de Chateaurenard qui se trouvoit présent à ce raccommodement, changea de discours. il ne fut plus question de rien. Trois ou quatre jours aprés, nous mimes á la voile pour Alger, où nous devions passer avant d'aller à Constantinople, l'Ambassadeur aiant été chargé de négociations particuliéres pour les Beys d'Alger, Tunis & Tripoli.

Il s'embarque pour Constantinople.

Fin du premier Livre.



MEMOIRES DE MONSIEUR LE MARQUIS D'ARGENS.

LIVRE SECOND.

L'Escadre qui portoit l'Ambassadeur étoit composée de quatre Vaisseaux, le Solide de soixante & douze pieces de canon, le Toulouse de soixante & seize, & deux Fregates de cinquante, appellées la Loire & la Vestale. Ces quatre vaisseaux devoient suivre l'Ambassadeur jusques Voyage de Constantinople.

ques en Candie. Monſieur de Grand-pré, qui commandoit l'Eſcadre, & qui montoit le Toulouſe, devoit aller en Egypte avec la Veſtale, & Monſieur de Beaucaire, qui montoit le Solide devoit mener l Ambaſſadeur juſques à Conſtantinople, aiant la Loire pour conſerve. Comme les négociations, dont Monſieur d'Andreſel étoit chargé. tendoient ou à renouveller l'alliance ou à declarer la guerre, la France avoit voulu faire paroitre quatre vaiſſeaux de guerre ſur ces côtes, pour en impoſer davantage.

On moüille aux Iſles Fromentieres.

Aprés deux jours de navigation fort heureuſe, le vent groſſiſſant exceſſivement, nous fumes obligez de mouiller aux Fromentieres. Les Iſles qui portent ce nom ſont à quelques lieues de celles de Minorque & de Majorque, Elles ont été peuplées. Mais Barberouſſe, en revenant de France avec la Flotte Turque, en fit les Habitans eſclaves & les vendit à Conſtantinople. il n'y a plus aucune habitation. On y peut faire commodément de l'eau & du bois. Comme nous reſtames prés de huit

huit jours pour attendre le vent, je proposai au Chevalier de Clairac, Capitaine dans le Régiment de la Marine & Ingénieur en chef actuellement, avec qui j'avois fait connoissance, d'aller voir l'Isle d'Yviça, qui n'est qu'à trois lieues des Fromentieres. Clairac y consentit & ce fut dans ce petit voiage que nous liames une amitié, qui ne finira sans doute qu'avec la vie. Il alloit à Constantinople par curiosité. Sachant parfaitement les Mathématiques, il avoit crû pouvoir faire quelque nouvelle découverte. L'Ambassadeur, dont il étoit connu depuis long-tems, l'estimoit infiniment. Aussi le méritoit il Quoiqu'il n'eût pour lors que vingt-cinq ans, il y avoit peu d'hommes en France qui joignissent tant de science & d'esprit à tant de jugement & de probité.

Le Marquis va voir l'Isle d'Yviça.

Yviça est une Isle appartenante au Roi d'Espagne Il y a une ville assez grande, mais mal bâtie, pleine de Couvents de deux Sexes, ainsi que toutes celles qui sont sous la domination des Espagnols. Nous allames saluer le Commandant. Il se tient dans le

Château, situé sur une hauteur qui défend la Ville & l'entrée du Port. Ce Gouverneur se nommoit Dupuis & sortoit des Gardes Valonnes. Il nous retint malgré nous un jour entier. Nous le menames à nos Vaisseaux, où il salua l'Ambassadeur. Il y fut magnifiquement régalé par Monsieur de Beaucaire, qui commandoit le Vaisseau où étoit son excellence. Cet Officier trouva le secret de manger dans ce passage plus de vingt mille écus au delà de ce qu'il recevoit du Roi. Il étoit coutumier du fait. Il n'avoit jamais commandé de Vaisseaux, qu'il n'eût perdu où les autres gagnent. il a été fait Officier Général, depuis peu de tems avec l'approbation générale du corps de la Marine.

Il arrive à Alger.

Le vent aiant changé, nous arrivames en trente huit heures devant Alger. La ville salua nos vaisseaux de vingt-un coup de canon, que nous rendimes coup pour coup. Une heure aprés que nous eumes mouillé, le Consul de France vint à nôtre bord voir l'Ambassadeur. ils eurent une conférence particuliere.

Une

Une Escadre Hollandoise de cinq Vaisseaux de guerre que nous avions trouvée devant Alger, fit le principal sujet de leur entretien. Elle inquiétoit infiniment Monsieur d'Andresel. il avoit des ordres exprés de la Cour de ne décendre à terre que lorsqu'il auroit parole qu'on signeroit le renouvellement de la paix. Les Hollandois las d'avoir la guerre avec eux, étoient pour traiter d'un accommodement. Cette circonstance rendoit notre négociation beaucoup plus difficile. Les Algériens ne vivent que de rapine. Il falloit nécessairement que s'ils faisoient la paix avec les Hollandois ils rompissent avec nous. Nous restames deux jours sans qu'il nous fut permis de débarquer. Le troisiéme, le Consul, suivi du Kiaia, ou Ministre du Bey, vint visiter l'Ambassadeur & lui déclarer de la part de son Maître que le Divan avoit résolu de donner toute sorte de satisfaction à la France & de renouveller la paix.

Négociation de la France avec cette République.

Depuis ce jour, la négociation des Hollandois alla de mal en pis.

La Hollande négocie aussi.

 Ils

ils en attribuérent la cause au manque d'interprete. Celuidont ils se servoient étant Esclave du Bey, ne lui osoit pas rendre dans les termes précis ce qu'ils disoient, & ils priérent Monsieur d'Andresel de vouloir bien leur prêter le sien. Ils furent obligez de mettre à la voile quelques jours apres aussi fâchez de nôtre arrivée que nous l'avions été de les rencontrer.

Description d'Alger.

Alger est une ville bâtie en amphithéâtre, dont les rues son étroite & malpropres, les maisons hautes, peu riantes, la plusspart sans fenêtres du côté des rues. Les bâtimens sont tous couverts de terrasses, où les Femmes vont se promener, lors que la chaleur du Soleil est finie. Elles sont un peu plus libres en Afrique qu'en Asie & à constantinople. il y a des intrigues à Alger, mais il est dangereux d'en avoir. Les Femmes n'y sont servies que par des Esclaves Chrétiens. Elles les voient même avec plus de liberté que les Naturels du païs, & de là viennent bien des passions, qui finissent ordinairement par d'étranges catastrophes.

Lorsqu'un Chretien est surpris avec

vec une Turque, il faut qu'il se fasse Mahométan ou qu'il soit empalé. Quoique le cas arrive assez souvent, on voit néanmoins peu de Martirs à Alger. Si c'est un Esclave, on se contente de lui donner deux ou trois cent coups de bâton sur la plante des pieds. L'intérest personnel des Turcs a fait mettre cette difference entre l'Esclave & celui qui est libre. Quant à la fille, avec lequel des deux qu'elle soit surprise, elle est jettée dans la mer, la tête lié dans un sac; si son amant persiste dans le Christianisme. Le Consul nous assura qu'on en avoit noié une agée de quinze ans, deux jours avant nôtre arrivée. On l'avoit surprise avec un Esclave Malthois, qui avoit éssuié quatre cent coups de bâton sur la plante des pieds, sans avoir été ébranlé. il faut avouer que la grace fait quelques fois des Martirs & des Confesseurs par des moiens bien scabreux.

Comment on y traite les Chrétiens & les Turques ont affaire ensemble.

Les Femmes des Seigneurs ne peuvent pas avoir des intriques aussi facilement, parce qu'elles sont gardées par des Eunuques. Mais il en est trés peu à Alger qui soient dans

le cas. Ces sortes d'Esclaves contens infiniment, &, n'étant propres á aucun travail, peu de ces Pirates sont en état d'en avoir. Je doute qu'il y ait à Alger quinze particuliers qui en aient.

Marine d'Alger.

La République n'a qu'un seul vaisseau à elle : tous les autres sont à des particuliers, & quand elle en a besoin, elle est maîtresse de s'en servir, soit pour son usage, soit pour grossir la flotte du Grand Seigneur, à qui ils sont obligez de fournir un nombre de vaisseaux, lorsqu'il est en guerre. C'est là le seul tribut qu'ils donnent à la *Porte*.

Son Gouvernement.

Quant au reste de leur Gouvernement, ils le conduisent eux-mêmes. Ils sont les Maîtres d'élire leur Dey, & de le déposer. il n'usent que trop de ce privilége. Peu de Deys regnent long-tems paisiblement. On nous montra le tombeau de sept Deys, qui avoient été élus & massacrez tous sept dans le même jour. il falloit que le huitiéme fut bien hardi pour accepter la couronne.

C'est le Divan général qui regle les affaires qui regardent l'Etat. Ce

Con-

Conseil est composé des principaux de la Ville. Le Dey y préside. Ce sont leur Etats généraux. il y a un autre Tribanal pour les affaires des particulieres, qui revient à peu prés á nos bailliages, Leur justice est assez bonne & excessivement brieve.

Audience du Dey.

Le jour de l'Audience de l'Ambassadeur étant fixé, il décendit à terre, au bruit de tout l'Artillerie de l'Escadre. Deux des premiers de la République vinrent le recvoir sur le rivage à l'entrée du port. il alla d'abord chez le Consul, où il se reposa quelque tems & de lá il partit à pied, pour se rendre au Palais du Dey, accompagné de tous les Officiers de l'Escadre & précédé de sa maison. Le Dey le reçut dans l'appartement le plus superbe de son Palais. C'étoit une espece de galerie, dont les murailles étoient reblanchies & entourées de quelques Sophas à la Turque assez mauvais. il avoit autour de lui deux ou trois Turcs, quelques Esclaves Chrétiens, & deux Mousses Hollandois, qui lui servoient de Pages.

l'Am-

L'Ambassadeur s'assit dans un siége pareil au sien vis-à-vis de lui. il lui parla la tête couverte & en François. La cérémonie fut faite dans un instant. On nous apporta du café & des pipes. Le Dey parla alors en Italien avec l'Ambassadeur & nous restâmes une demi-heure avant que Monsieur d'Andresel prît congé de lui. Au sortir de l'audience, l'Ambassadeur retourna chez le Consul, où il dina, & l'aprés-diner, il se rembarqua pour retourner à nos vaisseaux.

Mes malheurs & l'amour sembloient vouloir me donner le tems de respirer. Je sentois renaitre au fond de mon cœur cette liberté, aprés laquelle j'avois si fort soupiré. L'image de Silvie se presentoit quelques fois à mon esprit. Mais je tâchois de l'en éloigner. J'avois repris une partie de ma gaieté, &, malgré les maux que l'amour m'avoit causez, je ne pouvois haïr les femmes. Cette passion, qui m'avoit déja fait essuier tant de peines, pensa me couter cher à Alger.

L'Ab-

L'Abbé de Biron, fils du *Duc* de Biron, s'étoit embarqué avec nous, pour aller voir sa sœur Madame de Bonac, qui étoit à Constantinople avec son Mari, à qui Monsieur d'Andresel devoit succeder. Il étoit aimable, vif, aiant beaucoup de génie. Je m'étois fait un plaisir de cultiver son amitié. Comme je ne le quittois guéres, aiant passé un aprés-diné sans le voir, je demandai à Clairac s'il ne savoit point où il étoit. Il est sur la terrasse, me dit-il. Il y lorgne tant qu'il peut toutes les femmes qu sont sur les autres. Allons, lui dis-je, en faire autant que lui. Nous montâmes au haut de la maison & nous trouvâmes effectivement l'Abbé de Biron. Vous venez un peu tard, nous dit-il. Il y avoit sur la terrasse attenante une des plus jolies filles du monde. J'ai eu une conversation d'une demie heure avec elle par des signes.

d Avanture au Marquis vec une Turque.

Dans le tems qu'il nous parloit, elle reparut. Ah la voilà, dit l'Abbé. Voyez si je vous mens. Il avoit raison. J'avois peu vû de personnes aussi jolies Je la saluai à la Turque.

El-

Elle me rendit le ſalut. Clairac, l'Abbé de Biron & moi nous nous mimes tous trois à geſticuler. Elle en faiſoit autant de ſon côté.

Nous aurions bien pû lui parler, car, nos teraſſes ſe touchant & celle où nous étions étant beaucoup plus haute que la ſienne, on ne pouvoit pas la découvrir. Mais nous craignions qu'on ne nous entendît & qu'il ne nous arrivât quelqu'une de ces avanies, qui ſont aſſez communes dans ce païs-là.

Cependant l'occaſion ne me paroiſſoit point auſſi périlleuſe que Clairac & l'Abbé de Biron le penſoient. Je leur dis que j'étois réſolu de ſauter dans la teraſſe de la belle Turque. Etes vous fou, me dit l'Abbé de Biron? Ou bien êtes-vous las de vivre? Non, dit Clairac, qui crut que je plaiſantois. Il veut trouver un honnête prétexte, pour ſe faire Turc. Il en fera tout ce qne vous voudrez, lui dis-je. Mais je vais décendre dans le moment. L'Abbé de Biron & Clairac, voyant que je parlois ſérieuſement, firent ce qu'ils purent, pour me diſſuader, & ils n'avancerent rien

soit, dit Clairac. Laissons le donc seul, c'est son affaire, je le repete. Il n'y avoit pourtant pas tant de risque qu'ils se le figuroient. D'abord que j'étois dans la terasse, je ne pouvois plus être vû, parce qu'elle étoit entourée des hautes murailles & que les autres maisons, excepté celle du Consul, étoient plus basses. Le seul danger que je courois étoit d'être apperçu, en montant, ou en décendant la muraille, qui pouvoit bien avoir six pieds d'élevation. Le Soleil étoit encore fort haut, &, pendant la chaleur, il est rare que les Turcs montent sur leurs terrasses.

Ces raisons me paroissant excellentes, à peine l'Abé de Biron & Clairac m'eurent-ils quitté que, sans consulter ma belle Algérienne, je sautai le long de la muraille dans sa maison. Elle fut si étonnée de me voir faire un coup si hardi, qu'elle ne sut que dire. Je savois comment on faisoit l'amour à la Turque. Je lui pris la main, je la lui baisai, elle ne s'en défendit pas, & aprés une conversation d'un quart d'heure, où nous ne nous entendions guéres l'un l'autre,

je me mis dans le cas ou d'être Turc ; ou d'être empalé.

Je trouvai ma nouvelle conquête si belle que je résolus, au risque de tout ce qui pourroit en arriver, de la revoir tous les jours jusqu'au départ des vaisseaux. Je le lui fis comprendre en Langue Franque, que je parlois un peu, & lorsque je voiois qu'elle avoit peine à concevoir, j'avois recours aux signes. Comme le jour baissoit extrêmement, elle me dit de me retirer & de venir sur la terrasse le lendemain à la même heure que j'y étois venu.

L'Abbé de Biron & Clairac ne me voiant plus, crûrent qu'il m'étoit arrivé quelque accident. Ils revinrent sur la terrasse dans le moment que je grimpois sur la muraille pour y monter. Ils ne pouvoient revenir de leur étonnement, &, s'ils ne l'avoient vû eux mêmes, ils auroient eu peine à le croire. Je leur contai mon avanture & ne pus leur cacher la résolution que j'avois prise d'y retourner. L'Abbé de Biron, qui vit combien je risquois, en avertit l'Ambassadeur & je reçus de lui le

soir

soir un billet, par lequel Il me prioit de l'aller joindre. Dés que je fus arrivé au vaisseau, il m'ordonna poliment de ne plus sortir tant que nous serions à Alger. Je vis bien qu'il sçavoit de quoi il étoit question, & l'Abbé de Biron m'avoua que c'étoit lui qui m'avoit fait arrêter. J'eus peu de tems à regreter ma Maîtresse. Nous partimes deux jours aprés pour Tunis, où nous arrivames dans une semaine.

Nous mouillames á la rade auprés du cap de Carthage, à la portée du canon des forts de la Goulette, qui sont assez mauvais. On les a bâtis à l'embouchure d'un petit canal large de trente á quarante pieds & long de cinq cent toises, qui joint un lac de deux ou trois lieuës de circuit avec la mer. Tunis est bâtie à cinq cent pas de ce lac dans les terres & à trois ou quatre lieuës de la mer, ce qui l'a toujours mise à couvert des bombardemens. Description de Tunis.

C'est une Ville plûtôt marchande que corsaire. Ses Habitans n'ont que de petis batimens qui arment & désarment à Porto-farine, port de mer Et de son Gouvernement.

à dix lieuës de Tunis. Il y a à Tunis un Dey comme à Alger. Mais il n'a aucune autorité effective, quoiqu'il ait tous les honneurs de la roiauté. C'est le Bey qui est le maitre absolu & le chef de l'Etat. Anciennement les Beys n'étoïent que Commandans des troupes. Peu à peu ils ont dépouillé les Deys de toute leur autorité & se la sont appropriée. C'est le Bey qui décide de la paix & de la guerre. qui reçoit les Ambassadeurs, qui préside au Divan.

Cour. du On nous reçut à Tunis avec les mêmes cérémonies qu'à Alger. Le Palais du Bey est infiniment plus beau que celui du Roi d'Alger. On y voit des appartemens fort bien meublez. La cour est pavée de careaux de marbre blanc & bleu & entourée de quatre corps de logis. Ce sont des pavillons à la Turque, bâtis en demie-croix. La maison est bien mieux composée & a une air bien plus noble que celle du Dey d'Alger. Nous terminames aisément les affaires que nous avions avec les Tunisiens, parce qu'outre qu'elle n'étoient pas de conséquence, ils nous accordérent

toût ce que nous leur demandames. Mais nous fumes obliger de rester mouillez prés de trois semaines, pour attendre un vent favorable,

Je logeois chez le Consul de notre Nation nommé Bignon, qui étoit de chez moi & ami de ma famille, Nous ne nous quittions jamais. Clairac & moi logions toûjours ensemble.

L'avanture d'Alger m'avoit mis en goût de chercher fortune. Je le pressois sans cesse de se joindre à moi, pour trouver quelque chose qui pût nous amuser. L'occasion ne tarda pas à se presenter.

Le Chevalier de Cougoulin, Officier de vaisseau, connu dans le monde par plusieurs piéces de vers de sa façon, qui ont été parfaitement bien reçues, s'étoit mis dans notre socie é. Il aimoit infiniment le plaisir. Le hasard lui avoit procuré la connoissance d'un Juif nommé Moïse. Ils étoient venus à parler des femmes du païs. Le Juif s'étoit offert, pour une legere récompense, de lui faire voir deux filles Juives, ou Turques, entre lesquelles il pourroit choisir, & Cougoulin avoit accepté le parti pour

Avanture du Marquis à Tunis.

 lui

lui & pour deux de ses amis Il savoit bien que nous ne le démentirions pas.

Il resolut que nous irions le lendemain à une lieuë de la ville dans un jardin qui appartenoit à Moïse, & qu'il nous y feroit venir deux Juives & deux Turques. Pour faire la partie égale, nous menames avec uous un jeune Garde Marine appellé Virville, fils du Commandant du Château de Dijon. Nous partîmes de chez le Consul sur les six heures du matin, sous le prétexte d'aller visiter des ruines antiques, qui sont au tour de Tunis. A la porte de la ville nous trouvames des chevaux, que notre mercure avoit eu soin de nous faire préparer En moins d'une heure nous arrivames à la maison de campagne.

Nos Princesses n'y étoient point encore, & pour dissiper l'ennui que nous causoit leur absence, nous nous mimes à déjeuner & á boire d'un excellent vin, d'ont nous avions apporté plusieurs bouteilles avec nous.

Il est difficile à quatre François d'ê-

d'être à table, sans que les voisins s'en apperçoivent. Le vin nous inspirant de la gaiété, nous chantions á pleine tête. Un Seigneur du païs, premier kiaia du Bey., Renégat Vénitien, dont le jardin étoit auprés du nôtre, aiant entendu le tapage que nous faisions, demanda d'où venoit ce bruit. On lui dit que c'étoient des Officiers François de la suite de l'Ambassadeur, qui étoient dans le jardin d'un Juive, Il eut la curiosité de nous voir. Il nous envoia prier par deux de ses Gens de vouloir bien lui faire l'honneur d'aller chez lui, &, quoiqu'il y eut à peine cent pas d'une maison à l'autre, on nous amena des chevaux de main, dont nons ne fimes aucunusage. C' est la mode dans ce pais-là d'en agir ainsi avec les personnes qu'on veut traiter avec distinction.

La politesse du Renégat ne nous fit point plaisir. Nous attendions nos Dames & nous craignions que ne nous trouvant point au rendez-vous, elles ne retournassent à Tunis Nous nè pouvions cependant refuser au Turc ce qu'il nous demandoit.

Notre Juif nos assura que nous ne devions pas craindre que les filles s'en allassent & qu'ils les retiendroit tant que dureroit notre visite. Comtant sur sa parole & plus encore sur la précaution que nous avions euë de ne le payer d'avance, nous allames chez le Renégat Vénitien.

Il étoit parfaitement bien logé. Il nous fit apporter du caffé & des pipes. Comme nous parlions Italien Clairac & moi assez passablement, nous fumes d'abord les meilleurs amis du monde. Nous lui dimes que nous avions de fort bon vin avec nous. Il ne refusa point d'en boire. Nous en vuidames plusieurs bouteilles.

Lorsque nous fumes un peu échauffez, nous nous mimes à parler de religion. Cougoulin soutenoit fermement que Mahomet étoit un fort grnd homme & qu'il ne dontoit pas que les Turcs ne fussent sauvez. Clairac vouloit méme qu'on fit son salut dans cette Religion plus aisément que dans la Chrétienne. Avant la fin du repas, le Renégat se trouva le plus mauvais Musulman.

aussi n'avoit il pas embrassé cette Religion, aprés l'avoir examinée. aiant été fait Esclave & étant devenu amoureux de la fille de son Patron, il avoit sû lui plaire, il s'étoit fait Turc & l'avoit epousée. Son Maitre lui aiant donné la liberté, il avoit eu le secret de vendre le bien qu'il avoit dans son pais, sous prétexte de se racheter, & lorsquon lui en avoit envoie l'argent, il avoit quitté ouvertement le Christianisme.

Histoire d'un Rénegat

Nous en étions venus au point de ne plus faire aucun mistere. Cougoulin avoua au Rénégat que nous attendions des filles dans le jardin du Juif & qu'apparemment elles n'étoient pas encore arrivé, puisqu'on ne nous en voit pas avertis,

Tout ivre qu'étoit le Vénitien, il parut surpris de ce que lui disoit Cougoulin. C'est un grand malheureux que ce Juif, nous dit-il. Quoi! Commettre ainsi des gens de votre condition! Gardez vous bien de passer la nuit dans son jardin. Nous sommes dans le tems du Ramadan. Les Turcs veillent & boivent toute la nuit, Il y a un nombre infini de

Service qu'il rend au Marquis

Mores

Mores repandus dans la Campagne. S'ils avoient le moindre soupçon que vous fussiez avec des femmes Turques ils, vous feroient un affaire dont tout le crédit de l'Ambassadeur ne vous sauveroit point. Ce miserable seroit peut-être le premier à vous trahir, dans lesperance d'être récompensé.

Ce qu'il nous disoit étoit fort sensé. Mais il parloit à des gens ivres, & nous ne goutions point ses raisons. Voiant qu'il ne pouvoit nous persuader, vous étes donc résolus, nous dit-il d'attendre ces filles. Restez dans mon jardin. *Je* suis obligé de me trouver cette nuit chez le Bey, pour y rester jusqu'à demain midi. Je vous laisserai un Esclave Anglois qui sait le François Pourvû que vous sortiez point de mon jardin, il n'est point de More assez hardi pour oser se presenter à la porte. Lorsque je serai parti, votre Juif peut y mener les femmes qui vous attendent. Mais ne sortez point du jardin, que vous ne les aiez renvoiées auparavant. Nous le remerciames de la complaisance qu'il avoit pour nous, &, étant parti

ti pour aller faire son service auprés du Bey, nous restames les maitres de sa maison. Nous envoyames l'Esclave Anglois avertir notre Juif de venir nous trouver.

Il arriva peu de tems aprés avec quatre filles assez jolies. L'une d'entre elle étoit une Turque de seize á dix-sept ans. Elle nous plût á tous quatre. Il falloit savoir qui seroit possesseur de cette beauté. Le sort en decida. Elle me tomba en partage. Les autres suivirent pareillement les decrets du destin. J'avois une Turque, Glairac de même, Virville & Cougoulin les deux Juives. Nous nous étions pourtant promis qu'avant de finir la partie, nous troquerions d'épouses.

Aprés de tendres discours, dont notre Juif & l'Esclave Anglois étoient les interpretes, nous procédames à des actions plus serieuses, & comme on ne peut continuer perpétuellement un exercice aussi pénible, pour nous délasser de nos fatigues, nous nous remimes á table. Nos femmes & sur tout les Turques buvoient du vin coups sur coups. El-

les furent bientôt dans un état pareil à celui où nous étions depuis sept à huit heures. L'Esclave Anglois & le *Juif* n'étoient pas d'un plus grand sang froid que nous. Il étoit minuit & nous comptions rester à table jusqu'au jour, lorsque nous vimes paroître un Noir au milieu de nous.

Il avoit trouvé la porte du Salon ouverte & s'étoit avançé jusqu'auprés de la table, avant que nous eussions pû l'appercevoir.

Scene qui pense devenir tragique.

Cet homme marmota quelques mots Turcs, que nous n'entendions pas. Dés l'instant qu'il les eut dits, la discorde se mit parmi nous. Nos femmes voulurent sortir. Les Turques sur tout paroissoient fort effraiées Le *Juif* s'arrachoit les cheveux. Le seul Esclave Anglois gardoit un silence, où il paroissoit entrer du mystere. Nous lui demandames ce que vouloit cet homme. Il nous dit que c'étoit le Jardinier de la maison, qu'aiant entendu qu'il y avoit des femmes, il étoit éntré pour s'en éclaircir, qu'il vouloit aller avertir les Turcs, son maitre ne nous ayant pas laissé son jardin pour cet usage, qu'il falloit tâ-

cher de l'apaiser par quelque argent.

A ce mot nous comprîmes aisément que c'étoit un jeu joüé entre l'Anglois & le More, pour nous obliger de leur donner quelque chose. C'étoit aussi ce que nous pouvions faire de mieux. Je le proposai a Cougoulin. Il me traita de ridicule. Cette bagatelle vous embarrasse, me dit-il ! Pardi voilà quelque chose de bien difficile. Je m'en vai tuer ce More. Nous attacherons l'Esclave Anglois pour le reste de la nuit, afin qu'il ne nous soit point à charge, & dés la pointe du jour, nous regaignerons nos vaisseaux, & les filles & le Juif s'en iront de leur côté. Personne n'est dans le jardin que nous. Nous ne craignons point d'insultes des Turcs, qui sont dehors & qui n'oseroient entrer dans la maison du Kiaa, outre qu'il est impossible qu'ils devinent que nous sommes ici. Ainsi mon cher, pour ahever tranquillement nôtre partie je vais sacrifier ce More à la triple Hécate,

C'est

C'eſt fort bien dit, continua Clairac. Son ſang ſera agreable à cette reſpectable Déeſſe & j'ai toûjours eu envie de tuer un Muſulman.

Virville pendant ce diſcours s'étoit emparé de la porte du Sallon, pour que perſonne ne ſortit. Comme il étoit le plur gris de tous, il chantoit l'épée à la main, *pourſuivons jusqu'au trépas l'Ennemi qui nous offenſe.* Allons, dit Gougoulin, il faut orner la victime de bandelettes & de guirlandes. A ces mots, il prend une ſerviette & s'avance vers le More, à qui l'Anglois aiant redit nos diſcours, avoit donné une peur épouvantable. Il ſe mit à genoux au milieu de la chambte. Il croiſoit les mains ſur la poitrine & nous demandoit grace. Les femmes, l'Eſclave Anglois, le Juif, tous pleuroient & ſe déſeſpéroient.

J'ai crû dis je à Cougoulin, juſques ici, que vous plaiſantiez. J'oſe vous aſſurer que, tant que je vivrai, perſonne n'attentera ſur les jours de ce miſerable. Ha ha, dit Virville, vous voulez qu'on le ſacrifie

crifie à Mademoiselle Silvie. Eh bien soit. Tout nous est égal. Autant vaut elle qu'Hécate. Si au lieu de l'avoir menée en Espagne, tu l'eusses conduit ici, nigaut, elle auroit pû elle-même faire le sacrifice. C'auroit été un Iphigénie en Barbarie.

Voiant combien peu j'avançois auprés d'eux, je m'adressai à Clairac Eh quoi lui dis je, Chevalier, vous qui êtes rempli de sentimens, pouvez-vous penser de la sorte; Allons me dit-il, puisque tu le veux. Il en sera quitte pour la peur. Messieurs, continua-t'il, je sais un moyen moins violent que celui dont vous voulez vous servir. Renvoyons les deux Turques que nous avons. Je garderai ici le More avec Virville, & d'Argens avec Cougoulin conduiront l'Anglois qui leur ira ouvrir la porte. Une fois que ces femmes seront hors du Jardin, nous refermerons la porte & nous n'aurons plus rien à craindre.

Nous nous rendimes tous á son opinion & nous dimes à l'Esclave Anglois de venir avec nous. Lorsqu'il vit qu'il perdoit le fruit de l'avanie,

qu'il vouloit nous faire, il tacha de rassurer les Turques, pour les obliger à rester. Elles étoient trop effrajées. Elles voulurent sortir, & ce miserable en leur ouvrant la porte enfonça un coup de couteau dans le bras de l'une. Cougoulin, qui s'en apperçut le premier, au cri qu'elle fit, mit l'épée à la main, pour tomber sur lui. Je le retins & lui remontai que, que si nous faisions du bruit, quelcun pourroit nous entendre & qu'on arrêteroit ces filles infailliblement sur le chemin. Comme il commençoit à se dégriser, il se modéra assez facilement. Nous attendîmes le jour avec nos deux Juives paisiblement, &, dés qu'il parut, nous retournames chez le Consul.

Ruine de Carthage.

Il y avoit apparence que nous ferions bientôt route pour Tripoli. Je voulus voir les ruines de Cartage. Nous allames les visiter Clairac & moi. Elles sont à trois lieues de Tunis sur le bord du rivage. La ville étoit bâtie sur une langue qui avance dans la mer & qui forme un cap qu'on appelle encore le cap Carthage. On y vois des morceaux d'aque-
[illegible] duts

ducs fort beaux & entiers & un nombre considerable de citernes, il y en a dix-sept d'une vaste étendue, qui sont jointes ensemble par une route commune à un reste d'un édifice public. C'est là ce qui subsiste de plus entier. Les autres arches sont tout-à-fait détruites & ne sont plus qu'un tas de pierre & de gravier,

Le vent étant devenu favorable à nous partimes pour Tripoli. Un calme étant survenu, nous fumes obligez de mouiller à Lampadouse, petite Isle dépeuplée par le Corsaire Barberousse. On y trouve une chapelle dédiée à la Vierge, desservie par un Hermite, qui a aussi soin d'une petite Mosquée, dans laquelle est le tombeau d'un Cherif. Il est le seul habitant de l'isle. Les Turcs & les Chretiens qui vont faire là de l'eau lui laissent tout ce dont il a besoin.

Isle de Lampadouse.

De la Lampadouse nous allames tout droit à Tripoli. C'est une ville pauvre & mal bâtie. Le Gouvernement est le même que celui de Tu- & d'Alger. Nous décendimes d'abord à terre. L'Ambassadeur seul

Négociations de Monsieur d'Andresel à Tripoli.

ne sortit point du vaisseau. Il vouloit auparavant qu'on lui promît de rendre vingt-cinq mille Piastres Sevillanes, qui avoient été prises sur un Batiment Marseillois contre la foi publique. Ils ne voulurent jamais y consentir. Monsieur d'Andresel ayant fait dire au Bey qu'il devoit se souvenir des François & qu'on pourroit les bombarder une seconde fois, ils eurent l'insolence de répondre que Louis X I V. étoit mort & que ce qui étoit aisé dans un tems, devenoit difficile dans l'autre.

Danger que le Marquis y court.

Il pensa nous ariver un accident des plus fâcheux à Clairac & à moi. Nous étions logez chez le Consul avec quelques autres François. Il prit envie au Bey de nous faire arrêter, pour lui servir d'ôtages en cas qu'on lui declarât la guerre. Heureusement, le Consul, aiant été averti de ce dessein, nous fit retourner à nos vaisseau. Une heure plus tard nous courions risque d'être prisonniers, & nous y aurions resté selon toute apparence, jusques aprés le bonbardement, qui se fit dix-huit mois aprés.

Peu-

Pendant le tems que j'êtois dans la ville, je vis un arc de triomphe, de marbre blanc; beau & entier qui est auprès du port. Depuis mon retour en France, je l'ai vû gravé dans les antiquitez de l'Afrique.

L'Ambassadeur n'ayant plus rien qui dût retarder son voyage de Constantinople, nous fimes voiles vers Candie. Dés que nous l'eumes decouverte, nos Vaisseaux se séparérent. Ceux qui étoient destinez pour l'Egypte prirent la route de Chipre, & nous poursuivimes la nôtre pour l'Argenterie. C'est la premiere isle de l'Archipel. Nous étions obligez de nous arrêter pour y prendre un Pilote particulier, que le Roy entretient pour la navigation de ses Vaisseaux dans cette Mer. Dés que nous y eumes mouillé, Clairac & moi décendimes à terre. Comme nous devions rester sept à huit jours pour faire des provisions, nous menames un Domestique avec nous pour nous apprêter à manger à la Françoise. Notre premier soin fut de chercher un logement. Nous en trouvâmes un beaucoup

Séjour du Marquis à l'Argentiere.

plus commode que nous n'aurions cru.

Le jour que nous débarquames étoit la fête de l'isle. Les Femmes & Filles Grecques étoient parées de leurs plus beaux habits. Elles se promenoient le long du rivage, pour voir nos vaisseaux. Tandis que je m'informois d'un Prêtre Grec, que j'avois rencontré, s'il y avoit des cabarets, Clairac parloit à une fille fort jolie qui paroissoit plongée dans la tristesse.

Bonne fortune qu'il y trouvae.

Cet homme ne m'aiant pas sû dire ceque je lui demandois, je rejoignis Clairac, qui me dit en Italien, qui est le langage des isles, mêlé de quelque peu de François & de vieux Grec, vous qui êtes Médecin, n'auriez vous point de remede pour cette belle Malade? il faudroit, répondis je, que son mal fut bien opiniâtre, si je n'en venois á bout Je lui pris gravement la main, lui tâtai le poux & lui ordonnai de prendre du lait tous les matins.

Monsieur, me dit une fille qui étoit avec elle, tous les remedes du monde ne sauroient la guerir. Eh quel

Coûtume singulier de cette Isle.

quel mal a t elle donc, lui repliquai-je ? Elle a perdu son mari, me répondit-elle. Depuis deux jours il a épousé une autre fille à Metelin. Dans toutes ces isles qui sont au premier venu, les Corsaires ont établi la mode de se marier pour un certain tems. Les Prêtres Grecs, qui sont des misérables sans honneur & sans religion, se sont prêtez à ces débauches. Isabella, c'étoit le nom qu'avoit cette fille, avoit épousé un Grec de Millo, qui montoit une Galiote. Celui-ci ennuié de sa Femme s'étoit remarié trois mois avant la fin de leur bail, & c'étoit une honte qui retomboit sur l'Isabella de n'avoir pas eu assez de mérite pour conserver son amant jusqu'au terme fixé, ensorte quellle auroit peine à trouver d'autres maris.

L'amie d'Isabella nous aiant mis au fait de la tristesse, pardi, s'écria Clairac, que ne me disiez vous cela d'abord ? Je n'aurois pas appellé Monsieur le Médecin pour la guérir, &, s'il ne faut qu'un Mari pour réparer son honneur & la venger de ce faquin de Pirate, en voici un tout trouvé. Je

l'épouserai pour huit jours. Et moi dis-je j'en offre autant de son amie.

Elles acceptérent notre proposition fort volontiers. Il faut aller, dit Julia, c'est le nom de ma future Epouse, devant le Papas pour nous marier. J'irai devant le Grand Turc, dit Clairac. Mais au moins souvenez-vous que ce n'est que pour huit jours. La céremonie du Prêtre Grec me paroissant un peu forte, je m'y opposai & dis que dans l'Isle, dés qu'on nous verroit en ménage ensemble, on penseroit que nous étions mariez, & qu'en tout cas il n'y avoit qu'à dire que nous nous étions fait épouser par l'Aumonier du Vaisseau. Elles y consentirent & nous allames nous loger chez Isabella, Clairac, Julia, moi & le Domestique que nous avions amené.

Mariage passiger du Marquis.

Nous couchions tous quatre dans la même chambre. D'abord notre ménage fut assez tranquille. Mais le Diable s'en mêla bien tôt. Julia mon épouse étoit jolie. Cependant Isabella avoit des yeux auxquels je ne pouvois résister. Si Clairac eût pensé

ſé ſur ma femme comme je penſois ſur la ſienne, il eut été aiſé de lui propoſer un troc, Il n'étoit point dans les mêmes ſentimens, & c'eſt ce qui rendoit la choſe fort difficile.

Je m'aviſai la ſeonde nuit lorſque je crus tout le monde endormi, de ſortir de mon lit & de me gliſſer dans celui de Clairac. Il m'entendit marcher & fit ſemblant de dormir. Je paſſai du côté où étoit Iſabella & j'avois commencé à cocufier Clairac, lorſque le traitre, feignant de s'éveiller, ſe mit à crier comme un Diable. Iſabella à ce bruit s'éveilla. Surpriſe de ſe trouver entre les bras d'un autre homme que ſon Epoux, elle s'en arracha avec violence. Ma Femme accourut á ce tapage; & me trouvant en flagrant délit, me prit au cheveux & m'accabla de coups. Clairac riant à pleine tête, diſoit, c'eſt fort bien fait, il convient de punir ſeverement l'adultére, j'aime les loix qui ſavent régler les deſirs déréglez. Cependant honteux & battu, je regagnois mon lit. Ce fut bien pis. Mon Epouſe jalouſe ne voulut plus partager ſa cou-

Suite de ce Mariage.

couché avec moi & il me fallut passer le reste de la nuit sur une chaise. Le lendemain matin j'obtins ma grâce, & la paix fut mise dans nôtre ménage.

Le Chevalier de Cougoulin nous cherchoit partout, il ne savoit ce que nous étions devenus. il s'étoit informé vainement de nos nouvelles, lorsqu'étant parvenu au quartier d'isabella, il apprit nôtre mariage. Nous fumes fort étonnez de le voir. il y avoit cinq jours que nous goutions les douceurs du Sacrement. il nous en félicita. Nous le conviâmes à passer avec nous les trois jours, que les vaisseaux devoient encore demeurer à la rade. Il s'en excusa sur ce qu'il falloit qu'il retournât le soir à bord. Il revint nous voir le lendemain avec deux de nos amis. Enfin le tems arriva où nôtre lien devoit se rompre par le départ des vaisseaux. Nous primes congé de nos Epouses, qui nous reconduisirent jusques sur le rivage.

Incident qui pense devenir sérieux.

Cependant le Chevalier de Cougoulin pensa nous faire une affaire avec l'Aumonier du vaisseau. Il dit lui

dit en badinant que nous avions répandu le bruit dans l'isle qu'il nous avoit mariez. Il prit d'abord la chose en plaisantant. Mais un Jésuite, nommé le Pere Baudry, que l'Ambassadeur avoit avec lui, voulut l'engager à se plaindre á son Excellence contre nous; comme aiant joüé la Religion. il étoit sur le point de suivre le conseil du Jésuite, Mais les Officiers lui persuadérent que c'étoit une plaisanterie de Cougoulin & qu'il n'avoit point été question de lui.

La haine que le Pere Baudry avoit conçue contre moi venoit de ce que j'avois soutenu en plaisantant que Saint François Xavier n'avoit jamais été Jésuite

De l'Argentiere nous allames mouiller à l'entrée du détroit de Constantinople vis-à-vis des ruines de Troie auprés du Cap Sigée. On y voit encore quelques restes de cet ilium si renommé par les Poëtes. Les Turcs en ont tiré une quantité de marbre prodigieuse pour bâtir la plûspart de leurs Mosqués, & néanmoins il en reste encore considérable-

La Flotte moüille dans le Détroit de Constantinople.

blement. Nous fumes obligez, pour attendre le vent, de rester plus de six semaines à l'embouchure du Détroit.

Les Turcs enlevent un Soldat François.

Il arriva pendant ce tems là une affaire assez particuliere. L'Ambassadeur décendoit quelque fois à terre pour se divertir. Il avoit une garde qu'on lui donnoit pour la sureté de sa personne. Un jour en retournant au vaisseau, il s'apperçut qu'un des Soldats qui l'avoient accompagnée ne se trouvoit plus. On fut prés de deux jours sans en avoir aucune nouvelle. On apprit à la fin qu'il étoit dans un petit village á deux lieues du rivage, soit qu'il y eût été de lui même, comme les Turcs le disoient, soit qu'on l'y eût conduit par force. On le réclama inutilement. Les Turcs répondirent qu'il étoit venu demander d'être Musulman, & qu'il faloit qu'il se le fit.

On les oblige de se rendre.

Comme on vit leur opiniâtreté on dissimula; bien resolu de le ravoir, de quelque maniére que ce fût. Le lendemain on retourna a terre sans l'Ambassadeur. On avoit fait mettre plusieurs

sieurs Gardes Marines & Officiers dans les Chaloupes & on les avoit instruits du dessein qu'on avoit. Dés qu'on fut sur le rivage, plusieurs Turcs vinrent à leur ordinaire, pour acheter des marchandises, que nos Matelots leur vendoient. Quand il y eut un certain nombre, Monsieur de Saurin, qui commandoit le détachement, donna le signal, on se saisit de cinq ou six Turcs & on les traîna vers nos chaloupes. Nos Soldats qui étoient sur le rivage mirent la bayonnette au bout du fusil, pour empêcher qu'on ne les secouut. Il n'en étoit pas besoin, les autres prirent la fuite vers les montagnes. Nous ne pumes en emmener que deux à nos vaisseaux. Les autres se trouvant plus forts que ceux qui les avoient saisis s'arracherent de leur mains. Jousoupoff, jeune Moscovite, fâché de ce que celui qu'il avoit arrété l'avoit renversé par terre, lui tira un coup de fusil comme il s'enfuioit. Ce coup sembla le signal de trente autres, qui partirent á la fois. Il n'y eut pourtant qu'un Turc blessé fort légérement à la cuisse.

Action hardie d'un Officier François.

J'étois dans la chaloupe de Monsieur de Saurin. Je lui aidai à y faire entrer les deux Turcs, que nous menames prisonnier & qu'il avoit arretez lui-même. Il fit une action infiniment hardie, qui lui sauva la vie. Un des Turcs qu'il avoit pris tira son poignard pour le frapper Il n'avoit d'autres armes en main que sa canne. Il la lui plongea dans la gorge, & le renversant par terre, le fit desarmer par un Matelot. Le lendemain on nous ramena notre Soldat, & nous remimes les deux Turcs en liberté Nous crumes qu'on nous reprocheroit cette démarche un peu trop vive à la *Porte*. Mais le Grand Visir n'en parla point à l'Ambassdeur.

Mon mariage de l'Argentiere avoit infiniment alteré ma santé, *Je* fus obligé de demander à Monsieur d'Andresel d'aller changer d'air aux Châteaux des Dardanelles, qui sont bâtis sur les ruines de Sestos & d'Abydos. *J'y* demeurai jusqu'à notre départ pour Constantinople, où nous arrivames trois semaines aprés.

Tant de gens ont fait la relation de

de cette Ville. On a tant décrit les cérémonies des audiances des Ambassadeurs, & les mœurs & coutumes des Turcs sont si connues, que je ne m'arrêterai point à faire un récit de ce que j'ai vû à Constantinople : j'y ai demeuré cinq mois, au lieu de quinze jou.s que je pensois y rester. Monsieur de Bonac arrêta lea vaisseaux pendant tout ce tems-là, pour pouvoir terminer la negociation de la Moscovie avec la *Porte* à l'occasion de la Perse.

Négociation du Marquis de Bonnac à la Porte.

Cette affaire a fait un honneur infini à Monsieur de Bonac. Il auroit été fâché qu'un autre y mit la perniere main. Monsieur d'Andresel trouvoit extraordinaire que, lui arrivé à Constantinople, le Marquis de Bonac voulut y continuer le caractere d'Ambassadeur. Il avoit affaire à un esprit infiniment superieur au sien. Il fallut qu'il passât par tout où l'autre voulut.

Caractere de ce Ministre & de Monsieur d'Andresel.

Monsieur d'Andresel avoit du genie plutôt pour le monde que pour les grandes affaires. Il entendoit bien les finances & avoit été un bon Intendant. Mais les négociations étoient

au-delà de sa sphere. Au reste, il étoit bon, genereux, serviable, affable, trop facile à croire ce quon lui disoit, & trop peu stable dans ses sentimens.

Le Marquis de Bonac au contraire paroît d'abord n'avoir rien de brillant dans l'esprit. Peu de gens en ont autant que lui. C'est un aigle dans les affaires, Rien n'échape à sa pénétration. Fin, delié, affectant de la simplicité, accablant de bienfaits ses parens, ses amis & ceux qui lui sont attachez, honnête homme autant qu'un Ministre le peut être, bon François, aimant véritablement la gloire de sa Patrie. J'ai entendu dire à plusieurs Suisses, à qui j'ai parlé de lui, qu'on se défioit si fort de ses talens, & qu'on étoit si persuadé de l'étenduë de son genie, que cette prévention lui devenoit nuisible dans bien des occasions.

Les Turcs peu persuadez de leur Religion.

Je m'attachai à lui le plus qu'il me fut possible, & je l'accompagnai souvent chez les Turcs de consideration, où il alloit diner. C'est dans les repas que j'ai achevé de me persuader que par tout la Religion n'est cruë que du petit

petit Peuple, ou des personnes les plus éclairées. J'avois déja vû en Allemagne des Luthériens fort peu persuadez. Je connoissois á fond la maniére de penser des gens de condition de ma Patrie. Les Espagnols que j'avois fréquentez ne m'avoient point inspiré de dévotion. J'examinois les Turcs buvant du vin, mangeant du cochon, agitant des questions bien éloignées de l'Alcoran.

Fait curieux sur ce sujet.

Un jour dinant avec l'Abbé de Biron chez le fils de Mehemet Effendi, Tefterdar, qui avoit été Ambassadeur à Paris, il nous avoua sincérement que, s'il pouvoit avoir son bien en France, il y passeroit avec plaisir. Et la Religion, lui dis-je! Bon, me répondit-il? Les honnêtes gens sont de toutes les Religions.

Jalousie des Tucs.

Dans ces repas oû on bûvoit copieusement, il n'étoit jamais question des femmes, ou tout au plus c'étoit des femmes Françoises. C'est une impolitesse extrême que de parler à un homme de son Serail & de ses femmes. Leur jalousie va jusques-là.

Histoire du Juif Fonseca.

Aux sentimens philosophiques que je puisai chez les Turcs, le hazard joignit la connoissance d'un Medecin Juif nommé Fonseca. Il avoit longtems dit la Messe en Espagne, où il étoit Prêtre & judaïsoit en secret. L'Inquisition en aïant appris quelque chose, on alla chez lui pour le saisir. Heureusement on ne trouva qu'un de ses freres, Aïant appris que le Saint Office étoit dans sa maison, il sortit de la Ville & se sauva en France, & de-là à Constantinople, où il retourna publiquement au Judaïsme.

Je ne pouvois approuver qu'étant Juif, il eût voulu abuser de nos mysteres. Que voulez-vous, me disoit-il ? Je cherchois à me cacher & je croyois ce moyen le plus sûr de tous. Si j'avois été dans un pays libre, je ne me serois point porté à cette extrémité. Ce sont les cruautez de l'Inquisition qui m'y reduisirent. Elle avoit fait brûler mon grand-pere & mon oncle. Mon pere ne s'étoit sauvé de leurs mains que par sa fuite. Ils m'avoient pris âgé de huit ans & m'avoient baptisé sans sçavoir ce que je faisois.

Par-

Parvenu à un certain âge, je voulus examiner la Religion qu'on m'avoit fait prendre. J'y trouvai des choses qui me parurent absurdes. Je ne me donnai pas la peine d'examiner les autres, que je savois ne différer que dans certains poins. C'est ainsi que je retournai à la Religion de mes péres, la plus ancienne, la plus simple & la plus raisonnable selon moi.

Armenien Spinosiste.

J'avois aussi de conversations fréquentes avec une Arménien, homme d'esprit, grand Spinosiste, qui avoit beaucoup voyagé & principalement en Holande, où il avoit demeuré fort long-tems. Quoiqu'il y eût à profiter pour bien des choses avec lui, j'étois pourtant d'un systême fort opposé au sien. J'ai toûjours crû qu'il faut se refuser aux notions les plus claires, pour n'être pas persuadé de l'existence de Dieu. Il ne la croioit pourtant pas. Il me fit présent d'un Manuscrit François fort beau, intitulé *Doutes sur la Religion dont on cherche l'éclaircissement de bonne foi.* Je l'ai perdu dans un Voiage, que j'ai fait en Italie:

Dans

Intrigues nombreuses d'une Françoise.

Dans le tems que je m'appliquois à la Philosophie, Clairac avoit travaillé à s'emparer du cœur d'une jeune personne. Il m'en parloit incessamment comme de la meilleure fortune du monde. C'étoit la fille d'un Chirurgien François établi depuis peu à Constantinople. Elle venoit souvent avec sa Mére au Palais rendre des visites à Monsieur d'Andresel, & je m'appercevois que son Excellence ne la regardoit pas avec des yeux indifférens. J'en avertis Clairac qui me traita de visionnaire. Le tems me justifia bientôt & découvrit d'autres choses, que je n'eusse jamais soupçonnées.

Le Maitre d'Hôtel de l'Ambassadeur pria un jour à souper Madame Varin & sa fille, c'étoit le nom de celle qu'aimoit Clairac. Le souper devoit se faire dans la maison du Maitre d'Hôtel, & l'Ambassadeur devoit s'y trouver seul. Je ne sai comment Clairac en eut connoissance. Mais il me raconta la chose en homme piqué. Je lui proposai de nous mettre de la partie, sans que l'Ambassadeur

pût

pût s'en défendre, en les surprenant, lorsqu'ils seroient à table, sous le prétexte d'aller voir une femme appellée Madame Julien, qui logeoit dans la même maison.

Avanture de l'Ambassadeur de France.

Dés que l'Ambassadeur fut sorti du Palais & que nous jugeames qu'il étoit à table, nous allames droit à la chambre où le souper étoit. Nous trouvames les Convives en train de manger. Vôtre Excellence nous excusera, dit le Chevalier de Clairac. Nous allions chez Madame Julien & nous ne l'aurions point soupçonné d'être ici.

L'Ambassadeur, qui ignoroit que Clairac fut bien avec sa Maîtresse, crut la chose bonnement. Il ne pouvoit se dispenser de nous inviter. Asséiez vous, Chevalier, dit il à Clairac, & mangez un morceau ici avec le Marquis. Nous ne nous fimes pas prier davantage. Nous nous mimes à table, & bumes largement à nôtre ordinaire.

Il y avoit cette nuit un bal chez l'Ambassadeur d'Angletere. Nous nous doutions que Monsieur d'Andresel se masqueroit avec la petite Va-

rin.

rin. C'étoit aussi son dessein. Mais ne voulant point être connu, à la fin du repas, il dit á la petite Varin, je vous ramenerai, quand vous voudrez chez votre Mere. Nous n'eumes rien à répondre. Aussi primes-nous congé de lui & nous lui demandames s'il ne vouloit rien envoier au Bal. Divertissez-vous bien, nous dit-il. Pour moi je vais me coucher. Et ne parlez sur tout à qui que ce soit de notre soupé.

Nous fumes au bal tout ensuite, &, une heure aprés, nous vimes entrer deux Masques, que nons reconnumes bientôt pour l'Ambassadeur & la Varin. Clairac cherchoit á lui parler. Mais il étoit diffi le. Monsieur d'Andresel ne la quittant pas. A la fin, une femme l'aiant pris à danser, la Varin resta seule Clairac prit ce tems pour lui parler &, comme c'étoit avec vivacité, il ne s'apperçut pas que l'Ambassadeur, qui avoit dansé, l'écoutoit par derriere.

Il continua de tenir un langage, qui apprit à son rival qu'il se trompoit,

poit, s'il il croioit être le seul qui eût eu des faveurs de la Varin. Piqué de ce qu'il venoit d'entendre, il sortit du bal, sans qu'on s'en apperçût, & y laissa sa maitresse, qui, ne le voiant plus le chercha vainement, & se douta dequoi il étoit question.

L'avanture n'aiant pû être secrette, il s'y trouva plus de gens interessez qu'on ne l'auroit pensé. Le jeune Marqnis d'Andresel fut tout étonné de trouver un Rival dans son Pere. Pour se vanger, il montra une vingtaine de lettres de sa Princesse. Virville fut eucore plus scandalisé. Elle lui avoit donné une promesse de mariage. Enfin, le fait approfondi & mis au jour, il se trouva que, depuis trois mois, elle avoit ménagé quatre Amans, avec lesquels elle couchoit & qu'elle auroit conservez davantage sans la surprise du bal.

Adresse d'une Coquette.

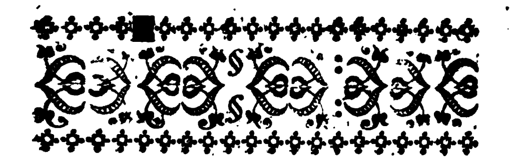
Comme nous devions partir incessamment, je fis un voiage jusques à la mer Noir, & lorsque je fus revenu nous nous embarquames, deux

Retour du Marquis en France.

deux ou trois jours aprés pour Toulon. J'y arrivai avec Monsieur de Bonac, le vingt-septieme jour de notre départ de Constantinople, sans avoir relâché en aucun endroit,

Fin du Second Livre.





MEMOIRES DE MONSIEUR LE MARQUIS D'ARGENS.

LIVRE TROISIE'ME.

DE'S que je fus chez mon pere, il fallut que je prisse un état, que j'avois voulu éviter jusqu'alors. La situation presente de mes affaires m'obligeoit de ménager ma famille. Je passai Avocat, &, peu de tems aprés, mon pere m'acheta une charge, pour m'acquérir le service dont j'avois

Le Marquis prend le parti de la Robe.

besoin pour occuper un jour celle de Procureur General du Parlement. Ce qui avoit engagé mon pere à vouloir me mettre dans la Robe, étoit l'envie qu'il avoit de conserver dans sa famille cet emploi dont il étoit revêtu.

Il fait l'amour à une Bourgeoise qui le trompe.

Pour égayer une étude qui me paroissoit aussi sérieuse que celle du Droit, je devins amoureux d'une petite Bourgeoise, qui demeuroit dans une des terres de mon pere. Je ne languis pas long-tems. La vanité d'être aimée du fils aîné du Seigneur l'auroit seule déterminée à se rendre. Je n'aimois point encore réellement. Mais je fus étonné de voir que j'étois dans le même cas que le Chevalier de Clairac avec la Varin. Jannette, c'est son nom, avoit en secret pour amant le fils d'un Fermier de mon pere. C'étoit lui qui étoit l'heureux, & j'étois celui qui fournissoit à la dépense.

Il est de nouveau trompé.

Je résolus de ne plus m'attacher qu'à des femmes de condition. Je me flattois de trouver chez elles ce que je n'avois point rencontré ailleurs. Je fus bien-tôt desabusé. Mademoiselle

selle D * * * à qui je m'attachai, & qui pouvoit me convenir pour un établissement solide, ne dédaigna point les vœux que je lui offrois. Je crus qu'elle ne seroit point fâchée que je la fisse demander à ses parens. J'avois déja fait agir auprés des miens, lorsque je m'apperçus que j'avois un rival & un rival aimé.

Piqué du peu de fidelité des femmes & rebuté de leur caractere, je résolus de m'appliquer entierement à l'étude, & je commençai à paroître du Barreau avec applaudissement. La premiere cause que je plaidai fut assez particuliere. Un Pâtissier de Paris nommé d'Origny s'étoit établi à Marseille. Il excelloit dens son metier, mais il avoit bien d'autres talens. La nature l'avoit infiniment avantagé par des merites cachez, & jamais Créature n'avoit rien porté d'égal. Soit vanité, soit qu'il tirât de là quelque profit, il étoit coutumier d'en exhiber la vûe à la plûpart des filles qui venoient chez lui. Quelques unes n'en étoient point fâchées. D'autres en profitoient. D'autres s'en scandalisoient. Une Devote qui se

Il plaide une cause singuliere.

trouvoit de ce nombre porta sa plainte aux Consuls. Ils firent arrêter d'Origny & le condamnerent à mille écus d'amende & à être mis sur le cheval de bois pendant trois jours à l'heure du marché. D'Origny appella de cette Sentence au Parlement. Je plaidai pour lui & gagnai son procès.

Autre plaidoyer de l'Auteur.

Cette cause qui dans le fond étoit une plaisanterie me donna quelque goût pour mon métier. Je fus applaudi. Rien ne flatte plus les jeunes gens. Je voulus montrer que j'étois capable de quelque chose de plus sérieux. Je me chargeai d'une cause trés-importante par les circonstances. Un jeune Provençal de bonne famille avoit passé à Lausane, où il avoit changé de Religion & épousé une fille du pays. Revenu en France, il avoit abjuré. Sa femme le suivit peu aprés pour demander la continuation de son mariage. Je portois la parole pour les Gens du Roy. Gêné par les Ordonnances & ne pouvant faire autrement que de déclarer le mariage nul, je le fis de telle façon que j'obligeai les Juges de condamner

damner ce jeune homme à une amende & à des dédommagemens considérables.

Cette affaire étonna bien des gens. Ils étoient surpris qu'ayant vécu comme j'avois fait jusqu'alors, j'eusse pû acquérir autant de facilité que j'en avois pour les Sciences. Je résolus méme de m'y adonner entierement. Romans, Historiettes, tout fut banni de mon cabinet. Locke succeda à Madame de Villedieu, Gassendi & Rohault à Clélie & à l'Astrée, J'appris pour me dissiper dans mes momens de loisir la Musique & à peindre ; & dans dix-huit mois de tems je me rendis assez savant pour n'avoir plus besoin de Maîtres de la Province. J'ai depuis poussé la peinture beaucoup plus loin, & j'ai fait un voyage en Italie pour m'y perfectionner le plus qu'il m'a été possible.

Il se donne à l'étude.

Un tems aussi heureux devoit enfin cesser. J'étois né pour être le jouet perpetuel des caprices de l'amour & de la fortune. L'Opera de Marseille vint passer trois mois à Aix. Le Théâtre devoit m'être fatal encore une fois.

Il vient un Opéra à Aix.

fois. Je sortois si peu de chez moi, depuis deux ans que j'étois revenu de Constantinople, que mes amis furent surpris de me voir à la premiere representation de l'Opera. Quoi! Vous rentrez dans le monde, me dirent ils! Il faut donc que vous fassiez comme les autres. Nous sommes six, qui soupons le soir avec des Demoiselles. Vous en serez aussi. Je le veux bien, leur dis-je. Ma Philosophie s'accommode de tout.

Réflexion sur les moeurs des Femmes d'Opéra.

Au sortir de l'Opera nous allames souper chez la Catalane. On appelloit ainsi la premiere Actrice, qui chantoit aussi des airs Italiens. Ceux qui connoissent le Théâtre savent la différence des mœurs de la Comédie à celles de l'Opera. On peut dire, sans faire l'apologie des Comédiennes, dont peu méritent d'être canonisées comme Vierges, qu'il y a plus de différence d'elles aux filles de l'Opera que des Vestales aux anciennes Courtisannes de Rome. On ne sauroit dire combien la débauche regne parmi les dernieres; &, pendant le tems que j'ai vécu avec elles, j'ai

J'ai toûjours vû des choses qui m'ont parû surprenantes.

Notre souper ne fut pas modeste. J'étois auprés de la Catalane. Je la trouvai plus réservée que les autres. Aussi l'étoit-elle réellement. A six heures du matin chacun se retira chez soi. Le lendemain je retournai chez la Catalane. Je me figurois que le plaisir de l'entendre chanter m'y entraînoit. En effet je ne sentois encore rien, dont mon cœur dût s'allarmer.

Le Marquis devient amoureux d'une Chanteuse.

Cependant mon cabinet ne me plaisoit plus autant qu'autrefois. J'avois repris cet air de dissipation, que donne le grand monde. Je soupois tous les soirs avec les filles de l'Opéra. Elles avoient chacune fait provision d'un Amant en titre, dés le prémier souper, & Dieu sait si elles s'en tenoient á un seul.

Un de mes amis nommé de Jouques avoit pris sur son compte la Campoursi. Elle étoit jolie, aimable, mais coquette au delà de l'expression. Son Amant au contraire avoit un caractere parfait. Il étoit sincére, généreux, officieux, d'une douceur in-

infinie, & joignoit à ces qualitez beaucoup d'esprit. Sa Maitresse logeoit dans la même maison que la Catalane. C'est ce qui nous fit naître l'idée de faire des parties moins turbulentes que ne l'étoient nos soupers. Nous resolumes de manger tous les quatre seuls le plus souvent que nous pourrions.

Il endort le mari de cette femme.

La Catalane étoit mariée, & qui pis est, contre la regle & la bienséance du Théâtre, elle avoit un mari jaloux. Il falloit pour être tranquille l'amener au point de n'avoir aucun soupçon. Il aimoit infiniment le vin. Je lui persuadai que c'étoit la seule passion dont j'étois susceptible. Je lui dit même en confidence qu'une incommodité que j'avois me rendoit depuis prés de deux ans incapable de voir les femmes. Que le chagrin m'avoit réduit pendant un tems à vouloir me retirer du monde entiérement. Mais que j'avois compris ensuite qu'on pouvoit fort bien y vivre heureux sans elles. Je lui fis si bien accroire ce que je lui disois, qu'il me donna dans la suite des marques étonnantes de sa crédulité.

J'étois tous les jours avec des gens qui ne respiroient que la tendresse. Il étoit difficile que je restasse longtems indifférent. J'aimois la Catalane sans le savoir, & je fus étonné, lorsque je m'apperçus combien j'avois fait de chemin sans y prendre garde. Elle avoit autant de goût pour moi que j'en avois pour elle.

Nous eumes peut de peine à nous persuader que nous nous aimions: La premiére marque essentielle que nous nous en donnames fut dans sa loge. Si le mari eût pû m'y voir, sans doute il se seroit desabusé de l'opinion qu'il avoit de moi. Il se fait aimer d'elle.

Depuis ce jour je ne vis plus mes livres qu'avec horreur. Je m'étonnois comment j'avois pû me plaire dans un métier, que je croiois ne convenir qu'à un Pédant. La Robe me parut un état affreux. Ce qui me le rendoit encore plus odieux étoit la contrainte où il m'obligeoit de vivre. Ma famille me représentoit sans cesse qu'un homme destiné à la charge de Procureur Général devoit avoir des mœurs qui parussent plus réglées, & moi je me promettois à Il se dégoute de la Robe.

moi-

moi-même de ne pas continuer davantage un métier ; qui me rendoit esclave de mille bienséances, que je regardois bomme ridicules.

Sa Maitresse lui sacrifie un Rival.

Avant de venir à Aix la Catalane avoit eu un Amant, je ne l'ignorois pas je lui en avois parlé & elle m'avoit promis de me le sacrifier. Elle me tint parole & je lui en sus d'autant plus de gré que le sacrifice étoit essensiel. Elle quittoit un Fermier Général pour un Fils de famille. Les Filles de l'Opéra hésitent peu ordinairement entre les deux.

Autre sacrifice qu'elle lui fait.

Mais ce n'étoit pas là le Rival le plus dangereux. *D*ans le tems qu'elle avoit cet homme sur son compte, elle aimoit en secret un jeune homme nommè Gantaume. L'un payoit & l'autre avoit le cœur. Réellement, si une infidelité peut s'excuser, celle-ci étoit dans le cas. Le Fermier Général appellé Briches étoit un des homme de France le plus laid. Il affectoit de faire le bel esprit, & ce faquin, ainsi que sont d'ordinaire ses pareils, n'avoit de mérite personel que celui d'être excessivement riche. L'autre au contraire étoit aimable

& d'une jolie figure, Il vint à Aix pour voir sa Maitresse. On lui dit qu'il étoit trahi. Il se plaignit & trouva le secret d'avoir plusieurs rendez-vous sans que je le susse. A la fin l'aiant appris, je voulus rompre absolument avec elle. Elle s'offrit de me sacrifier ce second Amant, comme elle avoit fait le premier. J'y consentis, elle me tint parole & donna congé à Gantaume.

L'Opera étant retourné à Marseille, je suivis ma Maitresse. Cependant il fallut que je retournasse à Aix pour sep à huit jours. Il se passa pendant mon absence des choses assez particulieres. Le Comte de Vintimille, avec qui j'avois été fort uni jusques alors, & qui soupoit souvent avec moi chez la Catalane, en devint amoureux. Il fit si bien qu'on lui donna ma place. D'abord que mes affaires furent finies, je partis en poste pour me rendre à Marseille. Ma Maitresse, qui ne m'attendoit pas, avoit profité de mon absence, pour rendre Vintimille heureux,

Elle le trahit.

J'allai en décendant de cheval chez elle, & je la trouvai avec Vintimile dans

Il l'abandonne.

dans une situation qui n'avoit pas besoin de témoins. Ils étoient couchez tous les deux. Cette vision me causa une étonnement sans égal. Je ne pûe m'empêcher de dire au Comte de Vintimille quelques paroles assez picquantes. Il ne s'est jamais trop piqué de Bravoure. Le tout se passa en douceur. Je remontai à cheval & m'en allai, pour dissiper mon chagrin, dans les Terres d'une de mes Sœurs, mariée au Baron de la Garde, avec qui j'ai toûjours parfaitement bien vécu & à qui j'ai même plusieurs obligations.

Il vâ à Paris

Peu de jour aprés, j'y reçus une lettre de mon Pere dans laquelle il m'écrivait de l'aller joindre, pour faire avec lui le voyage de *Paris*. Nous y arrivames au commencement de l'hiver. Ma derniere avanture m'avoit dégouté des femmes. Je m'occupai le tems que je passai à Paris à la Musique & à la Peinture. J'allois dessiner tous les jours à l'Academie & je fis connoissance avec Monsieur *Case*, un des grands Peintres qu'il y ait actuelement en Europe. Les affaires de mon Pere étant finies, il

repartit pour retourner en Provence, où je le suivis.

Mon cœur resta encore deux ou trois mois oisif. Mais bientôt l'amour y reprit tous ses droits. J'allai voir une de mes sœurs, pensionnaire dans l'Abbaye de saint Barthelemy. Dans le parloir où nous étions j'apperçus une jeune fille, dont les traits sembloient être faits au pinçeau. Elle paroissoit d'une douceur infinie. Je demandai son nom à ma sœur. Elle me dit qu'elle étoit fille d'un Négociant de Marseille, qui avoit fait une banqueroute de deux cens mille écus par la perte de deux vaisseaux. Que la mere poursuivoit un procès pour la répétition de sa dot, & que sa fille aiant été autrefois pensionnaire dans ce Couvent, elle l'y avoit remise jusqu'à conclusion de son affaire.

Il redevient amoureux.

Je priai ma sœur de me faire faire connoissance avec elle. Comme elles étoient fort amies, elle me presenta. J'offris le peu de crédit que je pouvois avoir pour solliciter le procès de sa mere. Elle me remercia de la façon du monde la plus obligeante.

Il fait connoissance avec la fill d'un Négociant.

Je m'informai avant de sortir à quelle heure elle étoit au Parloir ordinairement: Elle me dit que sa mere venoit la voir tous les jours à deux heures. J'y retournai le lendemain & je les trouvai ensemble. J'offris à la mere tout ce qui dépendoit de moi, ajoûtant que ma sœur m'avoit prié d'agir le plus vivement qu'il me seroit possible, & que l'amitié qu'elle avoit pour sa fille lui faisoit prendre une aussi tendre part à son procès que si c'étoit une affaire qui l'interessât elle-même. La conversation devint generale, &, les parloirs s'étant remplis de monde, je vis Mademoiselle de Besaudin avec plus de liberté.

Il lui donne ne sérenade.

Sa mere étant obligée de solliciter ses Juges, fut forcée de la quitter, & comme elle se retiroit, je priai ma sœur de l'engager à rester encore quelque tems. Elle le fit par complaisance & je ne sortis de l'Abbaye que le plus tard qu'il me fut possible. L'appartement où elle couchoit donnoit sur la rue. J'avertis ma sœur que je viendrois pendant la nuit lui faire donner une serenade.

Je vous promets, me dit-elle, si vous venez, de l'engager à se mettre à la fenêtre. Elles me tinrent parole toutes deux. Dès que mes Musiciens eurent commencé, je vis paroître de la clarté, à la lueur de laquelle j'apperçûs deux personnes, qui me firent signe de ne pas parler. Je n'avois garde de le faire. Un instant après, il y eut plus de vingt Religieuses aux fenêtres, Je me tins toûjours enveloppé dans mon manteau, & on ignora dans l'Abbaye que je fusse l'Auteur de cette simphonie.

Le lendemain je retournai au parloir. Sa mere venoit de sortir dans l'instant, & ma sœur n'étant point encore descendue, je pris ce moment pour lui dire ce que je pensois. Elle m'écouta sans colere. Je la priai de me permettre de la demander, lorsque je viendrois voir ma sœur. Elle me répondit qu'elle n'étoit pas absolument la maîtresse de venir à la grille lorsqu'elle vouloit ; mais qu'elle y étoit ordinairement à cette heure. C'étoit m'en dire assez. Aussi continuai je pendant près d'un

Il se fait écouter.

mois d'y aller tous les jours. J'avois abandonné les Sciences & les Arts pour la seconde fois. A peine j'étois amoureux que tout m'ennuioit, excepté ma Maîtresse, & j'étois réellement touché de la Besaudin. Je croi méme qu'aprés Silvie je n'ai rien aimé autant qu'elle.

Il s'introduit chez la Mere de sa Maitresse.

Le procés de la mere devant bientôt se terminer, elle tira sa fille du Couvent pour aller sollieiter ses Juges. Elle m'avertit qu'elle ne rentreroit plus. Cette nouvelle me fit une peine sensible, par la contrainte où je serois d'orénavant pour lui parler. L'amour m'inspira un moien, qui fit que ce qui devoit me nuire me servit infiniment. Je pensai que je pourrois la voir chez sa mere, sous le prétexte de son procés qu'elle avoit infiniment à cœur. J'y allai comme je l'avois projetté. Elle me fit beaucoup de politesses & me pria de vouloir bien continuer mes soins, ajoutant qu'elle sentoit combien peu elle meritoit mes attentions, mais qu'elle esperoit que les prieres de ma sœur feroient plus que les siennes. Je lui promis de lui rendre compte

compte tous les jours de ce que m'auroient dit les Juges, & je devins dés ce moment son solliciteur en titre. Je voyois la fille tous les jours. Je lisois dans ses yeux & dans sa conduite que je ne lui étois point indifférent, Aprés deux mois d'assiduité, je fus assez heureux pour en obtenir l'aveu d'elle-même.

Histoire de cette Demoiselle.

Le plaisir d'être aimé & d'en être redoubla ma tendresse. Cependant sûr mon destin étoit d'être toûjoers amoureux & toûjours tourmenté, J'appris que ma chere Besaudin avoit eu un Amant avant moi. Je lui en parlai. Elle me l'avoua de bonne foi. Vous n'avez point raison de vous plaindre, ajoûta-t-elle, Outre que je ne pouvois pas vous aimer avant de vous connoître, l'Amant que vous me reprochez étoit autorisé de ma famille, qui le regardoit comme un homme qui pouvoit me convenir pour époux. Aprés le renversement de ma fortune, mon pere ayant été obligé de passer dans les pays étrangers, mon amant sembla n'être point rebuté par la perte de mes biens. Je lui sus gré de son désinu-

téreſſement, Juſques-là je ne l'avois écouté que parce que ma famille l'ordonnoit. Je vins à l'aimer réellement. L'ingrat méritoit peu les ſentimens que j'avois pour lui. Car après m'avoir empêché d'accepter plusieurs partis qui s'étoient preſentez, malgré la ſituation de mes affaires, ayant trouvé un etabliſſement avantageux, il ſe maria. Je fus ſi outrée de ſon procedé, que le mépris que m'inſpira ſon caractere me conſola de la perte que j'avois faite.

Il s'attache de plus en plus.

Je ſavois que ce qu'elle me diſoit étoit vrai, Ainſi je ne trouvois rien là dedans qui pût allarmer ma délicateſſe. Si l'amour m'eût permis de faire quelque réflexion, j'aurois dû penſer que l'engagement que je formois, pourroit me mener trop loin. L'exemple de Silvie devoit m'inſtruire des malheurs qu'entraînent les grandes paſſions. Mais je n'étois plus capable de raiſonner. L'attachement que j'avois eu pour la Beſaudin étoit trop violent pour pouvoir le rompre, &, loin de ſonger à me guérir, je ne ſongeois qu'à me faire

faire aimer davantage & à obtenir des faveurs, que je regardois comme le prix & le but de l'amour.

Marques d'amour qu'il lui donne.

J'avois deux difficultez à vaincre, la sagesse de ma Maitresse, & la présence de sa Mére qui ne la quittoit point. Je fut bien-tôt défait pour long-tems d'un de ces embaras. Sa Mére eut une maladie, que lui causa la fatigue de son procés. Elle fut prés de quarante jours entre la vie & la mort. Je pris autant de soin d'elle pendant le cours de sa maladie qu'un Fils l'eût pû faire. Je passois une partie de la nuit dans sa chambre. Je lui donnois moi-même ses remedes & ses bouillons. J'étois regardé comme un Ami de la maison, Ainsi personne ne prenoit garde à ma conduite. Je voiois ma Maitresse tant que je voulois, je passois le jour & la nuit avec elle; je l'encourageois sur la santé de sa Mére, je lui faisois esperer que sa maladie ne seroit pas Mortelle. Je n'oubliois pas dans tout ces discours de répandre autan de tendresse que je le pouvois.

Elle l'en récompense

La Bassaudin m'aimoit, elle étoit jeune, elle me croïoit honnéte homme & discret. Nous étions des nuits entieres tête à tête, ou avec un seul Domestique. L'occasion étoit périlleuse. J'attaquai perpetuellement. Elle se défendit pendant un tems. A la fin elle succomba.

Dieux! Que je decouvris de beautez & d'appas dans ce moment? De toutes les femmes que j'ai aimées c'est celle en qui j'ai vû le plus de charmes.

Sa Mere commençant á recouvrer sa santé, elle fut plus de six semaines sans sortir du lit, Que ce tems est court pour un Amant & pour un Amant heureux! Lorsqu'elle fut entiérement remise, je fus beaucoup plus gêné. Mais comme, lorsque les premiers pas sont faits, bien des occasions deviennent utiles, qui dans le commencement d'une passion ne peuvent servir, je trouvois souvent le moien de voir ma Maitresse en particulier. Pour achever mon bonheur, la Mere, pour qui je m'interessois véritablement, gagna son procés avec dépens, excepté

cepté un incident de fort peu de choses, que les Juges remirent à l'instruction. C'est ainsi que sembloit que le Parlement d'accord avec mon amour cherchoit des prétextes pour arrêter Madame Besaudin & sa fille.

Un Négociant la demande en mariage.

Il étoit tems que mon étoile agit. Je jouissois d'une felicité trop parfaite. Un vieux Négociant laid, mal bâti, bisare, jaloux, mais riche, appellé Méry, devint amoureux de ma Maitresse. Il la fit demander en mariage à la Mere. Celle-ci accepta l'offre avec plaisir & crut que sa Fille penseroit de même. Elle fut bien surprise, lorsque, le lui aiant appris, elle se jetta en pleurs à ses pieds, en la priant de ne point la rendre la personne la plus malheureuse du monde. Elle protesta qu'elle se jetteroit plûtôt dans un couvent, que de donner jamais son consentement à un pareil mariage.

Elle le refuse.

Lorsque j'allai chez elle, je la trouvai plongée dans une tristesse extraordinaire. La Mere me paroissoit aussi avoir quelque chose dans l'esprit. Je leur en demandai toutes deux la cause. Vous voiez ma fille, me

dit

dit Madame Besaudin, Elle veut perdre sa fortune par opiniâtreté. Un homme riche comme un Crésus la veut épouser, & Mademoiselle le trouve trop vieux. J'eus besoins de tous les éforts imaginables, pour cacher les mouvemens que cette nouvelle m'avoit causez. Madame, lui dis-je. lorsqu'il s'agit de l'établissement de toute la vie; on n'y seroit trop penser. Il faut un peu d'amour dans le ménage, où il devient bien triste dans peu de tems. Il y faut de l'argent, me répondit elle. Il faut fonder la cuisine, & puis l'amour vient s'il peut.

Conseil qu'il lui donne.

Comme elle alloit enfiler une foule de proverbes, dont elle n'étoit pas chiche, on vint l'avértir que son Procureur venoit la chercher, pour aller chez un de ses Juges. Monsieur me dit-elle, vous étes un de nos amis, Tâchez de la persuader. Elle ne trouvera jamais sa fortune qu'elle perd, Dés qu'elle fût sortie, ma Maitresse se mit à pleurer. Je m'éfforçai de la consoler. Non, me dit-elle, je veux me retirer dans un couvent mon, parti est pris Eh quoi -

lui;

dis-je ! Vous voulez donc me réduire au desespoir. Quoi vous me quittez pour toujours ! C'est pour me conserver à vous, me dit-elle, que je veux me faire Religieuse. N'aiant pû vivre pour vous, je ne veut être à personne. Ce qu'elle me disoit-là étoit assez délicat & auroit pû me mener bien loin. Mais depuis Silvie, je m'étois affermi à ne plus penser à des mariages inégaux, & j'ai persévéré dans cette résolution contre toutes les attaques qu'on m'a données. Je voudrois lui dis je, être le Maître de mon sort & de ma main. Je vous tirerois bientôt d'embaras. Mais je dépend d'un *Pere* & d'une Mere. *J*e n'ai du bien qu'autant qu'ils veulent m'en faire. Ce seroit vous rendre malheureuse que de vons épouser, & ma tendresse n'auroit servi qu'à vous faire perdre un établissement considérable. Quoi, me dit elle Vous me conseillez d'épouser ce monstre ! Non, lui répondis-je. Loin de vous le conseiller, je serois au désespoir que la chose arrivât. Que voulez vous donc que je fasse, continua-t-elle ? *J*e connois ma Mere.
C'est

C'est une furie qui va être attachée à mes pas. Le Ciel, lui dis je, m'inspire un expédient. Faites entendre à vôtre mere que vous espérez un établissement plus brillant. Je consens que vous me nommiez, si elle vous presse de lui en dire davantage. Qu'elle apparrence, me dit-elle, qu'elle donne dans de pareils discours! Ils ne serviroient qu'à lui faire naitre des soupçons & peut-être à m'empêcher de vous voir.

Sa mere revint avant que nous eussions rien pû résoudre. Elle lui parla encore de Mery & la fatigua de la même chanson pendant présde quinze jours. Elle la força même à recevoir les visites de ce galant sexagenaire. J'étois le témoin de la plûpart, & quoique je fusse faché de la peine qu'elles faisoient à ma maitresse, je ne pouvois m'empêcher de rire en moi méme du rolle qu'il jouoit.

Elle suit ce conseil.

A la fin, la jeune Besaudin, ennuiée des importunitez de sa Mere, risqua de se servir de l'expedient que je lui avoit donné. La Mere avoit infiniment de la vanité. Elle fut flatée de ce que lui disoit sa Fille. Ma Maîtresse se vit par là hors d'affaire

&

& moi je me trouvai dans un terrible embarras.

Madame Besaudin à la premiere visite me serra si fort le bouton en presence de sa fille, qu'il me fallut parler clair. J'avouai tout ce qu'elle lui avoit dit. Mais j'ajoutai qu'il falloit qu'elle s'en allât à Livourne joindre son mari avec sa fille. Que je la suivrois, quinze jours ou trois semaines aprés, sous le prétexte d'aller à Rome, & qu'il nous seroit facile de nous marier en ce pays-là, sans que personne pût le soupçonner. La mere consentit à tout ce que je disois; & craignant que je ne vinsse à changer de résolution, elle partit trois semaines aprés. Embarras du Mari.

Ma Maîtresse étoit ravie de l'expedient que j'avois pris. Nous convinmes que lorsqu'elle seroit auprés de son pere, elle le feroit agir pour rompre le mariage de Mery, qu'ensuite elle diroit que je lui avois écrit que ma famille n'avoit pas voulu me laisser partir, & qu'elle reviendroit en France, où nous amuserions toûjours sa mere, sous l'espérance de notre établissement. Le jour de son Il se tire d'affaire.

embarquement étant arrivé, je partis de Marseille, où je l'avois accompagnée pour retourner à Aix.

Il manque un établissement considerable.

Elle fut cinq mois à Livourne, & pendant ce tems-là il se passa d'étranges révolutions dans mon cœur. On proposa pour moi à mon pere un établissement fort considérable & qui me mettroit dans une grande aisance. Je crus que, s'il s'y trouvoit quelque difficulté, ce seroit de son côté, & je n'eusse jamais pensé que ma mere, qui jusqu'alors avoit paru avoir beaucoup d'amitié pour moi, en eût fait naître aucune. Je me trompai cependant. Qoiqu'elle eût toûjours la même tendresse, elle ne pût se résoudre à vivre avec une belle-fille. Elle craignit que leurs caractéres ne pussent s'accorder ensemble & que cette division ne fit un mauvais ménage. Mon pere ne jugeant pas que ses affaires lui permissent de séparer nos interêts, il fallut ne pas songer à m'établir.

Quelque sensible que je fusse à ma situation, je la cachai à tout le monde, excepté à Clairac: Cet ami fidele étoit arrivé de Constantinople depuis

depuis peu de tems & s'étoit arrêté quelques jours à Aix avec moi. Je lui dis naturellement l'état où j'étois. Il me parla en galant homme, & quoiqu'il me plaignit, il ne me cacha point que rien ne pouvoit ni ne devoit m'engager à faire un etabliſſement contre le gré de mes parens. J'ai ſuivi ſes conſeils, & quoique j'aye trouvé pluſieurs fois des occaſions bien ſéduiſantes, j'y ai toûjours reſiſté.

Clairac ne pût pas reſter longtems avec moi. Il étoit obligé de ſe rendre à Paris. Pour diſſiper mes chagrins & me conſoler de l'abſence de mon ami & de ma Maîtreſſe, je réſolus de me faire un amuſement à l'Opera. Il y avoit une Actrice & une Danſeuſe fort jolies. C'étoient là les deux ſeules qui éntraînaſſent tous les ſuffrages. Elles n'avoient point encore d'Amant en titre, mais elles avoient pluſieurs prétendans. Je me mis du nombre, & l'experience, que le long uſage du Théâtre m'avoient acquiſe, me donna bientôt l'avantage ſur eux.

* Il s'attache à une fille de l'Opera.

On tâche de la prévenir contre lui.

Ce fut dans un soupé que je donnai dans une maison de campagne que je commençai à battre mes rivaux en ruine. Ils s'apperçurent de la préférence, & complotterent tous ensemble contre moi. Ils s'y prirent de façon qu'il m'étoit presque impossible de leur resister. Comme je ne pouvois pas me charger de deux femmes à la fois, ils firent entendre à la Belou, c'étoit la Danseuse, que son interêt étoit de faire ensorte que la Motille ne m'écoutât point, parce que, dès que je serois bien avec elle, je romprois toutes les parties. Qu'au contraire, si la Motille s'attachoit à Castelaue, mon rival, elle seroit toûjours en soc été avec elle. Baudelin qui tenoit ce discours à la Belou, étoit son Amant.&ami de castelane. Le coup étoit assez difficile à parer; mais je m'en garantis plaisamment.

Il fait chasser ses Rivaux.

J'avois remarqué que la Belou n'aimoit point Bardelin. Elle étoit folle au contraire d'un Acteur, qu'elle avoit fait semblant de lui sacrifier. Je savois à n'en pas douter qu'elle couchoit toutes les nuits avec lui. Je pensai qu'en donnant ce que Bardelin

lui pouvoit fournir à sa dépense, je pourrois prendre la Motille pour moi & la Belou pour l'Acteur. je lui en parlai. Ce pauvre diable qui aimoit véritablement cette fille, me remercia de tout son cœur & lui dit la proposition que je lui avois faite. Elle l'accepta. J'envoyai le lendemain un habit à la Motille & un à la Belou, pour arrhes de notre marché. Castelane fut congedié, & Bardelin par contre-coup. Cette avanture qui fut sçûe, les exposa à beaucoup de plaisanteries. J'en ai ri depuis bien des fois avec eux.

Sa Maîtresse devient enceinte.

Mon affaire étant terminée, je me mis en ménage avec la Motille. Je pris possession du domicile. Dans moins de deux mois, si j'avois été Prince souverain, j'eusse pû dire que le Ciel avoit beni mes amours. Motille devint enceinte. Comme je n'avois jamais eu de progeniture; je vis avec plaisir que j'aurois bientôt l'honneur d'être pere, Je ne doutois pas que ce ne fût un garçon. Je formois déja des projets pour lui acheter un Benefice. L'Opera étant retourné à Marseille, j'y suivis ma

Maîtresse & m'y établis avec elle. Mon ménage étoit composé d'elle, de sa mere, d'un Laquais que j'avois & d'un Turc que mon frere m'avoit donné, & qui étoit Esclave sur la galere dont il étoit Officier. C'étoit lui qui en qualité de Musulman assistoit à mon coucher & à mon lever. Il étoit le témoin secret de nos plus doux transports. Mon frere me disoit quelquefois en plaisantant que j'empêchois sa conversion par le mauvais exemple que je lui donnois.

Il tâche inutilement de convertir un Turc.

Je me piquai d'honneur & me mis en tête de le rendre Catholique. J'avois souvent des disputes avec lui. Un jour comme je le pressois sur les femmes, que Mahomet promet dans son *Paradis*, & que je le forçois de convenir qu'il y avoit quelque chose de ridicule dans cette idée, Ecoute, me dit-il, toutes les Religions ont des choses dont on ne peut pas rendre raison. La mienne a l'avantage de pouvoir le faire de ses points fondamentaux. Mais la tienne peche dans le premier. Réponds moi: Combien y a-t'il de Dieux?

Un

Un : Et pourquoi donc crois tu, le Pere Dieu, le Fils Dieu, & le Saint Esprit Dieu? C'est un mystere, lui dis-je, & parce que nous n'entendons pas une chose, nous ne devons pas nier qu'elle ne puisse être. Ah! c'est où je t'attendois, me dit-il. Et pourquoi: parce que tu ne comprend pas comment en Paradis il peut se trouver des femmes toujours Vierges, assures tu que cela ne peut pas être? Ce discours dans un homme de cette espece me frappa. Je le redis à mon frere, qui me répondit que je ne le surprenois point. Qu'il étoit étonné tous les jours des choses qu'il lui entendoit dire & que la simple nature lui fournissoit.

Pendant que j'étois à Marseille, on me proposa de me marier avec une Demoiselle de condition, qu'on disoit avoir cent mille écus de bien. Elle étoit bossue devant & derriere, & n'avoit pas trois pieds & demi de hauteur. Cent mille écus cependant me firent ouvrir les yeux. Je commençois à devoir considerablement. De la façon dont je vivois depuis deux ans, il étoit difficile que je ne m'endettasse.

Il s'offre pour lui un nouvel établissement.

m'endettasse. La pension de mon pere ne me conduisoit pas trois mois de l'année. J'écrivis à mes parens pour sçavoir ce qu'ils en pensoient, Je craignois que ma mere ne s'opposât à mon établissement. Mais elle y donna son consentement. Je commençai donc à prendre des mesures pour que cette affaire réussit. Elle prit d'abord un assez bon train.

Sa Maîtresse accouche d'un garçon qui meurt.

Malheureusement on souffla aux oreilles de sa mere que je n'étois pas excessivement rangé, & que j'avois une Maîtresse, avec laquelle j'étois actuellement. Cette découverte m'obligea de vivre avec plus de retenue. Comme les malheurs se suivent d'ordinaire, Motille se blessa d'un garçon, qui ne vécut que trois heures de tems; & mon fils, ce fils, sur qui j'avois fondé de si grandes espérances, fut une fleur qu'une même journée vit éclore & mourir.

Embarras où le jettent les trois Maîtresses.

Pour achever de me desesperer, Madame Besaudin & sa fille lasses de m'attendre à Livourne arriverent en Provence & adprirent que j'étois en ménage avec une fille de l'Opera.

On

On ne sauroit dire qui des deux fut plus fâchée contre moi. Ce fut bien pis, lorsque la mere sut qu'on parloit de me marier. Dans le moment elle m'envoya chercher. Je m'excusai le plus qu'il me fut possible, je promis d'abandonner l'Opera, & au plus terrible orage succeda une espece de calme.

En sortant de chez Madame Besaudin, je retournai chez Motille. Quelqu'un, qui vouloit apparemment me faire devenir fou, lui avoit appris que ces deux Dames étoient arrivées. Je la trouvai dans des transports étonnans. Elle faisoit mille extravagances. Je lui jurai que je n'avois été chez la Besaudin que pour rompre tout-à-fait avec elle. Soit qu'elle le crut, ou non, elle s'appaisa.

Son Mariage est rompu.

La mere de la Demoiselle que je devois épouser, eut connoissance d'une partie de ces scenes tragicomiques. Je vis depuis ce tems que mes affaires alloient assez mal. Ennuyé de ces tracasseries, je pris la sage résolution de laisser là toutes les femmes & de m'en éloigner le plus

qu'il

qu'il me seroit possible.

Il se propose de voyager.

La seule chose qui me retenoit étoit le défaut d'argent. Mes finances étoient épuisées. Mes Créanciers étoient las de me prêter. On ne voyage gueres avec la seule envie qu'on a de voyager, & sans argent on ne va pas loin. Il m'en falloit absolument, & le hazard m'en fit trouver où je n'aurois jamais pensé.

Histoire d'un Marchand & d'une Fille de l'Opera.

Il y avoit un Marchand de Lyon nommé Peautrier, qui avoit suivi à Marseille une fille de l'Opera, appellée la Neveu, qui travailloit depuis longtem à lui faire faire banqueroute, quoiqu'il réparât par des friponneries au jeu les dépenses que l'amour lui causoit. Il nourrissoit avec sa Maîtresse toute sa famille. Cependant le pere trouvant que l'ordinaire n'alloit plus comme au commencement, jugea qu'il falloit que les finances de l'amant de sa fille baissassent. Il crut qu'il étoit à propos de lui donner un coadjuteur. Il choisit un Negociant Marseillois. Celuici, ayant été associé au benefice par le pere, se sentit assez fort pour le

desservir

deservir lui seul, & il proposa l'exclusion de l'ancien Amant. Elle lui fut accordée, en remboursant comme de droit le profit qu'il apportoit

La Fille cependant aimoit beaucoup plus le Lyonnois que le Marseillois. Elle tint bon quelque tems. Mais le Pere interposant son autorité, il fallut céder.

Peautrier, fâché de ne pouvoir voir sa Maitresse chez elle, voulut lui parler à la Comédie. Le Pere s'en étant apperçu, eut l'insolence de la maltraiter sur le Théâtre. Chacun accourut, & je fus un des premiers. Elle nous dit naturellement dequoi il s'agissoit. Son Amant s'y trouvoit présent & il lui offroit un asile, parce qu'elle ne vouloit plus retourner dans sa famille. Le pere prétendoit qu'elle y vînt. Elle n'ira pas lui dis-je. Comment, Monsieur, me répondit-il ; Ne suis-je pas le maître de mes enfans ? Votre fille est au Public, lui dis je, dès qu'elle est au Théâtre, & vous n'êtes point en droit de la maltraiter. Allez vous plaindre, si vous voulez. Elle

Suite de cette avanture.

suivra actuellement Monsieur, qui veut bien la recevoir chez lui.

Le Marquis va à Paris.

Elle sortit sur le champ & s'en fut avec son amant. Le pere voulut aller se plaindre. Je le prévins, & j'appris au Commandant dequoi il étoit question. Il ordonna qu'elle ne retourneroit point chez son pere. Mais il la fit mettre chez une autre fille de l'Opera, n'étant pas honnête qu'elle restât dans la maison de son amant, ce qui pourtant étoit la même chose pour lui.

La façon dont j'avois pris ses interêts le toucha si fort, qu'ayant sçû que je cherchois de l'argent à emprunter, il vint m'offrir la somme que je demandois. Comme j'en avois besoin, je l'acceptai sans façon, après lui avoir donné mon reçu; & dès le lendemain laissant la Besaudin, la Motille & cette Demoiselle avec qui on vouloit me marier, je partis dans ma chaise de poste pour Paris.

Je repris en arrivant le goût que j'avois pour les Sciences & pour les Arts. J'étois une partie de la journée dans mon cabinet, ou chez Monsieur Case, Professeur de l'Académie

mie de Peinture, dans l'attelier duquel j'allois travailler à mes heures de loitir.

Un jour étant à la Comédie, je crus appercevoir le Chevalier de Cougoulin que je croyois en Provence. Je ne me trompois point, c'étoit lui même. Aprés nous être embrassez, nous résolumes d'aller souper le soir ensemble. Ce repas fut poussé fort loin dans la nuit, & le jour nous ayant surpris à table, nous joignimes le diner au souper.

L'aprés-midi, comme nous étions assez chauds de vin, je proposai à Cougoulin, en attendant l'heure de l'Opera, d'aller à l'hôtel de Gevres. Je n'avois jamais joué de ma vie, & pour la premiere fois, dans une heure & demie de tems, je gagnai six mille livres à la roulette. J'eus assez de bon sens pour ne pas risquer de reperdre mon argent; & l'amour que j'avois pour les Arts étant alors la seule passion à laquelle je fusse sensible, je partis trois jours aprés mon gain pour Rome.

Il fait un guain considerable au jeu.

Je pris auparavant des Lettres de recommandation pour plusieurs personnes,

Il va à Rome.

ſonnes, & une entre autres du Vicomte de P... pour le Cardinal ſon frere. J'allai m'embarquer à Marſeile & paſſai chez moi, ſans que ma famille le ſut. Je ne vis que mon frere qui vint m'accompagner jusques dans le vaiſſeau. J'eus un vent ſi favorable, que dans deux fois vingt-quatre heures je fus à Cîvita vecchia. Là je pris une chaiſe de louage, qui dans huit heures de tems me mena à Rome.

Converſation qu'il à avec Cardinal de P.

J'allai le lendemain rendre mes Lettres. L'Evêque d'Halicarnaſſe, à qui j'étois adreſſé, me preſenta au Cardinal de P.... Je dinai ce jour-là avec Son Eminence. Elle me demanda ce qu'on diſoit en France de nouveau. On m'avoit prévenu de ce que je devois répondre, s'il me faiſoit cette queſtion. Je lui dis qu'on étoit fort étonné qu'il eut demandé ſon rappel, & qu'on diſoit hautement que les affaires de France en ſouffriroient beaucoup. Il me parut ſatisfait. J'en demandai la raiſon quelque tems aprés à une perſonne de conſidération, qui pouvoit & devoit

même la fçavoir. Voici cequ'elle me dit.

Vous avez fans doute entendu parler de la conjuration des Marmoufets C'eft le nom qu'on donne à la Cabale, que Meffieurs les Ducs d'E...... & de G...... avoient faite contre le Cardinal de F.... Quoiqu'il n'y ait que ces deux jeunes Seigneurs qui ayent paru, il y avoit des gens d'un âge plus avancé qui y prenoient part: mais ils avoient trop d'expérience & connoiffoient trop la Cour pour vouloir fe découvrir entierement. Ils attendoient la réuffite qu'auroit la démarche de Monfieur d'E...... pour faire jouer les refforts qu'ils avoient préparez. On prétend que le Cardinal de P... n'ignoroit point ce qui fe paffoit, & qu'il fe flattoit, s'il arrivoit un changement dans le Miniftere, d'occuper la place de celui qui feroit difgracié. Vous favez, continua t-il, le fort qu'eut Monfieur d'E..... Il fut exilé avec Monfieur de G.... Dès que le Roi les eut difgraciez, toute la Cour leur tourna le dos.

Intrigue où l'on prétend que ce Cardinal eut part.

Leurs familles même semblerent être bien aises de leur punition.

Sa disgace

De Cardinal de...... ne parla plus de son retour en France. Cependant, soit que le P.... Ministre eût penetré ses desseins, s'il est vrai qu'il les ait eus, soit qu'il les soupçonnât sans en être convaincu, le Duc de Saint Agnan fut nommé Ambassadeur auprés de Sa Sainteté. Ce coup a surpris le Cardinal. Il a compris qu'en arrivant en France, il seroit obligé n'ayant plus de crédit en Cour de se tenir dans son Archevêché d'...... où il avoit tout le tems de s'ennuyer. La chose est effectivement arrivée, ainsi qu'il me le disoit.

Le Marquis a une affaire de Cour.

Je passai trois mois à Rome, uniquement occupé à voir tous les jours de nouvelles beautez. J'étois plongé dans la Peinture & dans la Musique. J'avois oublié qu'il y eût des femmes dans le monde, & je fusse parti de Rome sans y avoir pensé, si le Chevalier de Chasse, avec qui j'étois logé dans la même auberge, ne m'eût fait connoître une jeune fille, bonne Musicienne, chez laquelle

le

le il alloit souvent. Nous y faisions de petits concerts. Elle avoit la voix fort belle, les yeux vifs, les façons tendres & engageantes, ainsi que toutes les Italiennes. Je n'avois rien dans le cœur. Je fus bientôt amoureux d'elle & ne tardai pas à le lui apprendre. Je compris dès la premiere fois, qu'elle n'eût point été fâchée d'être persuadée de ce que je lui disois. Aussi fis-je de mon mieux pour lui prouver que mes sentimens étoient tels qu'elle les vouloit. Je n'épargnai ni les soins, ni les assiduitez. Les sentimens les plus inviolables furent mis en usage, &, soit qu'elle les crut sinceres, ou non, elle m'avoua que je ne lui étois point indifférent. Cet aveu me rendit sûr du reste. Les Italiennes n'aiment pas à demi. Elles ne savent point affecter un inutile mystere. Elles ignorent quand elles aiment la feinte & l'artifice, & ne connoissent que le langage du cœur. Avec des sentimens pareils un Amant François va vîte en besogne. Aussi, dès que j'eus le cœur de Ninesima, c'étoit ain qu'on l'appelloit, je tardai

dai peu à être le Maître de la personne.

Il court risque d'être surpris avec sa Maîtresse.

Pour avoir plus de commodité, je pris un appartement dans son logis, où il y en avoit plusieurs. Il m'étoit par ce moyen plus aisé de tromper la vigilance de sa mere, qui la gênoit assez, mon sort ayant été d'avoir toûjours des meres diaboliques, qui ont empoisonné les douceurs que je goûtois auprés des filles. Ninesima avoit trouvé le secret de m'introduire toutes les nuits dans sa chambre sans qu'on s'en apperçût. Il y avoit six semaines que notre intelligence duroit, lorsqu'un jour sa mere s'éveilla. Elle étoit pressée de queque besoin ; & ayant vainement cherché sous son lit un pot, elle passa dans la chambre de sa fille pour se servir du sien. Nous l'entendimes venir, & comme nous ignorions quel étoit son dessein, je n'eus que le tems de me glisser sous le lit de Ninesina. Sa mere en entrant lui dit, dormez-vous, ma fille ? Non, répondit-elle ; mais d'où vient vous êtes-vous levée sans lumiere ? Je cherche par tout

tout un pot, & je n'en trouve point, dit elle. Je viens pour me servir du vôtre, Elle s'approcha à tâtons du lit, & passant sa main dessous, peu s'en falut qu'elle ne me la mit sur le visage Heureusement elle attrappa ce qu'elle cherchoit. Ninesina parloit à sa mere & lui faisoit mille questions, pour qu'elle ne m'entendît pas respirer. Aprés cette belle expédition elle se retira dans sa chambre & je sortis de dessous le lit, bien résolu de ne me plus commetre à pareille avanture. Je ne voulus plus retourner les nuits chez Ninesima. Je me contentois de profiter des autres occasions que le sort m'offroit.

Six semaines de jouissance avoient fort abattu les fumées de mon amour Une jeune Romaine dont je devins amoureux acheva de les calmer. Elle logeoit auprés de l'Auberge, où j'allois manger. Lorsque je sortois de diner, je m'amusois quelquefois à lui parler. Je pris du goût pour elle insensiblement, &, quoiqu'elle n'en eût point pour moi & qu'elle m'écoutât par simple coquetterie, je

Il la quitte pour une autre.

ne

ne laissai pas de croire que je pourrois m'en faire aimer dans la suite.

Elle se vange.

Ninesima appris des nouvelles de mon amour. Elle m'en fit d'abord des reproches assez tendres. Mais voiant qu'ils ne servoient à rien & que je n'allois presque plus chez elle, elle résolut dans agir à la mode du païs & de me faire assassiner. Je me promenois ordinairement à onze heures du soir sur le mont de la Trinité. C'est une promenade auprés de la Place d'Espagne. Je ne me retirois d'ordinaire que fort tard, Ninesina savoit ma coutume. J'avois souvent été prendre le frais avec elle. Un soir deux hommes fondirent sur moi le poignard à la main. L'un des deux dit *amato il traditore Francese* ! Je neus que le tems de mettre l'epée à la main & de m'appuier contre la porte de la Vigne Medicis, vis à vis de laquelle j'étois. Comme des deux hommes qui m'avoient attaqué n'avoient que des poignards, je n'avois pas de peine à les éloigner avec mon épée. Je sentois même qu'ils m'attaquoient assez foiblement. Cependant je n'osois point quitter le poste

où

où j'étois, dans la crainte, si je l'abandonnois, que l'un des deux ne m'attaquat par derriére.

Lorsque j'étois dans cette embarras. je vis venir à moi deux François, que je reconnus pour le Chevalier de Chassé & pour le Baron de Lignac. Je les appellai par leurs noms. Ils accoururent l'épèe à la main. Mais quelle fut la surprise de Chassé, lorsqu'un de mes Assassins l'appellant par son nom, lui dit, arrête chassé! Ne défend point un traitre. Cette voix qu'il reconnut pour celle de sa Maitresse le pétrifia. Quoi lui dit il C'est vous, *Carestina*. Oui oui, c'est elle, répondit Ninesima, car c'étoient là mes deux Assassins; c'est elle qui a voulu venger son amie. J'ai manqué mon coup cette fois; mais je réüssirai mieux une autre. J'étois si étonné que je ne dis pas un seul mot. Ces femmes partirent dans le même instant. Chassé les suivit jusques chez elles.

Fin de cette avanture.

Il parla à sa Maitresse, pour lui remontrer combien l'Action qu'elle venoit de faire étoit affreuse. Ecoute, Chassé, lui dit-elle. Nous sommes

amies

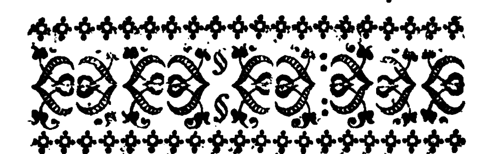
amies & parentes Ninesima & moi. Nous étions tranquille avant de vous connoirte. Vous êtes venu troubler notre liberté. Nous avons été assez foible pour croire vos sermens. Nous nous sommes jurez que nous nous aiderions mutuellement à poignarder nos Amans, s'il devenoient infidelles. Que cette exemple te serve Car ton ami ne nous échapperra pas. Dis lui pourtant que je m'offre à lui faire obtenir le pardon de sa faute, s'il veut aimer Ninsima de bonne foi.

Le Marquis sort de Rome.

Chassé me rendit le soir même toute cette conversation. Mais, loin d'être tenté de me racommoder avec une pareille Maitresse, je partis le surlendemain de Rome, sans que personne en eût connoissance. J'attendois de jour en jour de l'argent de chez moi. Un Négociant Génevois, de qui J'étois connu, se chargea de retirer la lettre de change à son arrivée, & de me compter la somme. Je m'embarquai pour aller à Livourne & ne fut pas tranquille, que je n'eusse perdu le Dôme de Saint Pierre de vûe.

Fin du Troisieme Livre.

ME-



MEMOIRES DE MONSIEUR LE MARQUIS D'ARGENS:

LIVRE QUATRIE'ME.

LE bâtiment sur lequel j'étois étoit une felouque des plus petites. Nous étions huits ou dix *Passagers*. Les deux premiers jours, nous eumes beau tems. *Pendant* la nuit du troisieme, comme elle étoit fort obscure, notre Pillote, d'accord avec les Matelots, s'éloigna excessivement de

de terre, ſans que nous puſſions nous en appercevoir. Il étoit Génois, & la crainte de rencontrer quelque bâtiment de Corſe l'avoit fait éloigner de la côte, cette Iſle s'étant révoltée depuis peu contre la République de Genes. Nous fumes fort ſurpris le matin, lorſque nous nous apperçumes que nous étions à plus de quinze lieues de terre.

Il eſſuye une violente tempête.

Ce fut bien pis quelque tems aprés Le vent aiant fraichi, la mer devint trés groſſe. La tempête augmenta. Nous jettames d'abord à la mer toutes les marchandiſes, pour ſoulager le bâtiment. L'orage étoit ſi violent, qu'il y avoit peu d'apparence que nous puiſſions attraper la terre. Les Matelots ſe vouoient à toutes les Vierges de l'Italie, la *Madona del monte negro, Madona del viaggio, Madona del botto*. Un Cordelier diſoit ſon bréviaire en l'armoiant. Deux Calviniſtes Génevois récitoient des Pſeaumes de Marot. Une vielle Femme auprés de qui j'étois, ſe trouvoit ſi ſaiſie par la peur qu'elle alloit du haut & du bas. Sa Fille, jeune beauté de quinze ans, verſoit des larmes.

A chaque flot qui soulevoit notre felouque, on eût dit que notre bâtiment étoit la tour de Babel, à force d'entendre hurler dans tant de langues differentes. J'avois pris ma résolution & je lisois *les pensées diverses* de Bayle, pour tâcher de me distraire. Les gens qui me voyoient lire avec assez de sang froid, se figuroient que j'étois un Saint, à qui la tranquillité de sa conscience procuroit ce repos.

Aprés dix heures de combat entre la vie & la mort, nous découvrimes le port de Livourne, & deux heures aprés nous y entrâmes heureusement. Je n'avois fait vœu à aucun Saint pendant la tempête. Mais je m'étois bien promis à moi-même de ne plus me rembarquer. Je ne gardai pas ma résolution, car je partis le lendemain pour Genes, où je restai deux jours, & de-là j'allai à Marseille.

Mon frere étoit de garde à l'entrée du port lorsque j'arrivai. Il fut agréablement surpris. Il pria un de ses amis de vouloir le relever de son poste. Il me conduisit chez lui, où je ne restai que le tems qu'il falloit pour m'habiller

Il débarque à Marseille.

biller, & n'ayant rien à faire, j'allai à l'Opera voir mes anciennes connoissances. La Motille n'y étoit plus; elle evoit quitté depuis mon départ. Mais je restai pas longtems oisif.

Ses nouvelles amours.

Il y avoit à Marseille une jeune fille nommée Chichote, dont le Comte de Vintimille étoit amoureux. Cette intrigue le dérangeoit, & sa famille s'étoit plainte plusieurs fois. Pour l'obliger à l'abandonner, on fit faire une procedure contre elle, où l'on entendit des témoins, qui dirent ce qu'on voulut. On avertit ensuite le Comte de Vintimille, que s'il ne quittoit pas sa Maîtresse, on la feroit arrêter. Il étoit fort amoureux. Il trouva le moyen de la conserver, malgré toutes ces poursuites. Il la mit dans les chœurs de l'Opera, & dès ce moment on ne put plus lui rien dire. Madame de Vintimille voyant qu'il n'y avoit plus rien à faire de ce côté-là, fit donner un ordre à son fils de se retirer dans ses terres. J'arrivai dans ce tems là.

Je connoissois Chichote avant mon départ. Je fus surpris de la voir à l'Opera. Elle me raconta elle-même les raisons

raisons qui l'avoient obligée d'y entrer. Elle ajoûta qu'elle étoit si lasse des tracasseries qu'elle essuyoit pour le Comte, qu'elle étoit résolue de le quitter. J'avois toujours eu sur le cœur le tour que Vintimille m'avoit joué auprés de la Catalane. Je pensai que c'étoit-là une occasion de lui rendre la pareille. Je m'offris à sa place. Chichote crut d'abord que je badinois. Je l'assurai que je pensois trés-sérieusement ce que je lui disois. Le Chevalier de Bonneval, qui se trouvoit present à notre conversation acheva de la persuader. Je soupai chez elle avec lui. Il fit le contrat de nos noces, qui fut que je payerois les dettes, qu'elle avoit contractées depuis que Vintimille étoit absent, & que je fournirois à sa dépense honnêtement & de la façon qu'il convenoit. Je passai la nuit chez elle. Le lendemain, comme il falloit que je me rendisse chez moi, j'arrêtai deux chaises, je me mis dans l'une, & Chichote occupa l'autre avec sa fille de chambre. En arrivant, je pris un appartement dans un endroit écarté pour ma Maîtresse, en attendant que

je visse de quelle façon tourneroient mes affaires. Mon pere me reçut en bon pere. Il ne me parut point que mon voyage d'*Italie* lui eut déplu. Il se contenta de m'exhorter à vouloir me fixer d'orénavant. Cependant je partis bientôt pour prendre un nouvel état, & ce fut de son consentement.

Les projets que j'avois pû former furent tous renversez par la fameuse affaire du Pére Girard. Toute l'Europe a raisonné sur cette matiere, mais peu de gens ont sû réellement de quoi il étoit question. L'entêtement & la prévention dans les deux Partis a fait éloigner de la vérité les uns & les autres. Quoique ce procès ait décidé de mon sort & de mon état, je l'ai toûjours examiné avec des yeux désintéressez. La situation où j'étois de savoir les intrigues les plus cachées des Molinistes & des Jansénistes m'a mis à même de pouvoir en porter un jugement équitable. Pendant la durée de cette affaire, j'ai pû toutes fois & quantes je l'ai voulu voir les procedures les plus cachées. J'ai parlé moi-même à la plûpart des

prin-

principaux témoins, & rien n'a pû échapper à ma curiosité.

La Cadiere née à Toulon étoit fille d'un Marchand d'huile de la même Ville. Elle avoit de beaux yeux, la peau blanche, un air de vierge, la taille assez bien faite : beaucoup d'esprit couvroit chez elle une ambition demesurée & une extrême envie de passer pour Sainte sous un air de simplicité & de candeur. Elle étoit âgée de dix-huit ou vingt ans, lors de son procès.

Histoire du Pere Girard et de la Cadiere.

Portrait de celle-ci.

Le Pere Girard natif de Dôle étoit excessivement laid. Il paroissoit n'être occupé que du Royaume des Cieux. Sa vie se passoit à faire des catéchismes, des exhortations & des sermons, Il excelloit dans le talent de la chaire, Il avoit dirigé un nombre infini de femmes du monde, qu'il avoit mises dans le chemin de la pénitence. Plusieurs filles, qui avoient fait des vœux monastiques sous sa direction, sont encore aujourd'hui l'exemple des Couvents où elles vivent. Il exercoit ses talens avec un air de complaisance. Il étoit bien-

Et du Pere Girard,

aise qu'on les connût ; &, s'il avoit l'esprit d'un habile Jesuite, il en avoi la vanité. La réputation de faire des Saintes lui étoit aussi chere, que l'envie de passer pour telle étoit violente chez la Cadjere.

Estime où étoient ces deux personnes.

On voit que, sans que l'amour & le sortilege s'en mêlassent, la ressemblance des caracteres suffisoit pour unir ces deux personnes. Avant l'arrivée du P. Girard à Toulon, la Cadiere avoit déja par ses manieres modestes acquis la réputation d'avoir une vertu infinie. Elle ne parloit que d'exhortations, de méditations, de componction, d'oraison. L'idée qu'on en avoit n'étoit point renfermée dans une seule Ville. Toute la Gent mystique de la Province en étoit imbue, & le Pere Girard la connoissoit déja sans l'avoir vûe: La réputation du Jesuite étoit aussi parvenue jusqu'à la Cadiere. Ils se regardoient mutuellement comme des sujets fort propres à augmenter la gloire l'un de l'autre.

Eloges que le P. Girard faisoit de Demoiselle Cadiere.

*D*ans ces situations le Pere Girard partit d'Aix pour aller à Toulon. A peine fut-il arrivé que la Cadiere se pré,

présenta pour être sa Pénitente. Elle disoit en parlant de lui, qu'elle sentoit que Dieu lui-même lui avoit inspiré la pensée de le choisir pour Directeur. Le Jesuite de son côté pronoit partout la vertu de sa Pénitente. Ce qu'il y a de plaisant, c'est qu'ils avoient trop d'esprit pour se confier mutuellement l'un à l'autre, &, quoiqu'ils fussent tous les deux à quoi s'en tenir, chacun affectoit de son côté d'être dans la bonne foi. Le Jésuite paroissoit surpris des prodiges que le Ciel opéroit par les mains de sa Pénitente, & la Cadiere recevoit avec toutes les apparences possible de la docilité la plus entiere les exhortations mistiques du Peres Girard.

Les Freres, le pere, la mere de la Cadiere furent les premiers à être trompez & ils n'ont été désabusez que lorsqu'ils n'auroient osé l'avouer sans perdre absoluument cette Béate. l'Evêque de Toulon fut une des principales dupes de cette Comédie. Il y donna de la meilleur foi du monde. C'étoit un caractére entierement opposé à la Cadiere. Il avoit

L'Evêque de Toulon en est la dup:

avoit autant de candeur & de simplicité qu'elle avoit de ruse & de souplesse. Aussi lui fit-elle voir bien du chemin en peu de tems.

Avantage qui en revient au P. Girard.

Le Jésuite de son côté poussoit à la roue tant qu'il pouvoit. Les honneurs qu'on rendoit à sa Pénitente rejaillissoient en partie sur lui. La réputation de la Cadiere excita l'émulation de bien des Femmes. La distinction avec laquelle on la regardoit leur fit venir l'envie d'être Saintes. Elles devinrent Pénitentes du Pére Girard. Il les reçut toutes à bras ouverts & leur prodigua les même dons qu'à la Cadiere. Les exhortations mystiques, les entretiens particuliers, si chers aux Directeurs & aux Dévotes; les lettres remplis de Molinosisme, tout leur fut distribué.

Stigmates de ses Dévotes.

Pour se rendre dignes de leur grand Maitre, ou pour égaler sa premiere Penitente; elles tâcherent de l'imiter le plus qu'il leur fut possible. De là est venu le grand nombre de Stigmatisées. Car, la Cadiere aiant avec un onguent préparé fait une enlevure legere sur le dessus de ses pieds. & de ses mains, ceux

j urs

jours aprés, toutes voulurent avoir les mêmes marques, & dirent les avoir, quoiqu'il n'y en eut qu'une qui les eût. Celle-ci étoit la confidente de la Cadiere, la dépositaire de ses plus grands secrets, & c'est ainsi qu'elle avoit obtenu la communication de son onguent,

Cependant ces stigmates firent un bruit étonnant. Le Jésuite fin & rusé vit que la chose étoit poussé trop loin, & il songea à tirer son épingle du jeu. Mais comme il ne prévoioit pas ce qui arriveroit, il ne prit pas assez de précautions. La Cadiere lui aiant parlé des stigmates, qu'elle disoit que Jesus-Christ lui avoit imprimées lui même, le pere Girard lui fit entrevoir quelques soupçons il ne put s'empêcher de dire qu'il sembloit que la peau avoit été brûlée avec quelque onguent. J'ai une stigmate à côté du cœur, qui pénetre bien plus avant, répondit la Cadiere. Elle avoit raison. Dés sa jeunesse, elle avoit eu des écrouelles, dont elle n'étoit point entierement guéri au teton gauche.

Il veut quitter la partie

Le

Faute qu'il fait.

Le Jésuite fut curieux de voir si elle accusoit vrai. Il s'enferma imprudemment dans sa chambre, où elle lui montra cet prétendue plaie. C'est ici le fait du procès: c'est de cet enfermement que les Jansénistes ont tant parlé, & qu'ils ont prétendu être une preuve inconsterable du concubinage du Jésuite avec sa Pénitente. Mais en vérité, qu'and o n veut examiner les choses de sens froid, on trouve sa justification dans ce . où ses ennemis ont voulu trouver sa perte.

Remarque qui le justifie.

Il n'y a qu'à lire la déposition de la Cadiere. Elle dit que son Confesseur étant entré dans sa chambre avec elle, en ferma la porte & qu'il lui dit de se déshabiller, que lui pendant ce tems là s'écarta dans un coin de la chambre où il tourna le dos, & qu'eusuite aiant tiré son mouchoir de sa poche, il l'appliqua sur son sein, pour ne pas voir sa gorge découverte, en considerant la plaïe qu'elle avoit sur le teton. La Servan- qui étoit curieuse de savoir ce que sa Maitresse faisoit enfermée dans sa chambre, & qui l'examinoit par le

trou

trou de la serure, rapporte la même chose. L'affaire se passoit dans un tems où l'on prétend que depuis long-tems le Jésuite couchoit avec elle. Je demande s'il peut tomber sous le sens de quelqu'un, qui ne veut pas le refuser aux notions les plus claires, qu'un Homme, qui a eu d'une Femme les dernieres faveurs, prenne de pareilles précautions. Et à quel Homme encore les fait on prendre! A un Homme, á qui on attribue que le sortilege, l'avortement & les horreurs les plus abominables, car l'enfermement a été aprés tous ces crimes imaginaires. Soutenir pareille chose, c'est en vérité vouloir éprouver jusqu'où peut aller la licence du paradoxe.

Hipocrisie de la Beate.

L'amour n'étoit pas la foiblesse du Jesuite: il étoit dans un âge, où rarement le cœur est rempli de feux, L'ambition étoit chez lui la passion dominante: Aussi vit il avec peine qu'il falloit désormais qu'il sépara ses intérêts de ceux de la Cadiere. Elle avoit poussé les choses trop avant par les stigmagtes. Elle avoit déja débité son fameux Carê-

me, c'est à dite, un Ecrit qu'elle avoit envoyé à l'Evéque, où elle prétendoit avoir passé quarante jours sans manger. Il se passoit peu de jours qu'olle ne voulut faire quelque miracle.

Le Directeur en parle à l'Evêque de Toulon.

Le Pere Girard fit pressentir à M. l'Evéqde qu'il croyoit que dans la conduite de sa pénitente, il pourroit y avoir quelque chose de trop outré: il fut engager adroitement la Cadiere à se retirer au Couvent d'Olioules, petit Village à deux lieues de sa Ville, croyant qu'éloigné d'elle, il pourroit peu à peu s'en débarrasser.

Miracles qu'elle fait dans un Convent.

Mais la Cadiere continua à jouer son jeu. Elle avoit tros prip de goût à faire des miracles, pour vouloir s'arrêter en si beau chemin. Dès qu'elle fut au Couvent d'Olioules, elle comprit que, n'ayant affaire qu'à un nombre de femmelettes, elle seroit moins contrainte dans la vraisemblance. Aussi est-ce là que se sont faits ses plus grands miracles, qui par la suite ont été attribuez comme sortileges au Jesuite.

Le Prélat les examine

Cependant les merveilles que la

Cadiere opéroit dans ce Couvent faisoient un si grand bruit, que l'Evêque crut devoir les examiner. Il alloit à Olioules, & y mena le Pere Girard. Ce Jesuite se fut passé volontiers de ce voyage. Quoiqu'il fut encore en commerce de lettres avec sa pénitente, il cherchoit un prétexte pour finir entierement Mais il n'osoit le faire avec éclat. L'Evêque en examinant ce que lui dirent les Religieuses, vint à ouvrir les yeux. Le bandeau tomba: il dissimula pourtant pour éviter le scandale.

Elle prend un Directeur Janséniste.

La Cadiere ne tarda pas à s'appercevoir que son crédit n'étoit plus le même auprés de lui. Il y avoit déja longtems qu'elle sentoit que le Jesuite étoit fâché qu'elle l'eût engagé si avant, Piquée contre lui, elle retourna à Toulon & choisit un autre Directeur. Ella s'adressa à un Carme, fameux *Janseniste*, zelé pour le parti & qui s'étoit maintefois signalé contre la société: elle crut ne pouvoir mieux se venger qu'en choisissant un tel Confesseur. La haine & la vengeance étoient les seuls mobiles, qui fissent agir la Cadiere

au commencement, Mais bientôt l'amour s'en mêla. Ce Dieu ne perd jamais ses droits, non pas même avec les Dévotes.

Et devient amoureuse de lui.

Le Carme à qui elle s'étoit adressée, étoit beau, bien fait, les yeux vifs & brillans, l'air mâle & vigoureux, les dents belles, la main blanche & potelée. Elle ne peut le voir d'un œil indifférent. Les sentimens mystiques avoient répandu dans son cœur une disposition à la tendresse, qui n'attendoit pour se déterminer qu'un sujet qui en fut digne. Le Carme étoit connoisseur. Il alla au devant de sa pénitente & lui épargna la honte des avances. Il voulut bien en faire les frais.

Leur commerce peu chaste.

Elle lui sut bon gré de l'avoir prévenue. Quand des cœurs sont épris & qu'ils veulent la même chose, on avance vîte chemin. Aussi le firent-ils. La Cadieré étoit en possession d'avoir les matins au chevet de son lit son Directeur. Dieu sait les instructions que lui donnoit le Carme. La servante dépose qu'elle entendit un jour, qu'étant seule avec lui il lui donnoit quelques coups sur les

fesses

fesses, en lui disant, *petite Coquine* : Ce n'étoit pas là prendre la précaution de mettre un mouchoir sur la gorge, pour voir la playe du teton.

Ils conspirent la perte du P. Girard.

L'amour ayant uni ces deux amans, leur haine mutuelle pour les Jesuites se réveilla. Ils jurerent dans leur transport amoureux la perte de la Societé dans un de ses principaux membres.

Vogue où il se voit.

Pendant que cette cabale se formoit contre le Pere Girard, il prêchoit tous les jours avec un applaudissement extraordinaire. Les autres dévotes qui lui restoient étoient plus aisées à conduire que la Cadiere. Sa réputation augmentoit : sa vanité & son orgueil triomphoient : il n'étoit point de pere & de mere qui ne le souhaitassent pour Directeur de leur famille, & cette passe même aigrissoit la haine & le desespoir de la Cadiere & de son Amant.

La Cadiere dépose contre lui des choses horribles.

Ils étoient résolus de le perdre ; mais il falloit trouver des moyens sûrs. Ils crurent qu'ils devoient se venger eux mêmes, & qu'ils ne devoient remettre ce soin à personne autre. La Cadiere se chargea de por-

ter les premiers coups. Elle fit une déposition pardevant le Lieutenant de Toulon, dans laquelle elle déclara que le P. Girard aprés avoir abusé d'elle, l'avoit fait avorter; & comme, par cette déclaration elle auroit été aussi coupable que lui, il fallut avoir recours à l'unique moyen qu'il y avoit, tout ridicule qu'il étoit. Ce fut l'enchantement & le sortilege.

Reflection sur cette accusation.

Autant de fois que j'ai consideré cette affaire, j'ai admiré comment sur cette simple déclaration il s'étoit trouvé un homme assez crédule pour donner dans une fable aussi bizarre. Car enfin, je veux que la *Cadiere* eût été abusée par le *Jesuite*. A quoi servoit-il qu'elle vînt s'en plaindre? Vouloit-elle être réparée en son honneur? Comptoit-elle que le Pere Girard l'épouseroit? Comment! Pour l'unique plaisir de la vengeance, elle étale sa honte aux yeux de l'univers! Quiconque peut acheter aussi cher le plaisir de se venger, ne fait pas grand cas de sa réputation. Je laisse l'idée du sortilege à part. Elle doit paroître le comble du ridicule pour

quiconque

quiconque a la moindre notion d'un peu de Philosophie.

Dès le moment que cette déclaration eut paru, l'Univers entier en fut instruit. Il vint des ordres du Ministre au premier President & au Procureur General d'envoyer des copies de l'information à la Cour. Cependant, la Cadiere n'avoit pas d'abord consideré combien grande étoit la démarche qu'elle avoit faite. Etonnée dès le premier pas, elle se dédit de ce qu'elle avoit avancé, & l'affaire alloit être assoupie, lorsque les Jansenistes qu'elle avoit mis en mouvement, rassurerent la béate contre tous les évenemens.

La Beate se dédit.

Elle refit une autre déclaration semblable à la premiere. Son Carme parut alors sur les rangs. : il dit que, sa pénitente lui aiant permis de révéler sa confession, il attestoit qu'elle lui avoit déclaré ce dont il étoit question dans le tribunal de la Pénitence, Les scénes d'obsession & de possession, que la Cadiere avoit représentées en sa chambre, furent mises au grand jour. La Discorde secoua son flambeau entre les Janse-

Elle confirme sa premiere déposition.

nistes & les Molinistes, & les Furies se partagerent également dans les deux partis.

Les Jesuites veulent que cette affaire soit jugée selon les formes communes.

Comme on continuoit toûjours par devant le Juge de Toulon l'information de cette affaire, le pere de Linyere, Confesseur du Roi, écrivit aux Jesuites de consulter avec leurs amis s'il étoit à propos de laisser cette affaire entre les mains du Parlement, & que, s'il y avoit la moindre chose à craindre, la Cour leur donneroit des Juges d'attribution. Le Recteur porta cette lettre chez M. le Bret. Plusieurs Molinistes s'y assemblerent. Ils examinerent les choses le plus exactement qu'ils purent ; & ne voyant pas pas la moindre apparence de vérité à l'accusation, ils empêcherent que les Jésuites n'ôtassent la connoissance de ce procès au Parlement. Ceux-ci y étoient portez de leur côté, parce que, croyant le P. Girard innocent, ils sentoient que c'étoit le perdre, que de montrer une protection si marquée.

Elle est portée au Parlement d'Aix.

Pendant que les Molinistes travailloient, les Jansenistes ne s'oublioient pas. Ceux de Paris mendierent de l'ar-

l'argent & des lettres de recommandation. Ceux de Provence leur envoierent en revenches des libelles & des mémoires. Le procès étant achevé d'instruire à Toulon, il fut porté par devant le Parlement, où la Cadiere, demanda la cassation de la procédure. L'affaire fut plaidée à l'Audience.

Le Baron de Trés, Avocat Général, portoit la parole pour les Gens du Roi. Les deux parties ont parlé avac tant de passion de ce Magistrat qu'ils ne lui ont rendu justice ni l'un ni l'autre. Les Jansénistes ont voulu l'égaler à un Talon & à un de Lamoignon. Les Molenistes ont écrite contre lui des invectives dignes plutôt de Porte-faix que des gens à qui la probité doit être venérable & chére Quoique ma famille ait eu bien des démêlez avec lui & que je ne l'aime que personnellement, je ne saurois en imposer à la vérité Le Baron de Trés a de l'esprit, le don de la parole, est un grand usage de son mêtier, & il est incapable des bassesses qu'on a voulu lui attribuer. Mais il n'a, ni la scieace, ni le génie

Eloge de l'Avocat general.

nie, que lui ont donné les Janséniſtes, à moins que le mérite dêtre leur Ami à toute outrance ne donne toute les vertus au ſuprême dégré.

Conduite paſſionnée de ce Magiſtrat.

Dans le plaidoyer qu'il fit, ſa paſſion l'emporta; Au lieu de balancer les raiſons, il plaida plûtôt en partie qu'en Avocat Général; Il portoit des concluſions contre ſon ſentiment que ſes Colegues lui avoient données. Il les étrangla. Cependant elles furent ſuivies, & la procédure fut confirmée.

Intrigues des deux Partis.

Les deux partis ſe préparerent alors plus que jamais. il s'agiſſoit du fond, & c'étoit la déciſion entiere. Juſques ici il n'y avoit encore que les Hommes qui euſſent cabalé. Les Dames commencerent à s'en mêler. La Baronne d..... la Marquiſe de M. & Madame d.... ſe mirent à la tête de l'Eſcadron Moliniſte. La Préſidente de B... & la Marquiſe de V... ſe firent Chefs du Parti Janſeniſte Dès que les Dames eurent pris le parti, elles entrainerent avec elles leurs Amans. La médiſance, la calomnie, le menſonge, la fourbe, tout fut mis en uſage. Il ne s'agiſſoit plus ni

de

de la Cadiere, ni du pere Girard, mais de deux partis qui divisent l'Etat, & qui tôt ou tard y causeront des troubles dangereux.

Aix n'étoit pas la seule ville ou régnassent les divisions. La Provence entiere étoit en feu, & le reste du Royaume y prenoit part. Les Molinistes, craignant que leur parti ne fût pas assez fort, firent entrer au Parlement un vieux Conseiller, qui depuis vingt ans n'y avoit mis le pied. Les Jansenistes ne resterent pas court. Ils en firent revenir un de ses terres où il étoit depuis quinze années.

Les Dames agissoient aussi de leur côté. La Marquise de R, qui étoit brouillée avec un mari, qu'elle avoit épousé en secondes noces & dont elle n'avoit point d'enfans, déshérita sa fille du premier lit en faveur de son epoux, avec qui el'e se racommoda, à condition qu'il seroit pour la Cadiere.

Circonstance singulieres.

Les Jésuites ne donnoient rien; mais ils promettoient beaucoup & représentoient adroitement leur crédit & combien ils pouvoient être uti-

Le Parti Janseniste se fortifie.

utiles. *Jusques* alors le parti *Janséniste* n'avoit point eu de Chef marqué. Le Président de Bandol se mit à leur tête. Ce furent quelques-uns de ses amis qui lui firent faire cette sottise. Car étant attaché à la Cour par de grands bienfaits, ils le mettoient dans le risque de les perdre. Il n'étoit pas au nombre des Juges, mais il avoit un grand crédit dans le Parlement. Son autorité donna de nouvelles farces au parti. Une Dame Moliniste rendit son amant heureux, à condition qu'il seroit pour le P. Girard, & elle lui fit faire abjuration du Jansenisme dans ses bras.

Aigreur des Jansénistes & des Molinistes.

La division augmentoit de jour en jour. Tout étoit en combustion dans les familles. Chacun se déchiroit par les médisances les plus atroces. Les *Juges* étoient les moins épargnez, Il y avoit des gens d'un mérite infini dans les deux partis. La passion les aveugloit. Ils se prêtoient aux choses du monde les plus criantes.

Ils se déchirent mutuellement.

Les *Jansénistes* furent les premiers à debiter des libelles diffamatoires. Les molinistes ne resterent pas en arriere, & ce qu'il y a de surprenant,

mant, c'est que ces écrits étoient moins faits pour la défense du procès que pour porter des coups mortels à la réputation des plus honnêtes gens. M. le Bret Intendant & premier President fut le moins ménagé. On le regardoit comme le Chef des Molinistes. Avant cette affaire, il étoit adoré dans la province, on rendoit justice à sa probité & à son génie. Dès le moment qu'on le sut Moliniste, il n'y eût point d'infamies qu'on ne vomit contre lui. Le Président de Bandol Chef des Jansenistes se trouva dans le même cas. Il y a peu d'hommes en France qui ayent plus de candeur & de bonne foi, & il remplit sa place avec beaucoup de dignité. Il n'en étoit pas moins chez les Molinistes un homme sans foi & sans honneur; & ce qu'il y a de remarquable, c'est que la plûpart des gens qui se déchainoient ainsi avoient été fort liez avec lui.

Parmi les Magistrats dont on tenoit des discours si étonnans, on ne faisoit pas grace à mon pere. Sa charge l'exposoit à être mis plus souvent sur la scéne que les autres. Je me

Cette circonstance est favorable au Marquis.

me servois de certains mouvemens dépit que je voyois en lui, pour le dégoûter de me mettre dans la Robe, & peu à peu je réussis, comme on verra dans la suite de ces Memoites.

Acharnement de la Populace contre les Jésuites.

Le bas peuple étoit animé au dernier point contre la Société.. Une semaine avant la décision du procès, les enfans quêtoient par les rues avec une clochette des fagots pour brûler le Pere Girard. Les Jesuites ne paroissoient point impunément dans la Ville, & la populace les maltraitoit. Les Molinistes n'ayant pas la force en main, étoient obligez de fléchir, bien résolus de se venger dès qu'ils le pourroient.

Arrêt du Parlement d'Aix dans l'affaire du P. Girard.

Le jour de l'Arrêt étant arrivé, les Juges entrerent au Palais à six heures du matin. Le pere Girard & la Cadiere furent confrontez ensemble pour la derniere fois. Quoiqu'on eût fermé l'enceinte du Parlement, la Presidente de B... & la Marquise d... avoient trouvé le secret de se placer auprès de la porte de la premiere Sale du Palais. Lorsque le pere Girard passa, elles ne purent s'empêcher de lui dire quelques injures.

Le

Le Jésuite fut assez se contraindre, pour leur faire une grande réveren-ce avec un air riant.

Quelque tems aprés, la Cadiere arriva. Elles s'éfforcerent de la raf-fermir. Elle n'en avoit pas besoin : elle étoit sûre de son fait, & le pere Girard savoit aussi à quoi s'en tenir. Un mois avant que l'Arrêt fut prononcé, on savoit comment il seroit. Les deux partis avoient si bien pris leurs mesures qu'ils étoient sûrs d'une égalité de voix ; &, comme en matiere criminelle, il ne peut y avoir de partage, il falloit qu'on les mît tous hors de cour & de procés.

Ceux qui se sont étonnez de cet Arrêt n'ont aucune connoissance de l'Histoire. Il n'arriva alors que ce qu'on a vû arriver pendant deux cens ans en France, lors des troubles & des guerres civiles. Si on considere que la Cadiere & le Jésuite étoient devenus les moindres ressorts qui faisoient agir les Juges, on pénétrera aisément que leur intérêt propre les conduisoit. Il s'agissoit d'une décision qui perdît un des deux partis. Chacun croioit la Religion de son

Observation sur cet Arrêt.

 côté,

côté, ou du moins faisoient semblant de le croire. La Cour étoit pour les uns, le Peuple pour les autres. Les injures, les invectives, les mauvais procédez avoient rompu entre eux toute la liaison & l'harmonie que la Justice demande. Deux Conseillers s'emportérent jusqu'à un point si violent, qu'un des deux menaça l'autre de coups de bâton pendant la séance de la Chambre.

C'est là l'effet malheureux que produisent mille idées, que les prêtres & les Moines nous inspirent dans la tendre enfance. Les plus grands crimes n'ont eu que le prétexte de la Religion. La France rougira à jamais de la journée de la Saint Barthelemy, & Paris pleurera éternellement le meilleur de ses Rois assassiné au milieu de ses Enfans.

Fureur du Peuple contre les Juges qui furent pour le Pere Girard.

Pendant que les Juges étoient aux opinions, le Peuple s'étoit assemblé en armes dans la place du Palais. Il menaçoit hautement les Magistrats, qui oseroient condamner la Cadiere. Lorsqu'il apprit l'arrêt, sa fureur ne fut point appaisée. Il vouloit qu'on brulât le Pere Girard. Il poursuivit

le

le carosse du Premier Président à coups de pierres. Les Juges qui avoient été pour lui furent fort heureux de s'emfermer dans leurs maisons Le peuple reconduisit en triomphe les Jansénistes. On alluma des feux de joie dans toute la ville & on brûla des figures de paille habillées en Jésuites. On fit de pareilles réjouissances le même jour à Toulon & à Marseille où l'on avoit envoyé des courriers extraordinaires. La Cadiere fut remercier les Juges qui avoient été pour elle, suivie de huit ou dix mille personnes.

Triomphe imprévû des Molinistes.

Cependant le tems où les Molinistes devoient reprendre le dessus approchoit. Le premier Président commandoit en Provence Comme il n'avoit pas crû que la chose allât si loin, il n'avoit pas songé à faire entrer des troupes dans la Ville. Il comprit la faute qu'il avoit faite: il envoia ordre au Régiment de Flandre qui se trouvoit dans la vallée de Barcelonette de venir à Aix. La Compagnie des Grenadiers qui avoit marché sans séjour, arriva le lendemain de l'Armée.

Comment ils en usent.

La surprise des Jansenistes fut d'autant plus grande qu'ils ne s'y attendoient point. Elle augmenta bien davantage quand ils apprirent qu'on avoit arrêté quatre des principaux Negocians de Marseille, qui avoient été mis dans la Citadelle. La Cadiere prit le parti de choisir une retraite où elle fut ignorée. Ce fut alors le tems des prescriptions. Les Molinistes ne furent pas plus reservez que les Jansenistes l'avoient été. On arrêtoit tous les jours un nombre infini de personnes. Les Lettres de cachet arrivoient en foule, & une terreur panique avoit saisi tous les cœurs.

Ménage du Marquis avec Chichote.

Pendant que ma Patrie étoit en proye à la dissention, je vivois assez tranquile avec Chichote. Elle étoit jolie & d'une humeur excessivement douce. Je l'avois logée dans une maison à cent pas de la ville pour être plus en liberté. Je passois avec elle tête à tête des jours entiers. Elle aimoit la lecture : dans les momens où elle s'y occupoit, je dessinois, où je peignois: son caractere me convenoit si fort que, ne pensant à aucun éta-

blissement

blissement solide, j'avois résolu de passer avec elle le reste de ma vie.

Mon pere devoit bientôt partir pour Paris. Il alloit à la Cour pour les suites de l'affaire de la Cadiere. J'avois si bien travaillé à lui montrer le désagrément qu'on avoit dans la Robe, que je le fis consentir à me laisser entrer au service dès que nous serions à Paris : j'aimois trop Chichote pour la quitter. Je résolus de la mener avec moi : je comptois d'entrer aux Mousquetaires quelque tems pour avoir l'agrément d'une Compagnie de Cavalerie, Elle partit huit ou dix jours avant moi & m'attendit à Lyon, d'où je la conduisis moi même jusqu'à Paris. Il la mene à Paris.

Elle prit un appartement peu éloigné de l'Hôtel où je logeois avec mon pere, qui, restant presque toûjours à Versailles, me laissoit l'entiere liberté d'être avec ma maîtresse: plus je vivois avec elle, plus sa douceur me charmoit. J'aurois voulu qu'elle eût vêcu, avant d'être à moi d'une façon plus reservée. Mais je savois, que toute jeune qu'elle étoit, elle avoit eu plusieurs amours, & d'un

autre côté, elle me paroissoit si bien élevée, que je ne reconnoissois point en elle les façons d'une fille de l'Opera. Je la priai de m'apprendre de bonne foi ses avantures, l'assûrant que je ne l'en aimerois pas moins.

HISTOIRE DE CETTE DEMOISELLE.

Je sui née à Angoulesme, me dit-elle, fille d'un Négociant qui avoit plus de cent mille écus. Mon nom n'est point *Chichote* : je m'appelle R..... j'ai un frere Capitaine dans le Regiment d.... & une sœur mariée à un des premier d'Angoulesme. C'est là avec une autre de mes sœurs que vous avez connue sous le nom de la d'Argenterie, tout ce qui me reste de parens, mon pere & ma mere étant morts, mon tuteur me mit dans un Couvent pour y être élevée jusqu'à ce que je fusse en âge de m'établir.

Débauches de sa sœur.

Ma sœur d'Argenterie, quelque tems avant la mort de ma mere s'étoit laissée enlever par un Officier qui lui avoit promis de l'épouser. Elle le suivit à Paris où son amant la quitta. Elle n'osa plus retourner au logis; & n'ayant point d'argent, elle se vit obligée de donner dans des travers infinis.

Elle

Elle étoit jeune & jolie : elle eût bientôt une foule d'Adorateurs : elle n'en refusoit aucun ; & dans deux ou trois ans elle amassa près de dix mille écus de nipes ou de bijoux : elle se ménageoit si peu, que M. Herault fut obligé de la faire arrester.

Comme elle avoit changé de nom, ma mere ne put jamais avoir aucune de ses nouvelles. Aprés avoir été cinq ou six mois enfermée, elle fut remise en liberté. Mais sa beauté ayant été excessivement flétrie par ses débauches, elle sentit que ses affaires iroient bientôt en décadence. Elle songeoit à sortir de Paris, lorsque le hazard lui fit connoître une personne d'un caractere digne d'être associé au sien : c'étoit un jeune homme bien fait, né à Saint Omer. Il étoit Soudiacre & s'étoit sauvé des Cordeliers où il fait les vœux Monastiques. Il n'avoit d'autre talent pour vivre que celui d'exceller à faire jouer de malheur. Il étoit obligé de s'éloigner de Paris où il commençoit à être connu.

Elle s'associe avec un fripon.

Ces deux personnes se convenoient trop pour que la simpathie n'agît point. Aussi résolurent-ils de rendre

Elle veut avoir Chichotte auprès d'elle.

dre leur fortune commune. Ils formerent le dessein d'aller à Lyon, & dès le jour qu'ils sortirent de Paris, ils se dirent mariez ensemble: cepandant ma sœur avoit appris que ma mere étoit morte. Elle pensa que ses charmes commençant à passer, si elle pouvois m'avoir en son pouvoir, le peu que j'avois de beauté augmenteroit de beaucoup son revenu. Elle n'avoit rien à espérer de la maison. Mon pere & ma mere l'avoient exhérédée en mourant. Elle n'osoit reparoître à Angoulême. Elle ne laissa pas de s'y hazarder. Elle prit deux laquais & une femme de chambre; & suivie de cet équipage, elle arriva avec son prétendu mari à Angoulême. Elle fit savoir à tous nos parens qu'elle avoit été assez heureuse pour épouser un Seigneur Flamand, & qu'elle espéroit qu'on voudroit bien ne la pas perdre dans l'esprit de son mari. La famille trompée par des apparences si vraisemblables lui fit mille politesses. Elle me rendit visite au Couvent & me fit present d'un fort bel habit, qu'elle disoit que son

mari

Mari m'avoit acheté. J'ai pourtant sû depuis que c'étoit un de ses vieux habits, qu'elle avoit fait racommoder.

Aprés m'estre venu voir deux ou trois fois, elle feingnit d'estre malade & envoia prier les Religieuses de vouloir bien m'envoier chez elle, pour lui tenir compagnie deux ou trois jours: j'allai la voir avec plaisir. Je lui trouvai l'air fort gai. Eh quoi, ma sœur, lui dis-je! On disoit que vous étiez malade. C'est une excuse, me dit-elle, que j'ai prise pour te mener passer deux jours à la campagne. Moi qui la croyois bonnement, je la remerciai. A l'entrée de la nuit elle me mit dans une chaise avec son mari, & je fus bien étonnée, lorsque j'apris, deux jours aprés, qu'elle me menoit jusques à Lion. J'étois si innocente & je prévoyois si peu l'usage auquel elle me destinoit, que je lui dis, quand je retournerai, les Religieuses me vont bien gronder.

Enlevement de cette Demoiselle.

Dés que nous fumes arrivez, elle reprit le nom de la d'Argenterie. Elle me menoit tous les jours aux spec-

Sa sœur la vend à un homme riche.

spectacles parée superbement. J'étois montrée comme un bijou, dont on veut se défaire. Un homme déja âgé offrit cent louis. Mais ma sœur pensa le dévorer à cette proposition. Il vit bien qu'il n'y avoit rien à faire à si bon marché, il en offrit deux cent. L'affaire fut terminée, & la chose ne fut renvoyée qu'au lendemain aprés dîné.

Et s'efforce de la corrompre par ses discours

Ma sœur me tint toute la matinée des discours où je n'entendois rien: Elle me disoit qu'elle vouloit me donner un secret d'avoir de l'argent & des robes tant que je voudrois, & qu'il ne faloit pous cela que suivre ses conseils. Elle me demanda ensuite si je n'avois jamais vû d'hommes nuds. Ah! Mon Dieu, que me dites vous ma sœur, lui répondis je! Voir un homme nud, c'est un grand péché. Bon, imbécille, me dit-elle, les religieuses te faisoient accroire ces contes là. Mais vois si toutes les jolies femmes n'ont pas d'amans, Je veux t'en donner un. Non, jen'en veux point, lui dis-je.

Et enfin la prostituë.

Pendant ces instructions, cet homme arriva. Ma sœur passa dans une

autre

autre chambre avec lui. Il compta les deux cent louis. Elle m'appella alors, & me laissant seulle avec lui, elle ferma la porte à clef. Je me mis à pleurer & l'appellai inuilement. Cet homme voulut profiter du tems & gagner ses deux cent louis. Il m'enleva de terre dans ses bras & me jetta sur un lit. Je redoublai alors mes cris, je le mordis, je l'égratignai, & quelque effort qu'il fit, il fut obligé de me laisser. Ma sœur qui écoutoit à la porte l'ouvrit dans ce moment. C'est un demon, lui dit cet homme. On n'en peut venir à bout. Vous ênes un benêt, lui dit-elle. Je m'en vais vous la tenir. Elle me prit dans ses bras. J'eus beau verser des pleurs & me defendre, je ne fus plus la maitresse de resister, & ce malheureux, avec l'aide de ma sœur, vint à bout de ce qu'il vouloit.

Lorsqu'il m'eut quittée, je m'arrachai les cheveux. Je voulois me jetter par la fenêtre. Ma sœur eut beau vouloir m'appaiser, je fus deux jours à chercher le moyen de m'évader, résolue de tout entreprendre plûtôt que de rester davantage avec

elle. Elle s'en apperçut & me promit que je ne reverois plus cet homme.

Elle la mene à Marseille.

Elle ne m'auroit pas tenu parole, si elle n'eut été obligée de sortir de Lion & de se sauver trois jours aprês à Marseille. On avoit eu des indices à Angoulême que jétois à Lion, & un de mes oncles étoit venu pour me ramener. Ma sœur en ouvrant sa fenêtre l'apperçut passer dans la rüe. Elle ne douta pas qu'il ne la decouvrit bientôt, & dès la nuit même nous nous embarquames sur le Rhône, pour venir à Marseille. en y arrivant, nous fimes la mesme manœvre qu'à Lion. Le Comte de Vintimimille me vit à la Comédie. Il me parla plusieurs fois, & demanda permission à ma sœur de venir au logis. Elle le lui accorda. Elle recevoit tout le monde volontiers, & les Amans qu'elle croioit ne pas estre assez riches pour devoir aller jusqu'à moi, elle les gardoit pour elle.

Elle devient amoureuse du Comte de Vintimille.

Je voiois tous les jours Vintimille. Je vins à l'aimer autant qu'il m'aimoit. Je n'osois point lui dire l'état où j'étois, de peur de le rebuter.

Ce-

Cependant ma sœur me proposa de voir un riche Negociant. Je lui dis que je mourrois plûtôt que d'y consentir. Elle fit semblant de ne plus y penser.

Occasion périlleuse où elle se trouve.

Deux ou trois jours aprés, étant allé me promener avec elle sur le bord de la mer, elle me pria de visiter une guinguette qu'on avoit bâtie sur le rivage & qui paroissoit fort jolie. Quelle fut ma surprise en y entrant d'y voir ce Négociant dont elle m'avoit parlé ! Je compris que j'étois trahie : je trouvai la table mise avec une collation superbe : je résolus de me tirer d'affaire en dissimulant : je me mis à table & me contraignit le plus qu'il me fut possible. Quelque tems aprés, je fis semblant d'avoir quelques nécessitez, & m'étant ôtée de table, je sortis de la maison & gagnai le plus vîte qu'il me fut possible le grand chemin qui n'en étoit qu'à cent pas. Je rencontrai un païsan, à qui je promis un louis, s'il me conduisoit jusques à la Ville sans me quitter. Il fut fort étonné d'un gain aussi considérable ; car nous n'en étions pas éloigné de la

portée d'un fusil; lorsque je fus arrivée, j'entrai dans la premiere boutique & j'écrivis à Vintimille que je le priois de venir me trouver dans l'Eglise des Augustins : je lui envoyai cette lettre par le paysan.

Elle se sépare de sa so[illegible]

Une demie heure aprés, il vint m'y joindre, Je lui appris mon avanture: il me jura mille fois qu'il mourroit plutôt que de m'abandonner, & me conduisit chez une femme de ses amies, chez laquelle il me mit en dépôt. Ma sœur ne me voyant point revenir, sortit de table pour me chercher, elle visita la maison du haut en bas, elle parcourut le jardin; enfin elle retourna à la Ville, & elle envoya par tout où elle croyoit que j'aurois pû me retirer. Vintimille la tira de peine; il alla lui apprendre lui même que je ne retournerois plus avec elle. Je l'avois mis au fait de toutes ses affaires : il fallut qu'elle fillât doux avec lui, sans quoi il l'auroit fait arrêter elle & son mari. Je fus délivrée de tous deux peu de tems aprés : ils partirent comme vous le savez pour Livourne, où ils croioient faire mieux leurs affaires.

Cette

Cette histoire dont je savois les principales particularitez par plusieurs personnes d'Angoulême, m'attacha davantage à Chichote. Je me félicitois d'être venu à Paris, où je pourrois vivre plus librement avec elle, lorsqu'il fallut que je pensasse à mon départ. Mon pere avoit demandé de l'emploi pour moi au Duc de Bouflers. J'avois déja un frere Chevalier de Malthe dans son Régiment. Il me nomma à la Lieutenance dans sa Compagnie Colonelle; & j'eus ordre de me préparer à partir.

Le Marquis rentre dans le service.

J'annonçai cette nouvelle à Chichote. Quoi! Me dit-elle, en pleurant, vous m'abandonnez! Ah! Je l'avois bien toûjours prévû. Non, lui dis-je, vous ne me quitterez point. Je m'en vais joindre M. de Bouflers à Lille, & vous m'y suivrez: je l'emmenai avec moi, & nous passâmes encore trois mois à Lille. Cependant il falloit que j'allasse à Givet, où se trouvoit le Régiment pour me faire recevoir. Je ne pouvois pas conduire Chichote de garnison en garnison.: je la renvoyai à Paris, où

Portrait du Duc de Bouflers.

je chargeai un homme de lui fournir ce dont elle auroit besoin.

Embarras où il se trouve.

Dès qu'elle fut partie, je me disposai à quitter Lille; mais la dépense que j'y avois faite me retardoit : je devois considérablement, & j'attendois que mon pere m'avançât de l'argent sur ma pension. Il avoit appris que j'avois mené une fille à Lille avec moi : en vain lui écrivis-je plusieurs lettres, il ne daigna pas me faire réponse. Un ami que j'avois, nommé Renaud, me prêta généreusement la somme dont j'avois besoin; & ce n'est pas le seul service qu'il m'ait rendu à moi & à toute ma famille.

Sa Maîtresse lui donne un successeur.

Lorsque je fus arrivé à Givet, je reçûs plusieurs lettes de Chichote : elle m'écrivoit de lui envoyer de l'argent & qu'elle en avoit un besoin infini. J'étois dans l'impossibilité de le faire. L'ami à qui je l'avois adressée à Paris, la voyoit tous les jours. L'occasion & le besoin d'argent le rendirent le maître d'un cœur que je perdois à regret, mais qui, dans la situation où j'étois, m'étoit à charge. Aussi ne fus-je point fâché, lorsque je sus qu'elle avoit un autre amant,

Peu de tems aprés que mon intrigue avec Chichote eut fini entierement, le régiment alla en garnison à Douai, & moi je me rendis à Lille pour faire ma cour à M. le Duc de Boufflers. Ce Seigneur a de grandes qualitez, sans avoir celle de se faire aimer. Il est bien fait, il a du génie, de la valeur; il est honnête homme, caractere rare à la Cour. Tant de vertus lui gagneroient tous les cœurs, s'il ne les écartoit par sa fierté & par sa hauteur. Il est envié des grands & peu aimé des petits. * Portrait du Duc de Boufflers.

Les bontez qu'il avoit pour mon frere & celles dont il m'honoroit m'avoient attaché à lui. Je faisois de fréquens voyages à Lille. Ils furent interrompus tout à coup par une passion que je formai. J'avois retrouvé mon ami Clairac à Douai, où il étoit Ingénieur employé dans la Place. Il m'avoit mené dans la maison d'un Conseiller au Parlement où il alloit souvent. Je devins amoureux de sa fille: elle n'étoit point jolie, mais elle avoit infiniment de l'esprit. Clairac s'apperçut que j'avois du goût pour elle. Loin de m'en dissuader, il Nouvelle passion du Marquis.

me fit entrevoir que je ferois heureux si je persistois. Sa maitresse alloit passer les avant-soupers avec la mienne, ce qui faisoit une partie quarrée La Demoiselle que j'aimois n'étoit pas assez novice dans le monde pour ne pas me deviner. Il est bien peu d'Agnès à un certain âge dans les garnisons: Elle m'épargna des protestations inutiles; & jugeant de mon amour plutôt par mes assiduitez que par mes discours, je trouvai, quand je voulus lui apprendre que je l'aimois, qu'il y avoit longtems qu'elle le savoit.

Je n'avois jamais sû lorsque j'aimois faire des réflexions: je ne commençai pas cette fois-ci. Je m'engageai avec autant de vivacité que si ç'avoit été ma premiere passion. Clairac qui jugeoit de sens froid combien il seroit dangereux que j'allasse trop avant, m'aimoit trop pour ne pas m'avertir Marquis, me dit il, j'ai crû quand vous avez commencé d'aimer, que vous feriez de votre passion un amusement, & point une affaire sérieuse. Ce n'est pas ici une grisette que vous aimez, c'est une

Sages conseils qu'on lui donne.

fille

Fille de condition. Vous avez deux excès à éviter, dans lesquels je vous vois tomber, le premier, de donner votre maitresse au Public, & le second de premettre plus qu'il ne convient que vous teniez. Songez perpétuellement que vous n'êtes point votre maître. Aimez, parlez, & n'écrivez jamais. De tout autre que de Clairac je n'aurois point écouté de pareils discours : venant de lui, j'y réfléchissois malgré moi.

Ma maîtresse me paroissoit tous les jours plus aimable : je badinois, je folâtrois avec elle, mais c'étoit tout. Nous étions heureux lorsqu'en jouant au quadrille, nous avions pû nous serrer le pied, ou nous dire un mot à l'oreille. J'étois accoûtumé à quelque chose de plus réel. Je m'en plaignis, on se fâcha, je ne me rebutai point, je boudai, je paru triste, enfin je fis si bien que je vis que j'aurois tout ce que je voudrois, si je voulois manquer aux leçons de Clairac. Le pas étoit glissant. Comme amant, on me donnoit le cœur; comme un homme qui promettoit de devenir époux, on m'offrit le reste. Je pris un

Il en profite.

un milieu. Mon ami m'avoit dit de ne point écrire, mais il ne m'avoit pas défendu de faire pressentir que j'écrirois. Je promis donc tout ce qu'on voulut, & je pris l'amour pour témoin de mes sentimens. J'en fis tant qu'on voulut, & on les crut assez sinceres pour s'y fier entierement.

Suite de cette avanture.

Le premier moment où je vis ma maitresse seule fut dans un sallon à côté de celui où l'on joüoit. Nous y passames un quart d'heure sans lumiere; mais dans ce que nous faisions l'amour nous éclairoit avec son flambeau. Pour ne donner aucun soupçon à sa mere, il fallut rentrer dans l'Assemblée. Nous nous mîmes à jouer à quadrille. Ce jeu nous parut si fade en songeant à celui que nous voulons de quitter, que le seul espoir de trouver quelque autre moment favorable pût nous consoler. Il fallut pourtant que je me résolusse à rester quelque tems sans voir ma maîtresse: le Régiment reçut ordre d'aller au camp de Richemont. Je promis de revenir dès que le camp seroit fini, & je tins exactenent ma parole. Le Régiment étant allé en garnison à

à Maubeuge, je fus passer mon hiver à Douay. Il est vrai que Clairac m'y détermina autant que l'amour & que le plaisir destre avec mon Ami eût suffi pour m'y conduire. Je fus quatre mois uniquement occupé de mon amour, & je trouvai de tems en tems le moyen de passer quelques quarts d'heure dans le même salon où mon bonheur avoit commoncé, & de les employer aussi utilement que la premiere fois.

Ma joie & mon bonheur n'étoient troublez que par l'éxécution de mes sermens, qu'on me demandoit assez souvent. On en vint jusqu'au point que je vis qu'il falloit songer à finir. Clairac réçut dans ce tems-la ordre de partir de Douay pour aller à Valenciennes. Je partis aussi pour aller à Maubeuge joindre le regiment qui devoit passer en Allemagne pour aller au siége de kehl.

Il quitte sa Maîtresse

Peu d'Offidiers étoient préparez à faire la campagne. Vingt-deux Compagnies de grenadiers avoient passez kel, & il y avoit des paris à Strasbourg qu'on n'auroit pas la guerre. Enfin l'Ordre pour la marche de l'Ar-

Siege de Kehl.

l'Armée arriva. Nous passames ce fleuve sur deux ponts, & l'armée campa le soir avec tant de confusion que si les ennemis avoient eu le moindre camp volant, ils nous eussent enlevé un ou deux quartiers, qu'on n'auroit pû secourir. Nos Officiers Généraux avoient perdu l'usage de la guerre, & kehl fut rendu avant qu'on eut pu régler au juste le campement. Le Régiment aiant monté la tranchée, j'étois détaché de piquet ce jour-là & je m'amusois à voir tirer des bombes d'une de nos batteries. Un éalat qui revint pensa me couper le pou ce. Heureusement j'en fus quitte pour une meurtrissure assez considérable.

Il aprend des nouvelles de Silvie

La campagne finie, je partis pour aller chez moi faire une compagnie dans le troisiéme bataillon qu'on formoit : je rencontrai à Avignon dans l'auberge un Négociant de Marseille qui revenoit de Barcelonne. je lui demandai ce qu'il y avoit de nouveau. j'ai vû me dit-il dans ce païs-là une personne qui est actuellement aux eaux de balaruc & qui m'a souvent parlé de vous. Je le priai de me dire

qui

qui c'toit. C'est Madame Silvie, me répondit-il. Elle vous aime toûjours. De qui me parlez vous là lui dis je ? Vous ne la connoissez pas. Si vous saviez la maniere dont elle en a agi á mon égard... Je la sai mieux que vous, me répondit-il, & c'est vous qui l'ignorez. Quand vous étiez en prison dans la Citadelle, on étoit résolu de ne vous faire sortir que lorsqu'ell seroit mariée. Cependant, comme on voyoit que, si elle ne s'établissoit point, on ne pourroit pas vous tenir toujours prisonnier, l'Intendante lui dit que votre famille alloit vous envoier dans les Indes, si elle restoit fille plus long-tems. On avoit retenu á la poste toutes vos dernieres lettres. La tendresse qu'elle avoit pour vous, la fit résoudre à faire ce qu'on volut. Elle se maria & se rendit malheureuse, pour vous rendre heureux. Elle a toûjours été depuis son établissement d'une tristesse infinie & d'une santé fort foible. Les Médecins lui ont ordonné les eaux de Balaruc où elle est actuellement.

Suite de son Histoire.

Ce récit me rendit plus amoureux de Silvie que je ne l'avois jamais été

Le Marquis lui écrit.

Je voulois partir pour aller la voir. Mais il falloit que je rendisse à Aix, & je me déshonnorois, si j'avois fait autrement. Je me contentai de lui écrire & de lui offrir tout ce qui dépendoit de moi. Elle me répondit qu'elle étoit sensible aux marques de tendresse que je lui donnois, mais qu'elle ne vouloit de moi d'autre bienfait que la satisfaction de me parler encore une fois. Je l'assurai que, d'abord que mes affaires seroient finies, j'irois lui jurer que je l'aimois plus que jamais.

Il entre dans le Régiment de Richelieu.

Je comptois partir lorsque je fus obligé de quitter le Régiment de Bourbonnois. Mon frere qui étoit Officier dans le même Régim. étoit à Malte & il arriva dans le tems que j'allois faire ma compagnie. Les autres étoient données & cette affaire lui eut couté sa fortune, il prit ma place. J'avois toûjours eu une envie démesurée d'entrer dans le régiment de Richelieu. J'avois une estime si parfaite pour le Colonel, je me faisois un plaisir de pouvoir lui être attaché par quelque endroit. Je lui écrivis pour lui demander une compagnie dans

troisieme bataillon. s'il y en avoit de vacantes. Il me fit la grace de m'en accorder une. Je pensai donc à la lever le plus-tôt qu'il me seroit possible, & ces embaras m'enpêcherent d'aller joindre Silvie qui avoit repris dans mon cœur la place qu'elle y avoit euë, avec plus d'empire que jamais. Elle fut obligée de retourner en Espagne aupres de son mari, & moi je conduisi ma compagnie à Besançon, où étoient nos deux premiers bataillons & où s'assembloit le troisieme.

L'image de Silvie me suivoit partout. j'attendois avec impatience que la campagne fut finie pour aller la voir. J'étois resolu de passer jusques en Espagne, s'il le falloit. Les apprêts que nous étions obligez de faire pour la campagne, aiderent à me distraire de ma mèlancolie. Nos deux bataillons partirent pour aller aux lignes d'Etlingen, & nous vimes avec regret que nous ne les suivions pas. Mais Monsieur le Duc de Richelieu, en passant à Besençon, nous consola par l'espoir quil nous donna de les rejoindre bien-tôt.

Portrait du Duc de Richelieu.

Il est peu d'Hommes en Europe qui ne connoissent ce Seigneur. Les Savans le regardent comme un Savant; les Politiques comme un Homme profond dans ce qui regarde les intérêts des Princes; les Gens de Cour comme le parfait modelle de l'homme aimable & poli. Mais on ne juge que médiocrement de toutes les qualités qui sont en lui, si on ne le connoît particuliérement. C'est toûjours un Homme du premier ordre. Mais c'est un Homme au dessus de l'Homme pour ceux à qui il veut bien se livrer

Le Marquis va au Siege de Philisbourg

Il tint à son troisiéme Bataillon la parole qu'il lui avoit donnée, & nous reçumes ordre de partir de Besançon pour aller à Strasbours. Nous comptions passer le Rhin tout de suite en y arrivant, & aller au siége de Philipsbourg. Mais le Maréchal du Bourg ayant besoin de troupes, nous retint auprés de lui.

Las de vivre dans l'oisiveté, tandis que les autres étoient à l'armée, je fus joindre Monsieur le Duc de Richelieu à Philipsbourg.

Description de ce Siege.

Je ne décrirai point les attaques ni les

les fortifications de cette Place. La Carte ci-jointe suffit pour donner une idée distincte des unes & des autres. Je passe rapidement à ce que j'ai vû au siége. Philisbourg avoit été investi, le vingt-trois de Mai par trente Bataillons & par les Régimens de Condé & de Vitry Dragons, sous les ordres du Marquis d'Asfeld, que le Maréchal duc de Berwick avoit détache du camp du Bruchsall. La tranchée avoit été ouverte la nuit du premier au second Juin, & les pluies abondantes, qui étoient survenues vers le milieu du siége, jointes au débordement du Rhin, qui avoit inondé le terrain de l'attaque, faisoient douter du succés du Siége.

Ce fut encore pis dans la suite. Les eaux du Rhin avoient monté à un point étonnant & rempli nos tranchées. Un armée considérable par le nombre de ses Troupes & par la réputation du Prince Eugene étoit arrivée au secours de la Place. Nos Soldats avoient à essuier tout à la fois le grand feu des Assiegez, les ardeurs du soleil, les incommoditez de la pluie, les innondations du Rhin. Ce-

pendant leur intrépidité & leur grandeur d'ame étoient toûjours les mêmes. Ils traversoient hardiment de longues inondations où l'eau leur venoit plus d'à my-corps, portant leurs armes & leurs habits au dessus de leurs têtes: ils marchoient avec gaieté sur les revers de la tranchée. Ils demandoient à grands cris qu'on refusât à l'ennemi toute capitulation: ils ne craignoient que de perdre l'occasion de signaler leur courage & leur zele, & ils souhaitoient ardemment qu'on les menât à l'ennemi.

Portrait Prince de Conti.

Le jeune Prince de Conty ne contribuoit pas peu à leur inspirer cette ardeur. Il étoit l'idole de l'Armée, & il faut avouer qu'il le méritoit: heritier des vertus de son grand-pere, héros dans un âge où les autres ne sont encore qu'au premier pas dans le chemin de la gloire, il animoit les Officiers par son exemple & les Soldats par ses bienfaits.

J'arrivai sur ces entrefaites à l'armée. Le Duc de Richelieu étoit Brigadier de tranchée ce jour-là, & j'y passai la nuit avec lui. Le lendemain il me présenta à Monsieur le Duc de

Vaujour, avec qui il s'étoit fort uni.

La ressemblance de caractere des deux me frappa. J'avois trouvé de l'esprit, de la science, un génie superieur au Duc de Richelieu. Je retrouvai tout cela chez le Duc de Vaujour, & je n'y connus de différence que l'expériecne que donnent dix ou douze années de plus ou de moins. Les belles qualitez de ces deux Ducs me paroissoient d'autant plus aimables que je les trouvois rares parmi ce grand nombre de Courtisans & de Seigneurs, dont l'armée étoit remplie. Si on eût compté tous ceux dont le mérite ne consistoit qu'en fourgons & en chevaux de mains, le nombre n'en eût pas été petit. Aprés avoir été quelque tems à Philisbourg, il fallut que je songeasse à retourner à Strasbourg, où mon service m'appelloit.

Eloge du Duc de Vaujour.

La veille de mon départ, il pensa arriver à mon Frere de Bourbonnois un accident, dont j'aurois été la cause innocente. Il étoit venu me voir au camp du Régiment, qui se trouvoit si exposé au canon de la Place, que, malgré les épaulemens qu'on

Le Marquis court risque de la vie.

avoit fait nous avions tous les jours des chevaux & des Soldats tuez dans leurs tentes. J'avois reçu mon Frere dans celle d'un Officier de mes Amis. Un boulet de canon passa tout au travers & emporta la moitié de la Marquise sans toucher heureusement à quatre personnes qui étoient dedans & fut à vingt pas de là casser la cuisse à deux chevaux. On trouva dans la suite le moien d'empêcher les Ennemis de tirer dans le camp, en jettant une bombe au milieu de la ville chaque fois que leur boulet y venoit.

Il reçoit une Lettre de Silvie.

A peine fus-je à Strasbourg, que le Bataillon reçut ordre d'aller joindre les deux autres. Nous atteignimes l'armée comme elle filoit vers Spire, où nous restames sous les ordres de Monsieur le Duc de Noailles. De là nous nous avançames jusques à deux lieues de Worms. J'y reçus une lettre de ma chere Silvie. Elle m'apprenoit qu'elle passeroit l'hiver en France, & que si je pensois toûjours de même, il ne tiendroit qu'à moi qu'elle ne se justifiât de tout ce que j'avois pû lui imputer. Cete nouvelle me causa une joie sensible, Mais comme je n'ai jamais goûter de bonheur parfait, il

m'arriva un accident dont je me ressentirai toute ma vie.

J'étois nommé pour aller au fourage. Le détachement que je devois commander étoit en bataille depuis longtems à la tête du camp. Je voulus piquer mon cheval pour le joindre plutôt : c'étoit dans un chemin glissant : il s'abattit sous moi & me culbuta : l'effort que je fis me causa une incommodité qui m'empêcha de pouvoir monter à cheval davantage. Je fus obligé d'aller à Spire, & n'y trouvant point de logement, je retournai à Philisbourg chez le Chevalier de Clairac. L'armée ayant repassé le Rhin, elle fila du côté de Strasbourg. Ma maladie m'obligea d'y demeurer près d'un mois dans le lit. La seule consolation que j'eus étoit d'avoir de tems en tems des nouvelles de Silvie. Mais je me vis encore dans l'impossibilité de l'aller joindre.

Accidens fâcheux qui lui arrivent.

Ma santé s'étant un peu rétablie, j'allai à Paris pour savoir si je ne pourrois pas me faire guérir entierement. Les Médecins me dirent que j'étois trop âgé pour pouvoir l'espérer. Ne pouvant plus monter à cheval, ni faire aucun exercice violent, je ré-

Il quitte le Service.

folus de quitter le service.

J'écrivis à mes parens qu'aiant trente ans, je croiois que c'étoit là l'âge où il convenoit de m'établir, & que je leur serois obligé d'y penser sérieusement : ma mere me répondit qu'elle ne s'oposoit point à mon mariage, mais que mon pere ni elle ne pouvoient me rien donner ; que n'étant pas d'humeur à planter des choux dans leurs terres, il leur falloit du bien pour vivre à la ville, ainsi qu'il convenoit au rang que mon pere y occupoit : que desormais elle ne pouvoit plus me donner que la moitié de la pension qu'on me faisoit. Cette lettre me résolut entierement à quitter le monde. La tendresse que j'avois reprise pour Silvie m'avoit ouvert les yeux sur tous mes égaremens. J'emploiai le tems que je passai à Paris à me remettre dans l'usage de peindre, pour m'amuser dans la solitude où je comptois me renfermer dès que j'aurois vû Silvie. Un voiage que j'ai été obligé de faire éloigne encore pour quelque tems le plaisir que j'aurois de la revoir & la tranquillité dont j'espere de jouir bien-tôt.

Fin du quatriéme Livre.



MEMOIRES DE MONSIEUR LE MARQUIS D'ARGENS: SUR DIVERS SUJETS.

LETTRE PREMIERE, *SUR LES ITALIENS.*

VOUS croyez, Monsieur, m'avoir fait une grande grace en bornant les éclairciſſemens que vous me demandez ſur les differens peuples que j'ai vûs à deux points. Je ne ſai ſi vous avez

avez réfléchi qu'ils emportent avec eux l'examen de plusieurs autres. Vous voulez, dites-vous, que je vous instruise de leur façon de penser sur la Religion, & de l'état où sont chez eux les Arts & les Sciences. Quelque pénible que soit ce que vous exigez, vous avez trop d'empire sur mon cœur pour que je puisse vous le refuser. La sincérité dont j'ai toûjours fait gloire, vous sera garand de la vérité des faits que j'avancerai ; &, s'il en est quelqu'un qui vous paroisse douteux, vous verrez aisément en approfondissant, que je ne l'ai écrit qu'aprés l'avoir mûrement examiné.

Renaissance de la Peinture en Italie.

Je commencerai par les Italiens: leur païs est le centre & la patrie des Arts: c'est chez eux que la Peinture, la Sculpture & l'Architecture se sont dépouillées de cette barbarie dans laquelle les Goths & les Vandales les avoient plongées. La tranquillité dont les états du Pape jouissoient avant Charles Quint avoit favorisé l'avancément, & pour ainsi dire la perfection des Arts. La rapidité avec laquelle ils furent portez au plus haut degré est surprenante. Pierre Perugin

rugin Maître de Raphaël avoit lutté pendant un tems contre le mauvais goût : mais n'ayant pas assez d'imagination ni de génie pour le surmonter entierement, ses Tableaux où on voioit éclater des beautez inconnues jusques alors, étoient remplis de mille défauts. La Peinture étoit chez lui dans son enfance : dix ou douze ans aprés elle fut poussée par son écolier au point le plus parfait. Michel Ange aidé de l'antique porta dans le même tems la Sculpture au plus haut degré ; & Jean de la Porte qui fut son Maître dans cet Art, étoit aussi éloigné de son Eleve que Pierre Perugin l'etoit de Raphaël. Ces deux grands hommes en formerent un nombre d'autres, qui, quoique moins parfaits qu'eux, firent des ouvrages dignes de l'admiratîon de la posterité. L'Italie n'eut plus de Ville considérable qui n'eut quelque habile Peintre : le Titien, les deux Caraches, Jules Romain, le Tintoret, Paul de Verone, le Dominicain, le Cortege vécurent tous à peu prés dans le même tems. Cette quantité d'habiles gens garantit l'Italie de retomber dans

dans l'ignorance des Arts, lors de la guerre de Charles Quint & de François I. qui troublerent ce pays-là, & du tréâtre de la tranquillité en firent le théâtre du sang & du carnage pendant le cours de leurs Regnes.

Il sembloit que le nombre des Peintres & des Sculpteurs dût augmenter à proportion : cependant trente ou quarante ans aprés ces grands hommes, à peine l'Italie en a t-elle compté un ou deux par siécle, Elle a eu depuis cent ans le Guide & le Carlo Maratte dont les noms iront à la posterité. Le reste est aussi inconnu que le sont les derniers Ouvrages de Rousseau, ou l s Tragédies de la Serre. Lorsque j'étois en Italie, je n'ai connu que Solimaine à Naples & Trevisani à Rome, qui meritassent l'estime des connoisseurs. Le plus jeune des deux avoit soixante & douze ans. Solimaine avoit atteint au grand. Le Trevisani alloit au gracieux : il dessinoit correctement: il y avoit dans son coloris quelque chose de fade & de gris, défaut ordinaire de l'école Romaine. Un Peintre de portraits nommé David est au dessous

Décadence où elle est tombée.

de

de bien de nos Barbouilleurs de Province. Il passoit cependant pour le plus suportable qu'il y eût à Rome. Jugé combien il étoit éloigné de Rigaud & de l'Argiliere.

La Sculpture a eu un sort pareil à la Peinture. Michel Ange eut plusieurs successeurs illustres. Un des plus fameux fut la Legarde. A la fin du siecle passé, l'Italie avoit encore des hommes célebres. dans cet art. Le Cavalier Bernin & Camillo Roscondi étoient de ce nombre. Actuellement il n'y a pas un Sculpteur qui soit connu un pensionnaire de l'Academie de France, habile, quoique jeune, appellé Bouchardon, étoit ce qu'il y avoit de mieux à Rome Monsieur le Duc d'Antin l'a fait revenir en France depuis peu de tems.

Etat de la Sculpture en Italie.

Dans l'idée que vous vous êtes faite, vous croiez sans doute que tous les Peintres d'Italie étoient des Raphaels, ou du moins que le moindre surpassoit de beaucoup nos François. Il est vrai qu'ils sont éloignez de la perfection de ceux qui sont morts; mais ils sont au dessus de ceux qui vent.

Rigaud & l'Argiliere n'ont eu pour le portrait que le Titien qu'on puisse leur opposer. Le Carle Marate dans ses derniers tems en a peint quelques uns. On voit qu'ils sortent d'une habile main. *C*ependant ils n'effacent pas les nôtres, & on peut donner la préférence à ceux de Rigaud & de l'Argiliere, sans craindre de passer pour injuste, ou pour prévénu en faveur de sa patrie. Nous avons autant d'avantage pour l'Histoire que pour le portrait. Le Moine Casse, Vanlo, sont au dessus des Peintres qui se trouvent aujourd'hui en Italie.

Pourquoi la Peinture & la Sculpture sont tombées en Italie.

Vous me demenderez sans doute quelle est la raison de ces changements & comment ces fameuses Ecoles de Rome, de Boulogne, de Venise ont peu cesser tout à coup. *J*e vous répondrai qu'il en est des grands hommes, qui excellent dans les arts comme de ces feux aériens, qui ne paroissent que dans certaines saisons, ou comme de ces prodiges qui ne sont produits que dans une longue suitte de siecles. Il est aussi dificile à la nature de former un homme tel que Mi-

Michel Ange ou Raphael, qu'il est rare qu'elle enfante souvent des Virgiles & des Horaces. Pour produire des chefs d'œuvres dans les arts & dans les Sciences, ce n'est point assez que l'exemple des grands hommes le loisir de travailler, l'application assidue. Il faut encore un génie superieur. Il faut que le Ciel en nous créant ait mis en nous une disposition naturelle pour aller à la perfection, que ne donne point la l'étude plus pénible & la plus longue.

Histoire des beaux Arts en France.

Si vous examinez les arts en France, vous connoitrez aisément la vérité de ce que je vous dis. François Premier les amena d'Italie dans son Royaume. ils y parurent comme une fleur brillante, qu'un même jour voit éclore & flétrir. Les guerres civilles qui survinrent pendant cinq ou six Regnes les firent gémir dans l'obscurité. ils commencerent à réparoitre sous Henri quatre. Le Cardinal de Richelieu, le restaurateur, le pere, le protecteur des sciences & des arss, prépara par les bienfaits dont il encouragea les hommes médiocres qui

vivoient de son tems, cette foule de Peintres illustres, de Sculpteurs & d'Architectes habiles, qui vêcurent sous le sciecle de Loüis quatorze. Ce fut alors qu'on vit le Poussin, le Sueur Jouvenel, le Brun, Girardon, le Gros, Puget, Rivaux des Caraches, des Guides & des bernins, moins louez qu'eux, peut être aussi louables. Voilà le tems où les beaux arts ont été chez nous dans leur plus haut degré. On peut marquer luer naissance sous Henry IV. & leur enfance sous le *C.* de Richelieu. Si on avoit pu les perpétuer dans leur dégré de perfection, Loüis quatorze l'auroit fait par l'aisance, le soulagement, les commoditez qu'il leur avoit procurées dans son Royaume. Cependant les Accadémies de peinture & de Sculpture enrichies des plus belles figures moulées sur les Antiques, & ornnée de tableaux des plus célebres Peintres; les jeunes gens en qui on réconnoît de la disposition entretenus à Rome aux dépens du Roi; les pensions accordées à ceux qui se distinguoient, par leur savoir, tout cela n'a pû empê-

empêcher que les Arts n'ayent infiniment tombé en France depuis vingt ans, Ceux qui passent pour y exceller aujourd'hui sont au dessous de leurs Maîtres & bien inférieurs au Poussin & à Jouvenel. Ils ont pourtant des avantages que les autres n'avoient pas. Avant M. le Brun, il falloit qu'un Peintre & qu'un Sculpteur allassent chercher bien loin & avec des peines infinies ce que la grandeur & la magnificence de Louis XIV. la rendu commun dans son Royaume.

Avouez donc que les ouvrages des grands hommes, le loisir de travailler, l'espérance même des honneurs ne peuvent élever quelqu'un jusqu'au degré où le génie seul a droit de conduire ceux qu'il veut distinguer des autres.

Peut-être dans le moment que je vous écris, il est quelqu'un de ces génies heureux qui se développe, & dans cinq ou six ans d'ici, nous pourrons voir les ouvrages de quelque Romain, ou Venitien, auprès de qui ceux de nos François d'aujourd'hui

paroîtront fort inférieurs.

Considération où les Beaux Arts sont en Italie.

Les Arts auront en Italie un avantage pour former des grands hommes beaucoup plûtôt qu'en France. Les égards qu'on a pour ceux qui s'y distinguent, & les honneurs qu'on leur rend sont des appas plus séduisans que les récompenses pécuniaires dont on paye le mérite chez nous.

En France Rigaud est estimé de quelques connoisseurs : cinq ou six Seigneurs de la Cour & quelques gens de condition auront pour lui des égards : Le reste du Royaume ne distingue pas un Peintre d'un Cordonnier, ni un Sculpteur d'un Savetier. Un Provincial dont le nom se terminera en *ac* & dont tout le mérite est de chasser, de jurer Dieu, & de battre des paysans, se croiroit deshonoré s'il savoit toucher une palette ou un pinceau. En Italie au contraire, il est peu de gens qui ne sachent dessiner assez pour pouvoir se connoître en Tableaux. On ne rougit point dans ce pays de savoir s'occuper agréablement. L'ignorance profonde paroît aussi ridicule aux Seigneurs

Romains,

Romains, que la fureur des feize quartiers dans un homme qui meurt de faim paroît abfurde aux Anglois & aux Hollandois. Ne croyez pas que je veuille vous dire que les Arts foient univerfellement méprifez en France. Je fai qu'ils y fleuriffent encore; mais vous m'avouerez auffi qu'ils font bien déchûs de ce qu'ils étoient fous Louis XIV. & fous le Duc d'Orleans. Il faut efperer que la fin de nos guerres les ramenera plus que jamais.

SECONDE LETTRE.

Sur la Mufique, l'Opéra, & la Comédie.

LA Mufique chez les Italiens eft felon eux à fon plus haut degré. Les François croyent qu'elle a baiffé depuis quelque tems & que le goût de Vivaldi, Tartini & Mouchi ne vaut pas celui de Corelli. Que fert, difent-ils, qu'un air foit difficile, s'il n'enchante pas, s'il ne peut pas mé-

Sentimens des François fur la Mufique Italienne.

m'émouvoir, agir sur mon cœur, le passionner ? Est ce la science du Musicien qui doit flatter mon goût, ou l'harmonie dont il doit enchanter mes sens ? On a beau dire que c'est notre faute, si les concerts de Tartinine nous touchent point. La belle Musique est de toutes les Nations, & elle doit avoir des beautez sensibles pour tous les hommes. Corelli n'étoit pas François ; il a plû à Paris autant qu'à Rome. Buononcini fait les délices de Londres. Maceti a trouvé le secret de consoler les connoisseurs de la perte de Corelli. Si la prévention, ou le défaut de goût rendoit un François incapable de juger de la Musique Italienne, pourquoi auroit-il pû goûter les ouvrages de ces Auteurs autant estimez en Italie qu'ils le sont en France ?

Ceux des Italiens.

Quelques bonnes que paroissent ces raisons, les Italiens ne sont point sensibles. Ils ne démordent pas de l'idée qu'ils ont de leur Musique, & ils l'estiment autant qu'ils estiment peu la nôtre, qu'ils affectent de mépriser plus qu'ils ne la méprisent réellement.

Entre

Entre des sentimens si opposez il y a un juste milieu, dont les connoisseurs des deux Nations conviennent aisément. Buononcini, Maceti, grands dans l'harmonie, gracieux dans le chant, savans dans la composition, avoient tâché de plaire universellement. Ils n'avoiens point osé risquer des sons trop recherchez & uniquement fait pour les connoisseurs. Vivaldi, Tartini, Andresani & les autres Compositeurs dans le goût d'aujourd'hui ont travaillé plûtôt pour les Musiciens que pour les amateurs de la Musique. Leurs ouvrages ne peuvent souffrir ni des oreilles ignorantes, ni une exécution médiocre. Cependant on doit leur rendre la justice de n'avoir point ignoré le gracieux. Ils ont réussi, lorsqu'ils ont voulu l'allier au difficile, & rien n'est plus brillant & plus chantant que les quatre Saisons de Vivaldi. Conciliation de ces sentimens.

Le mépris que les Italiens affectent pour notre Musique est un effet de leur prévention, bien plus que de la foiblesse de nos Compositeurs. J'ai vû Montanari premier Violon de Ro-

mu, enchanté des Sonates de le Clerc. J'ai connu Philippo & Silvestrino, deux des meilleurs Musiciens qu'il y eut en Italie : tous deux rendoient justice aux Sonates que Maceti a faites en France, quoique cinquante personnes me disent, sans les avoir jamais entendues, que puisqu'il y avoit mêlé le goût François, elles ne valoient pas grande chose. Ce ne sont pas les Musiciens de la premiere classe qui méprisent nos Compositeurs. Ils leur rendent la justice qui leur est dûe: c'est une foule de racleurs à qui elle est aussi inconnue qu'ils le sont eux mêmes de nous. Ne croyez pas cependant que je veuille égaler nos violons François aux Italiens. Je sai combien ils en sont encore éloignez: mais peut-être si nous n'avions à combattre que ceux d'aujourd'hui pour la composition, nous ne leur serions pas aussi inférieurs qu'ils le pensent.

Jugement sur les Opera Italiens.

Je viens à la Musique vocale : c'est celle où les Italiens prétendent avoir un avantage infini sur toutes les Nations. Ils sont aussi jaloux de la gloire de leur Opéra qu'un Jansenisté

l'eft de celle de Quefnel. J'ai vû pendant longtems leurs meilleurs Tragédies en mufique:elles ont des beautez auprès defquelles les nôtres n'arrivent pas. Mais aiffi ont-elles des défauts qui ne peuvent fe fouffrir que par l'ufage & l'habitude. Le corps d'un Opéra, ou fi voulez, le corps de ceux qui le forment, n'eft ordinairement que de fix ou fept perfonnes, trois femmes, trois châtrez & un tenore, qui eft ce que nous appellons baffe-taille. Voilà pour les fujets un Opéra complet: ils n'ont point de chœurs, excepté un feul à la fin du cinquiéme Acte; chanté par les mêmes Acteurs. Leurs Ballets ne font point amenez: on danfe dans le intervalles des Actes, comme on joue du violon à la Comédie Françoife, auffi peu à propos & auffi mal. Au lieu de nos filles de chœurs, qui parent & embelliffent notre Théâtre, les Suivantes ou les Gardes des Princes & Princeffes font des Porte-faix qu'on loue à un demi teſton par repréfentation. Il y en a ordinairement une vingtaine de cha-

que côté du Théâtre. Ils y font le rolle de la statue au Festin de Pierre. Leurs décorations sont superbes. La Salle d'Aliberti à Rome a sept rangs de loges. On a vû souvent sur le Théâtre un carrosse traîné par six chevaux effectifs On peut juger par là de son étendue. Leurs machines en récompense sont infiniment au-dessous des nôtres, soit pour la quantité, soit pour la promtitude & la vîtesse de l'exécution. Leur récitatif est exessivement court. Un Acteur ne dit gueres six ou sept vers qu'ils ne soient suivis d'une ariete. Cette quantité d'airs qui se succedent mutuellement empêche l'Opera de languir, & diversifie infiniment la Musique. Les Italiens disent leur récitatif beau. Je l'ai toûjours trouvé ridicule & incapable d'aller au cœur: il est vrai qu'il seroit assez difficile de faire un récit touchant sur des vers aussi mauvais que les leurs, le sont ordinairement: leurs airs sont d'un goût infini; ils sont encore plus au dessus des nôtres qu'ils ne le disent eux-mêmes. Quelque plaisir qu'on ait à les entendre en France, on ne sauroit comprendre

combien ils perdent dès qu'ils ne sont pas chantez par un gosier Italien. J'ai souhaité aprés avoir entendu la Cazzoni, de n'entendre plus qui que ce soit, pour ne pas troubler l'idée flateuse qui m'en restoit.

L'Opéra Italien n'a ni la majesté du spectacle, ni la diversité des danses & des chœurs, ni le fréquent usage des machines. Malgré ces défauts il plaît à tout le monde & risque moins d'ennuyer que le nôtre. Les airs qui se suivent de moment en moment, & dont le goût, l'harmonie, la variété est toujours plus surprenante & plus agréable, suspendent si fort l'attention sans la fatiguer, qu'un Opéra de trois heures paroît ne durer qu'un instant.

J'ai parlé à plusieurs Italiens qui ont été longtems en France & qui en connoissent parfaitement la langue. Ils trouvoient notre récitatif beau, mais long. Ceux qui ne savent pas le François le trouvent long & ennuyeux. Il m'est arrivé quelquefois d'être mal placé à l'Opera & de n'entendre pas les paroles. Le chant alors me sembloit excessivement mo- Ces Opera François.

notonique. Lulli a été le plus grand homme que nous ayons eu chez nous pour la composition. Le goût de Quinaut pour le Poëme lyrique n'a point nui à la beauté de son récitatif. J'ai toûjours remarqué que le récitatif d'un Opéra est bon ou mauvais selon la bonté des vers. Thetis & Pelée ont peut être moins coûté de peine à mettre en musique que Tarsis & Zélide Quelle différence pour la beauté du chant! Mais les paroles de Thétis sont de Fontenelle, & celles de Tarsis sont de la Serre. Nos airs ne sont point assez variez. Ils se ressemblent trop & il y en a trop peu dans nos Opéra. Nous avons souvent cinq ou six scénes de récitatif sans interruption. Pour qui n'aime que la Musique, dit un Italien, cela devient ennuyeux. L'Opéra est fait pour le chant, & point du tout pour la déclamation. Je vais voir réprésenter l'Andromaque de Racine, lorsque je veux être touché par la représentation d'une Tragédie. Mais c'est pour entendre chanter que je vais à l'Opéra. Si on

y récite long-tems, on m'ennuie bientôt.

De la Comédie Italienne.

Vous connoissez les Comédies Italiennes : leurs principales pieces sont celles que vous avez vû jouer à Paris. Il y en a quelques nouvelles qui sont dans le même goût. Je doute qu'ils les exécutent aussi bien qu'elles le font chez nous : du moins je n'ai pas vû de Troupe en Italie qui m'ait paru aussi bonne que celle que nous avons de cette Nation à Paris.

Et de la Comédie Françoise.

Les Italiens goûtent fort le Théâtre François ; ils rendent justice à nos Tragiques ; & Corneille & Racine sont aussi estimez chez eux que chez nous : il y a souvent à Turin à Genes des Comédiens François, ainsi que dans toutes les Cours de l'Europe : mais je doute qu'il y ait de nos Opéra ailleurs qu'en France. J'ai vû dans tous les pays étrangers où j'ai été une Comédie Francoise & un Opéra Italien. Ce goût universel de l'Europe ne semble-t-il pas fixer le mérite de nos Théâtres ? Puisque les Etrangers recherchent nos Comédiens : s'ils trouvoient notre chant aussi beau que nos vers, pourquoi

n'auroient-ils pas des Opéra François, comme ils ont des Troupes de nos Comédiens.

LETTRE TROISIE'ME.

Sur les Comédiennes Italiennes & Françoises.

IL y a plus de différence entre les caracteres des Comédiennes Italiennes & celui des Francois, qu'il n'y en a entre notre Opéra & le leur. L'éducation, le préjugé, la coutume, les récompenses sont les quatre choses qui produisent l'éloignement qu'il y a des mœurs & de la façon de vivre des unes & des autres.

Injuste mépris que les François ont pour les Comédiens

Il semble que nous aions été jaloux du progrés qu'avoit fait notre Théâtre & de l'applaudissement qu'il a eu chez toutes les Nations. Nous avons affecté de répandre l'ignominie & l'infamie sur ceux qui par leur talent illustrent notre Patrie. Contens de louer & d'estimer le Poëte,

nous avons poussé le mépris jusqu'à l'excès pour les Comédiens, quoique le *Public* leur fût autant redevable de ses plaisirs qu'aux Auteurs même. La Chammêlé, Baron, Beaubourg ont été dans leur art d'aussi grands personnages que Corneille & Racine: il faut autant de peine, de soin, de travaux: de génie & de naturel pour former un grand Comédien, que pour faire un grand Poëte: l'un est même plus rare que l'autre: nous voyons dix Poetes fameux dans le siécle d'Auguste. Roscius est le seul bon Comédien qu'il ait produit.

Lorsque j'examine ce qui peut avoir occasionné ce caprice, je n'en saurois deviner la cause. Successeurs des Grces pour le goût du Théâtre, pourquoi n'avons-nous point imité leur façon de penser sur ceux qui le font valoir! Je ne puis revenir de ma surprise, lorsque je regarde la sépulture accordée avec peine à Moliere, à qui notre Nation est plus redevable qu'aux gens à qui on éleve des mausolées. L'Europe entiere nous regarde ou comme des barbares; ou comme des insensez, quand

on apprend dans les pays étrangers qu'une Actrice, qui fut unique dans son genre, & qui joignit mille vertus aux plus rares talens, a été enterrée à la voirie, & qu'on lui a refusé une grace qu'on accorde à des scélérats qui meurent sur l'échafaut.

Ceux qui excellent, combien estimez en Italie.

Les Italiens sont bien éloignez d'avoir des préjugez aussi ridicules. Véritables amateurs des beaux Arts, ils se gardent bien de flétrir ceux qui les font briller. Senesini, Scalsi, Fafarlini sont aimez, chéris à Rome. Non seulement on ne les regarde pas comme indignes de la sépulture, Mais lorsqu'on sera assez malheureux pour être obligé de leur rendre les derniers honneurs, on joindra avec le regret de les perdre tout ce qui pourra faire connoître combien on les estimoit.

Et en Angleterre.

Ce ne sont pas les seuls Italiens amateurs du spectacle qui pensent de cette façon. Les Anglois qui se sont acquis à bon droit la réputation de penser juste, nous ont fait sentir notre barbarie dans les honneurs funebres qu'ils ont réndus à la célebre Mademoiselle Oldfields * la le Couvreur

Voltaire. Lettre sur les Anglois, page 196.

vreur de Londres, enterrée au milieu de leurs Rois & de leurs Généraux.

Ce sont ces distinctions & ces récompenses qui inspirent aux Comédiennes Italiennes des sentimens qui sont inconnus aux nôtres. Elles participent à tous les honneurs de la société civile : elles sont encouragées par les égards qu'on a pour leur talent, & leur profession n'ayant rien que de brillant, elles tâchent de ne point se rendre méprisables par des débauches outrées.

Difference entre les Comédiennes d'Italie & celles de France.

Nos Comédiennes Françoises au contraire semblent vouloir profiter de l'idée que nous avons d'elles. Elles usent de l'avantage d'être regardées comme libertines, & comme leur art les expose à être méprisées, elles ne sont plus retenues par des sentimens qui leur deviennent inutiles. Je sai qu'il en est quelques-unes que leur tempérament, soutenu par un caractere d'honneur, a garenties de ces excès, & qui malgré le préjugé commun, ont forcé le public à leur accorder son estime. Il est vrai que ce cas arrive beaucoup plus aisément chez les Comédiennes

Cause de cette difference.

que

Actrices de l'Opera sont encore moins vertueuses que celles de la Comédie.

que chez les filles de l'Opéra. Ces dernieres regardent la vertu comme un païs innabordable.

Nous ne devons accuser que nous du peu de conduite de nos Actrices, lorsque j'avilis quelqu'un, que je l'abaisse, que je le plonge dans le neant, que je le couvre d'ignominie, j'éteins en lui toutes les semences d'honneur, j'étouffe dans son cœur tout sentiment de la vraie gloire, & je ne laisse d'autre passion en lui que l'intérêt & l'amour du gain.

L'avidité des richesses est encore pour nos filles de l'Opéra un appas plus séduisant que pour nos comédiennes. Celles-ci ont pour la plûpart de quoi vivre; mais les autres & principalement celles qui sont dans les chœurs n'ont pas de quoi acheter des gands & de la poudre de leurs appointemens. Il faut necessairement qu'elles fondent leur cuisine sur la bourse d'un amant.

Gros gages des Chanteuses Italiennes.

Les chanteuses Italiennes ont des gages trés considérables. La Faustine en Angleterre avoit prés de trente mille livres par an de notre monnoie.

noie. Comme il n'y a jamais plus de trois ou quatre femmes dans un Opéra, elles ont toûjours des appointemens qui vont au delà de leur nécessaire.

Je ne saurois mieux vous faire connoître la différence des mœurs de notre Opéra à celles du Théâtre italien, que par la vie abrégée de deux ou trois de nos Actices opposée à celle de quelques Chanteuses d'italie. Je me flatte que ce paralléle vous réjouira. Vous l'aurez par la premiere poste.

LETTRE QUATRIE'ME.

Histoire de la Campoursi.

DE mille avantures galantes que m'offrent le Palais-Royal, je me contenterai d'en choisir une ou deux des moins chargées d'incidens. Je commence par la Campoursi, que vous connoissez. Son pere montroit à jouer de la viole. Le joli minois de la Granier, c'étoit ainsi qu'on appelloit sa fille, lui attiroit un grand

nombre d'Écoliers. Parmi ces jeunes gens il y en eut un qui sut mieux l'art de plaire que les autres : il toucha le cœur de la jeune Granier. Le Ciel ne l'avoit pas douée d'un tempéramment fort cruel : elle aimoit trop son amant pour le faire languir, il fut heureux. Son bonheur fut interrompu par le départ de sa Maîtresse, dont le pere vint à mourir. Elle partit avec sa mere & une de ses sœurs pour aller à l'Opéra de Marseille. L'éloignement eut bientôt effacé le souvenir de son amant. Mais son cœur étoit trop tendre pour rester sans occupation. Elle prit du goût pour un Acteur appellé Galaudet, jeune homme d'une jolie figure : il ne fut pas longtems à s'appercevoir de sa bonne fortune. Il aima tout autant qu'il étoit aimé. Plaisirs secrets, jouissance parfaite, tout lui fut prodigué. Mais comme c'est le sort de l'amour de s'éteindre lorsqu'il n'a plus rien à desirer, la Garnier s'apperçut que les feux de Galaudet devenoient moins violens. Elle se flata de les ranimer par un peu de jalousie & voulut

lui

lui donner un Rival. Elle choisit un nommé Campoursi, qui touché des agaceries de sa nouvelle Maîtresse, lui offrit de l'épouser. Elle y consentit d'autant plus aisément, que son amant quitta l'Opéra dans ce tems-là pour aller à Lion. Le mariage fut conclu aussi-tôt que proposé.

La Camponrsi, c'est ainsi que je l'appellerai dorenavant, n'avoit pas fait choix par gout de son Epoux. Aussi, dès le troisiême jour de ses noces, elle lui donna pour collegue le Comte de Vintimille.

Pendant un tems, elle se contenta d'un seul amant. Mais Vintimille aiant été obligé d'aller pour quelque mois dans ses terres, le Duc de Popoli passa malheureusement pour lui à Marseille. Il vit la Compoursi à l'Opéra, elle lui plut, les premieres propositions se firent par une Coiffeuse, & le marché fut conclu à vingt-cinq Louis. Le Duc soupa dès le soir même avec elle, il fut si content de sa bonne fortune qu'il ajouta vingt Louis à ceux qu'il avoit promis. Il lui fit present d'un cachet d'or qu'il lui envoia le lendemain,

&

& la Campourfi dans quinze jours de tems tira bien de son nouvel amant deux cent pistoles, ou en argent, où en bijoux. Le Duc étant parti pour l'Italie peu de jours aprés, l'Opéra vint à Aix. La Campoursi y fit un nouvel amant appellé de Jouques, aussi aimable qu'il étoit facile à tromper. Il ne languit pas davantage que ses prédécesseurs, & dés le second jour, il fut le possesseur des charmes les plus secrets de sa maîtresse.

Elle avoit avec elle une sœur qu'on appelloit Toinon. Comme sa présence étoit quelques fois incommode, de Jouques résolut de lui trouver un amant qui l'occuperoit, & empêcheroit qu'elle ne lui fut à charge: il choisit pour cet emploi un jeune Conseiller au Parlement, nommé Monvallon, qui accepta cette charge avec plaisir. La dificulté étoit de voir Toinon en liberté. Elle étoit toujours avec sa sœur qui ne la quitoit que dans les momens où elle étoit avec son amant, & alors elle la remettoit en garde à sa mere. La cause de ses soins redoublez pour

Toi-

Toinon consistoit dans un prétendu pucelage, qu'on disoit qu'elle avoit & dont on exigoit cinquante Loüis. Monvallon n'étoit point en état de donner pareille somme, & il vouloit pourtant trouver le mojen de se rendre heureux.

Pour y réüssir, il s'avisa d'un plaisant expédient. Un jour que la Campoursi ne chantoit point & qu'elle avoit mené sa sœur avec elle à l'Opéra, tu devrois bien, dit Monvallon à de Jouques, me rendre un service signalé. Si tu pouvois mener ta maitresse dans quelque endroit, où tu l'occupasses assez gracieusement pour l'obliger à y passer une démi-heure, je prendrois ce tems là pour obtenir les dernieres faveurs de Toinon. Je t'entends, répondit de Jouques. Je vais proposer à la Campoursi de descendre dans sa loge, & je te promets, si elle y consent, de l'amuser de façon qu'elle ne pensera pas à sa sœur. Ce projet réüssit ainsi que ces amans l'avoient projetté. la Campoursi, auprés de qui de Jouques foisoit des prodiges s'applaudissoit d'être seule avec lui.

Elle ne se figuroit pas qu'il y eût rien, à craindre pour sa sœur quelle avoit laissée dans l'amphithéâtre.

Cependant cette cadette s'occupoit aussi gracieusement que son aînée. A peine Monvallon avoit jugé que son ami retenoit l'Argus de Toinon, qu'il étoit sorti avec elle de la salle de la Comédie, & dans le premier détour de la rue, il étoit entré dans une maison qu'il connoissoit, & où il trouva toute l'aisance dont il avoit besoin pour l'expéditionqu'il alloit faire. Comme il craingnoit que de Jouques ne retînt pas la Campoursi assez long-tems, il fut obligé de se contenter dans moins de demi-heure de donner trois seules marques de sa tendresse à Toinon, qui, malgré le soi disant pucelage & la demande des cinquante Loüis, lui parut n'être point novice dans pareil cas. Il arriva assez à tems pour que la Campoursi, qui étoit encore entre les bras de de Jouques, qui s'étoit surpassé, ne pût avoir aucun soupçon.

Quelque tems aprés cette avanture, il en arriva une à de Jouques qui ne

ne lui fut pas aussi agréable. Le Duc de Popoli étoit revenu d'Italie. Il passa par Aix & voulut voir la Campourli. Aiant sû qu'elle avoit un amant en titre, il lui fit proposer un rendez-vous secret. La Dame lui avoit trop d'obligation pour lui refuser cette bagatelle. Il ne fut différe que jusqu'à neuf heures du soir. Le Duc se rendit à cette heure chez elle. Jouques ignoroit parfaitement ce qui se passoit. Sa maitresse lui avoit dit qu'elle se trouvoit incommodée & qu'elle se coucheroit de fort bonne heure. Il l'avoit crû pieusement & s'étoit retiré. Le hazard lui fit rencontrer le Marquis d'** qui le mena avec Monvallon souper chez la Catalane, dont il étoit amoureux & qui logeoit dans la même maison que la Campoursi.

Sur la fin du repas, Monvallon s'étant levé de table, décendit dans la cour pour quelques nécessitéz. En passant devant la chambre de la Campoursi, il apperçut un homme assis sur les pieds de son lit, & la servante qui portoit un consommé. Surpris de la vision, il remonta chez

la Catalane & dit à de Jouques ; je crois, mon ami, que la Dame de tes pensées se doit trouver mieux. Car j'ai vû un homme en habit galonné avec un point d'Espagne en or, qui lui faisoit avaler un bouillon. De Jouques crut d'abord qu'il plaisantoit, mais l'habit galonué d'un point d'Espagne en or aiant frappé la Catalane, je parie, dit elle, que c'est le Duc de Popoli. Je ne sai, continua Monvallon, si c'est un Duc, ou un Matquis, mais je sai bien que, si c'est un Médecin, son deshabillé n'a rien de lugubre.

De Jouques voulut décendre pour voir ce dont il étoit question. On lui fit comprendre combien seroit sot le personnage qu'il joueroit, & que ce qu'il y avoit de mieux pour lui étoit davaler la pilule. Je vais voir, dit la Catalane, si c'est le Duc de Popoli, si sa porte n'est plus entrouverte, nous attendrons qu'il sorte. Nous n'avons qu'à déscendre dans la sale sans faire du bruit. Ce parti fut jugé le plus sage. ils n'attendirent pas long-tems à être éclaircis. Il étoit deux heures après minuit, &

le

le Duc, qui, selon toutes les apparences, avoit bû la moitié du bouillon qu'on avoit porté à la Campoursi. n'ayant pas jugé qu'il eût assez rétabli ses forces pour travailler jusqu'au jour, sortit une demie heure aprés. La Catalane le reconnut, Monvallon en rit, & de Jouques en resta tout pétrifié.

Comme son air embarrassé augmentoit les plaisanteries qu'on lui faisoit, vous avez tort, dit-il, de croire que je sois sensible autant que vous vous le figurez à cette avanture. La maniere dont je la prendrai vous desabusera. Il tint parole, Le lendemain il fut le premier à en badiner, & vécut toujours avec sa maîtresse, comme s'il ne s'étoit passé rien du tout. Son sistême étoit qu'il falloit que chacun fit son métier, & qu'un homme qui aimoit une fille de l'Opéra devoit savoir qu'elle ne faisoit pas vœu de chasteté.

Deux jours aprés cette avanture, il en arriva une à peu prés semblable à Monvallon : il avoit à force d'y penser trouvé le secret de voir sa maitresse en particulier : l'endroit qu'il avoit choisi n'étoit pas à la vérité bien

charmant. Mais enfin l'amour lui rendit l'odeur moins desagréable. Le frere de de Jouques appellé d'Arbaud, Officier des Galeres, qui venoit souvent chez la Campoursi s'apperçut du manége de Toinon.

Il avoit une fort belle bague, dont elle avoit envie. Il lui proposa de la troquer pour un des rendez-vous qu'elle donnoit à son amant. Le parti fut accepté aprés maintes minauderies. Monvallon se trouvant pressé de quelque necessité fut fort étonné de voir la porte des lieux secrets fermées, & d'y entendre un bruit qu'il étoit coutumier d'y causer. La curiosité l'ayant porté à regarder par la serrure, quelle fut sa surprise d'y voir d'Arbaud avec sa maîtresse, qui ne s'amusoient pas à perdre le tems en discours frivoles. Il fit un tapage enragé à la porte. Ah! De par tous les Diables: disoit-il, vous payerez les cinquante louis, Monsieur d'Arbaud. Il ne sera pas dit que vous veniez dépuceler *gratis* d'honêtes filles de l'Opêra. Les amans furent obligez d'ouvrir la porte. Toinon eut recours aux larmes. D'Arbaud paroissoit

roissoit honteux du cas, Hoho, disoit Monvallon, & qui a appris à M. d'Arbaud les plaisirs qu'on goûte dans ces retraites odoriférantes? Je croyois être le seul à qui le chemin en fût connu. Puisqu'il n'en n'est point ainsi, je lui cede tous mes droits. Allez, vivez en paix tous les deux, croissez & multipliez. Je ne vous troublerai plus d'orénavant. Il leur tint parole; car il quitta Toinon dès ce moment.

Quelque tems aprés l'Opéra retourna à Marseille, & Vintimille étant arrivé de ses terres, Jouques comptoit qu'il alloit être sacrifié à l'ancien amant; Il se retira & prit lui-même son congé. Vintimille se remit avec la Campoursi; mais ils ne resterent pas longtems ensemble. Il avoit appris une partie de la conduite de sa maîtresse, & des gens charitables prirent le soin de ne pas lui laisser ignorer le reste. Ils se brouillerent, & Vintimille s'étant attaché ailleurs, la Campoursi partit pour l'Opéra de Lyon.

En y arrivant elle y trouva Galaudet, cet Acteur de l'Opéra qu'elle avoit

avoit aimé autrefois. Ses feux se rallumerent: elle ne pût le voir sans sentir qu'il lui étoit toûjours cher. L'absence avoit aussi réveillé l'amour de son amant; ils s'aimerent de nouveau: mais il leur arriva une étrange catastrophe quelque têms aprés le renouvellement de leur connoissance. Ils se plaignirent tous deux que l'amour leur avoit prodigué des fruits, dont les fleurs se sement dans les Temples de Cythere: ils s'accuserent mutuellement de l'altération de leur santé. Les Chirurgiens qui se mêlerent du cas leur certifierent en forme que leur maladie étoit certaine. Galaudet fit un éclat infini: il prétendit que sa maîtresse seule pouvoit lui avoir fait présent du bijou don il étoit possesseur, La Campoursi jura devant le corps des filles de l'Opéra, auquel présidoit la Mariette, qu'elle n'avoit vû que lui; & qu'elle ne doutoit point qu'il ne fut cause de l'état douloureux où elle étoit. Ce procés n'ayant pû être plaidé sans que le public en fût informé, la Campoursi quitta Lyon & fut à Paris quelque tems à chercher pratique. Comme elle

élle eſt fort jolie, élle n'eut pas de peine à trouver. Le C. de M..... fut quelque tems ſur ſon compte. Elle a paſſé de lui au Com e de S... F.. & eſt entrée depuis à l'Opéra de Paris, par le crédit de ſa bonne amie la Mariette.

LETTRE CINQUIE'ME.

Hiſtoire de la Mariette.

LE premier amant de la Mariette fut le Comte de Mirand. Elle étoit Danſeuſe à l'Opéra de Toulouſe lorſqu'il devint amoureux d'elle. Il fut bientôt aimé. Auſſi le méritoit-il par ſa figure, par ſon eſprit & par les manieres qu'il avoit pour elle. Ces bonnes qualitez ne le mirent cependant pas à couvert de ſes infidélitez.

La premiere que ſa maîtreſſe lui fit fut en faveur d'un Albanois nommé Marc, venu à la ſuite de l'Ambaſſadeur de..... il la vit, il en devint amoureux: il étoit riche & bien fait.

En

En faut-il davantage pour émouvoir une fille de l'Opera? *Amour, tu perdis Troie. Or, précieux métal, que tu gagne de cœurs!* Le Comte fu sacrifié & l'Albanois obtint autant de rendez-vous qu'il en voulut.

Il sembla que le Ciel voulut faire tomber sur lui la perfidie de sa maitresse. L'Ambassadeur. . . . . . . devint amoureux d'elle & trouva mauvais qu'un Gentilhomme de sa suitte voulût lui disputer le cœur d'une femme qu'il aimoit. L'Albannois ne croioit point que l'amour éxigeât des égards, & quand il l'auroit crû, il étoit trop amoureux pour en avoir. La haine & le dépit, agissant sur l'Ambassadeur, il l'accabla d'injures & le toucha si fort, que l'Albanois s'oublia jusqu'au point de porter la main sur son Maître. Celui-ci jura de le faire périr. Il se plaignit au Ministre. L'infortuné amant de la Mariette fut réduit à se sauver, & quelque têms après, se trouvant sans argent dans le cœur du Royaume où il se tenoit caché, il fut obligé de s'engager. L'Ambassadeur étant retourné à . . . . Marc crût pouvoir re-
paroître

paroître. Il étoit Soldat & n'avoit pas un sol pour se dégager. Heureusement son Capitaine étoit de Toulouse. La Mariette touchée du souvenir des plaisirs passez, obtint son congé absolu. N'ayant plus aucune ressource, il se mit Danseur à l'Opéra. Vous l'avez vû depuis à Marseille où la Mariette arriva peu aprés. Elle y fit au bout de huit jours la conquête d'un nommé Bouisson, à qui pendant dix-huis mois elle a plus fait verser de pleurs que les sœurs de Phaëton n'en répandirent.

Il aimoit véritablement & n'étoit point du tout aimé. Comme il payoit excessivement, il passoit pour l'amant en place. La Mariette avoit soin de lui choisir bon nombre de substituts. Le Chevalier d'Albert S. Hippolite étoit le premier. On prétend même qu'il étoit le maitre du cœur, & que les autres, ainsi que Bouisson, n'étoient faits que pour apporter à l'offrande. Son départ pour Lyon fut un coup de poignard pour son amant. Le pauvre garçon fut près d'un an à pouvoir se consoler.

Elle n'étoit point dans une pareille

affliction

affliction, Aussi ne fut-elle pas longtems sans faire un nouvel amant. Elle choisit Terrasson Conseiller à la Cour des Monnoyes, qui jouissoit de trente mille livres de rente. Quoiqu'il fut marié, cela n'empêcha pas que ses affaires ne fussent bientôt concluës; mais ce fut si malheureusement pour lui, que dans deux ans il fut réduit au point d'abandonner sa femme, ses enfans, & de faire une banqueroute de plus de cinq cens mille livres.

L'éclat que ce desordre avoit causé obligea la Mariette de partir pour Paris. Elle est actuellement à l'Opéra avec M. le P.... de C.... qui, dit on, l'aime passionnément. J'ai d'autant moins de peine à le croire, qu'elle joint beaucoup d'esprit au manege le plus rusé.

LETTRE SIXIE'ME.

Histoire des deux Sœurs Gaumini.

L'histoire de Mariette vous aura laissé quelque chose de rude dans l'esprit : celle des deux Gaumini l'adoucira. Vous connoissez la cadette qui chante dans les chœurs à Paris, & vous pouvez avoir vû l'aînée, à Rouen & à Bordeaux. Il lui est arrivé à Toulouse une avanture assez plaisante.

Le Baron de S.... en étoit excessivement amoureux. Elle se figura qu'il l'aimoit assez pour pousser la folie jusqu'au point de l'épouser. Elle le proposa au Baron, qui, surpris d'une extravagance pareille, ne pût s'empêcher de lui dire ce qu'il pensoit d'une telle proposition.

La Gaumini ne se rebuta point par le peu de réussite qu'avoit eue une premiere tentative. Elle revint souvent à la charge & le menaça de le quitter entierement. Le Baron qui

l'aimoit à l'excès, n'osoit rompre a-vec elle, il songeoit à gagner du tems tant qu'il pouvoit. Enfin fatigué de ses importunitez il eut recours à un stratagême des plus comiques.

Il avoit un homme d'affaires qui demeuroit dans une de ses terres auprés de Toulouse. Il lui proposa de s'habiller en Prêtre & de le marier avec sa maîtresse dans la Chapelle du Château. Le domestique consentit à tout ce que voulut son Maître. Le Baron charmé de l'expédient qu'il avoit trouvé pour jouir en paix de sa maîtresse, lui dit qu'il étoit résolu à l'épouser, mais qu'il falloit par les égards qu'il devoit à sa famille, que ce mariage fut ignoré. Il ajoûta qu'il avoit gagné un Prêtre qui les épouseroit dans une de ses terres.

La Gaumini au comble de la joye voulut partir sur le champ : il n'y avoit que deux lieues de Toulouse au Château du Baron. Ils y arriverent à l'entrée de la nuit. L'homme d'affaire s'étoit déja masqué. Les amans passerent dans la Chapelle & reçurent la bénédiction nuptiale du Prêtre, aprés quoi ils retournerent à Toulouse.

La

La Gaumini resta un an dans la bonne foi; mais le baron étant venu à se dégoûter, lui apprit l'état & le nom de celui qui les avoit mariez. Cette nouvelle la rendit furieuse. Elle vouloit porter ses plaintes au *Parlement*. Les amis du Baron lui conseillerent de ne point laisser éclater cette affaire: il donna cinq cens écus à la Gaumini, & le mariage fut rompu.

Elle alla ensuite à Lyon, où elle ruina un Négociant: de là elle vint à Marseille; mais n'ayant trouvé que des amans qui ne suffisoient pas à la dépense qu'elle faisoit, elle alla à Rennes où je croi qu'elle est encore.

Avanture de la cadette Gaumini.

Sa sœur que vous voyez tous les jours dans les chœurs à Paris, perdit son pucelage pour douze cerises, c'est d'elle-même que je le sai. Elle étoit fort jeune. Un homme l'ayant emmenée dans sa chambre sous prétexte de lui faire présent d'une corbeille de fruits, en eut les dernieres faveurs, & comme il n'étoit ni amant, ni discret, il fit venir un de ses amis, que s'étoit caché dans une chambre prochaine & qui fut aussi heureux

que lui. Elle eut ensuite plusieurs amans, parmi lesquels elle aima à la fureur un Comédien nommé du Lac, dont elle eut un enfant. Ayant été obligée de le quitter, elle entra à l'Opéra de Marseille: de-là elle alla à Lyon où elle resta quelque tems. Dans la suite la Mariette trouva le moyen de la faire entrer dans les chœurs à Paris.

Je vous avois promis quelques avantures de nos filles de théâtre. J'ai choisi celles qui sont les moins connues. Il auroit été inutile que je vous entretinsse de celles de la Pelissier & de la le Grand. ; elles ont trop fait de bruit pour que vous les ignoriez.

LETTRE

LETTRE SEPTIE'ME.

Histoire d'Angelina.

JE vais vous mettre à même par le récit des avantures d'une Comédienne Italienne de comparer les mœurs des deux Théâtres. Angelina naquit à Naples de parens excessivement pauvres. Son pere étoit Sculpteur en bois, mais si ignorant dans son métier, qu'il avoit grand peine à entretenir sa femme & sa fille. Vis-à vis de hcez lui logeoit un jeune homme nomé Antonio fils d'un riche Négociant: il voyoit souvent Angelina; il en devint passionnément amoureux, & fut assez heureux pour ne lui être pas indifférent. Quelque distance qu'il y eût entre eux deux, il demanda à son pere la permission d'épouser Angelina. Ce fut inutilement. Ce Négociant uniquement touché de l'appas des biens, s'emporta contre son fils & lui défendit absolument de voir sa maîtresse. An-

Antonio étoit trop amoureux pour obéir. Il continua ses assiduitez auprés d'elle. Son pere l'ayant appris crût que l'absence le guériroit : il l'envoya en Espagne auprés d'un Commerçant de ses amis. L'adieu de ses amans fut tendre : ils verserent des pleurs, ils se plaignirent du sort, ils firent mille sermens de ne s'oublier jamais : mais enfin il fallut céder. Antonio partit pour Cadix.

Angelina éloignée de lui se consoloit dans l'espérance de le revoir. Quel fut son desespoir lorsqu'elle apprit que le vaisseau sur lequel il étoit avoit été pris par un Corsaire d'Alger ! La nouvelle de l'esclavage de son amant pensa lui couter la vie. Les pleurs étoient la seule consolation qu'elle eût dans son malheur.

Au milieu de ces inquiétudes elle se vit réduite à de nouveaux embarras. Son pere ennuyé d'un métier qui ne lui donnoit pas de quoi vivre : quitta la Sculpture, & s'étant apperçu que sa fille avoit une fort belle voix, il la fit entrer à l'Opéra de Naples.

Dans peu de tems elle fit de si grands

grands progrès dans la musique & dans le goût du chant, qu'elle gagna bien-tôt des appointemens considérables. De Naples aiant été à l'Opéra de Genes, elle y apprit une nouvelle qui redoubla tous ses malheurs.

Le pere d'Antonio avoit été obligé de faire banqueroute pour la perte d'un navire, il étoit réduit dans l'état le plus pitoyable. L'amoureuse Angelina ne put savoir la situation du pere de son amant, sans y être sensible. Elle lui fit remettre quarante pistoles à Livourne, où il avoit été obligé de se sauver, sans qu'il pût connoître la main charitable d'où lui venoit ce bienfait.

Elle n'oublioit pas cependant de travailler aux moiens de tirer son amant d'esclavage. Elle épargnoit le plus qu'il lui étoit possible & amassoit ainsi de l'argent pour sa rançon. L'occasion lui eût procuré le moien d'abréger tant de soins, si elle avoit pensé comme nos Comédiennes françoises. Le Marquis Massimiani, Gentilhomme Romain, vit Angelina à l'Opera de Genes. Il en devint éperdument amoureux, & fit tout

tout ce qu'il pût pour s'en faire aimer, mais inutilement. L'idée d'Antonio étoit trop parfaitement gravée dans son cœur, pour que rien pût l'en effacer. Il lui offrit mille pistoles pour le prix des dernieres faveurs. C'étoit la rançon de son amant. Le pas étoit glissant: elle crut qu'elle seroit indigne de lui, si elle lui procuroit la liberté par un moien aussi honteux. Elle refusa généreusement les offres du Marquis, qui, surpris de trouver sa maitresse inataquable de tous côtez, se douta qu'elle avoit le cœur pris.

Il la pria de l'avouer naturellement Angelina lui raconta de quelle maniere elle s'étoit attachée à Antonio & les mesures qu'elle prenoit pour sa liberté. Le Marquis touché au vif de la générosité & de la vertu d'une fille aussi sage, la força d'accepter quatre cent pistolles, qui manquoient à l'argent qu'elle avoit épargné pour la rançon de son amant qui montoit à huit cent. Au lieu de votre amour, lui dit-il, belle Angelina, accordez moi d'orenavant votre amitié. Votre candeur & votre constanc

ſtance me la rendent chere. Je veux que vous me regardiez comme votre frere, & vous verrez que je vous ſerviral utilement.

Il lui tint parole, & par ſon crédit les affaires du pere d'Antonio s'accommoderent en partie. Angelina remit les huit cent piſtolles au Réſident de France, qui les fit tenir à Alger au Conſul de la Nation, pour paier la rançon d'Antonio. Cet amant fortuné arriva à Genes peu de tems aprés.

Sa maitreſſe, aprés ce qu'elle avoit fait, crut pouvoir eſperer que le pere ne s'oppoſeroit plus au mariage de ſon fils. Le Marquis Maſſimiani ſe chargea de lui en écrire. Le Négociant qui avoit mille obligations à ce Seigneur, dont il ne pouvoit pénétrer la cauſe, n'héſita pas un moment à conſentir à ce qu'il vouloit. Le ſeul éloignement de ſon fils, dont on ne lui avoit pas appris le retour, ſembloit rendre ce conſentement inutille. Mais quelle fut ſa joie, lorſqu'il le vit arriver chez lui, dans le tems qu'il s'y attendoit le moins, & qu'il apprit qu'il devoit ſa liberté à

ſa

sa maitresse ! Angelina resta encore quelque tems à l'Opera aprés son mariage. Elle entra ensuitte dans les concerts du Cardinal Ottoboni, & aiant par sa conduite gagné de quoi rétablir entierement les affaires de son beau-pere, elle se retira avec lui.

Cette histoire a quelque chose de si sage & de si vertueux, que vous penserez qu'il est impossible d'en tirer un juste préjugé pour les mœurs des autres Comédiennes Italiennes J'en conviendrai avec vous. Mais examinez les toutes, & vous ne verrez jamais dans leur conduite des dereglemens outrez. Vous avez connu la Cossonni à Londres. Elle avoit un amant. Pourroit-on se récrier là dessus sans une espece de pedentisme, ou de cagoterie ? une femme peut avoir une inclination, sans qu'on soit en droit de la mépriser. Il n'est pas un homme qui ait le moindre usage du monde, qui ne soit pénétré de la vérité de cette proposition, qu'il faut qu'ne femme soit plus sage pour n'avoir qu'un amant, que pour n'en point avoir. Quel effort fait-elle

de se passer d'un plaisir qu'elle ignore? Mais lorsqu'elle a senti la douceur d'être trouvé aimable, que l'amour lui a prodigué ses faveurs les plus cheres, qu'elle a été initiée aux mysteres les plus cachez, je soutiens qu'il faut une vertu infinie pour ne pas succomber à la tentation de multiplier ces plaisirs. Vous savez la maxime de Bussi, *ce n'est pas l'amour qui nous perd, c'est la maniere de le faire.* Je finis par cette réflexion. Il y auroit du ridicule à exiger que les Comédiennes Italiennes fussent plus sages que les autres femmes; c'est bien assez qu'étant plus exposées qu'elles, elles ayent autant de vertu. Si, aprés avoir lû ma lettre vous n'êtes pas de mon sentiment, examinez à Paris la Troupe Françoise & l'Italienne, vous y verrez des argumens vivans & démonstratifs.

LETTRE

LETTRE HUITIÉ'ME.

Sur le caractere des Italiens.

IL ne peut y avoir parmi les Italiens ni Historiens, ni Philosophes. Les grands sujets sont défendus chez eux. L'inquisition est ennemie de la Métaphysique : cette science donne à l'esprit trop de liberté. La vérité de l'istoire passée ne peut se montrer dans un pays où elle condamne perpétuellement les actions & la conduite de ceux qui vivent. Les Italiens n'ont qu'un seul historien, encore est-il Venitien. Fra Paolo a saisi le moment pour écrire que la République étoit brouillée avec la Cour de Rome.

Vous connoissez leurs bons Poëtes, le Tasse, l'Arioste, le Guarini, le Petrarque. Depuis eux le tems n'a pas formé de Poëtes qui les ayent égalez ; ou même approchez. Les Théologiens écrivent perpétuellement en Italie & ne causent jamais de schismes : ils font de gros volumes

qu'ils

qu'ils n'entendent point, & ils n'éxigent pas que les autres les entendent. Plus une chose est obscure & mistéreuse, & plus elle devient respectable pour le petit peuple. Les grands ne se donnent ni la peine de la croire, ni celle de l'éclaircir. Je pense qu'après les Hollandois, il n'est pas de peuple qui ait autant de bon sens. Pendant six mois que j'ai été à Rome, j'ai toûjours vû dans la conduite des gens chargez des affaires, la sagesse la plus consommée.

Que le luxe de la Cour de Rome est beaucoup moindre qu'on ne le fait.

On s'égosille dans les païs Protestans à force de crier contre la Cour de Rome. Le *Pape* & les Cardinaux sont ordinairement le sujet des déclamations des réformez. *J*'en ai fait convenir plusieurs, avec qui j'ai été en societé à Rome, que c'étoit bien injustement. Le luxe des Cardinaux, dont on parle tant, a beaucoup moins de splendeur & de faste que la simplicité chretienne d'un Evêque Anglican, dont les revenus sont fort considérables & qui porte le titre de Lord. Il est vrai que quelques Cardinaux, qui ont de grands biens de patrimoine, soutien-

nent la dignité de leur rang. Mais n'est-ce pas exiger une chose absurde que de vouloir réduire plusieurs fils de maisons souveraines, qui sont revêtus de la pourpre, à la façon de vivre d'un Curé Janséniste, ou d'un Ministre Lutherien, qui ne crie si fort que parcequ'il ne peut joui d'un pareil bonheur.

" Douceur de cette Cour pour les Etrangers protestans

Depuis que l'inquisition est établie à Rome, je doute qu'elle ait jamais fait arrêter un Etranger. Lorsqu'il y en a quelqu'un qui tombe dans un cas de sa jurisdiction, elle se contente de lui ordonner de sortir de l'Italie. Il est aisé de constater la verité des faits que j'avance. Nombre de François & d'Anglois ont été à Rome & ne s'y sont pas plus contraints qu'ailleurs, la chose leur est impossible. Vous n'avez jamais oüi dire que qui que ce soit se soit plaint d'avoir été arrêté. Ce n'est pas la faute de bien des réformez. Ils parlent aussi librement à Rome qu'à Londres. Mais les Italiens n'y font pas attention, & s'ils ne voyoient pas des Anglois qui affectent de parler & de tourner le dos dans les Eglises, lorsqu'on dit

la Messe, je crois qu'ils ignoreroient s'il est des réformez.

Il n'en est pas de même chez les Protestans. Il semble que l'idée de la Cour de Rome soit un poison qui les rende furieux. Quelques Ministres se prêtent à cette manie & la poussent jusques à l'excès. Je ne sai si vous avez jamais lû un livre fait par Monsieur Jurieux, intitulé, *l'Accomplissement des Propheties, ou la délivrance prochaine de l'Eglise. Ouvrage dans lequel il est prouvé que le Papisme est l'empire antichrétien, que cet Empire n'est pas éloigné de sa ruine, que la persécution présente peut finir dans trois ans & demi, aprés quoi commencera la destruction de l'Antechrist, laquelle s'achevera dans le commencement du siecle prochain.* Ce livre est en deux volumes in douze. L'Auteur y a expliqué à sa mode toute l'Apocalypse & a prétendu démontrer la verité de son sentiment. Je ne conçois pas comment un homme qui avoit du génie, car on ne sauroit lui en réfuser, a pû donner dans une pareille vision. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est qu'il croioit ferme-

Declamation des Protestans contre este.

ment que Dieu avoit fait naître le Roi Guillaume pour être l'exécuteur de ses grands desseins & pour détruire les perrsécuteurs de France. *Il s'imagina*, dit l'Auteur de la Vie de Bayle, *qu'il devoit lui même aider à la chose, & aprés avoir rêvé toute une nuit, il se figura avoir troové une maniere de ponton pour faire debarquer en France autant de soldats qu'on voudroit, en dépit des Milices qui seroient sur les costes.*

Cependant, ces écrits tous ridicules qu'ils sont aux yeux d'un philosophe, ont persuadé plus de réformez, que les fameux Ouvrages du Ministre Claude, pleins de force & d'érudition. Le peuple veut être leurré de chimeres. Dès le commencement de la séparation des protestans, on l'amusoit de parreilles sottises: J'ai lû à Worms un livre de Luther. Le Pape y est peint à la tête avec ses habits pontificaux. Il a de grandes oreilles d'âne & une troupes de diables auprès de lui qui lui mettent la Thiare sur la tête. Le Peuple n'a pas été le seul, sur qui de pareilles folies aient fait quelque impression. Il y a eu

& où des gens de lettres, à qui elles ont paru une suite de la révélation de Dieu. Voici les termes dont se sert Sleidan: * *Luther fit faire une peinture pour rire ce semble, toutefois prédisante ce qui devoit advenir. Le Pape revêtu chevauche une grosse Truye qui a amples tetins, laquelle il broche de ses éperons. Cependant il fait la bénediction à ceux qui d'avanture se rencontrent: de la gauche il tient l'excrément humain encore tout chaud. La Truye sentant l'odeur leve le groin vers sa proye: mais lui se moquant d'elle, & reprenant l'excrément, il faut, dit il, que tu endures que je monte dessus toi, & que je te donne de mes esperons maugré que tu en ayes. Il y a longtemps que tu me romps la tête du Concile pour me diffamer plus librement. Voicy le Concile que tu me demandes. Par cette Truye il signifioit l'Allemagne. Plusieurs Papistes reprenoient en lui les railleries comme messéantes & peu honnêtes; mais il avoit ses raisons qui le mouvoient, & gens sensé estimoien*

* Histoire de l'Etat de la Religion & République sous Charles Quint par Jean Sleidan. Liv. 16. p. 264.

estimoient qu'il voyoit plus loin : Car même en ses Livres on trouve plusieurs prophéties des choses de grande conséquence ja accomplies.

Vous voyez que ces sortes d'images étoient regardées comme quelque chose de bien essentiel à la dispute dont il s'agissoit. Qu'auroit on dit, grand Dieu ! si M. de Meaux avoit été mettre pareille pasquinade à la tête de ses Variations? Si les Théologiens qui ont causé des différens dans la Religion il y a deux cens ans revivoient aujourd'hui, ils seroient étonnez de voir combien les habiles gens qui sont venus aprés eux ont poussé loin une matiere qu'ils n'entendoient que médiocrement. Calvin & Beze seroient fort heureux de servir de Freres Lais à du Moulin & à M. Claude. Je ne pense pas que les Théologiens Catholiques du Colloque de Poissi eussent brillé auprés de Messieurs Nicole & Arnaud, & de M. de Meaux.

LETTRE NEUVIÉME.

Sur les Espagnols.

LA bonne Philosophie est inconnue en Espagne. Il n'est pas de pays dans l'Europe où il soit plus expressément défendu de penser & d'agir en conséquence. Il en coûta cher à Galilée d'avoir rendu publique une découverte que la vérité a confirmée. En un mot, ce Philosophe fut enfermé dans l'âge le plus avancé pour avoir démontré une proposition que l'ignorance des Moines n'approuvoit point; ç'auroit été encore pis en Espagne.

La bonne Philosophie inconnuë en Espagne.

Les Italiens n'écrivent pas, mais ils pensent ce que les autres écrivent: gênez par l'inquisition, ils se contentent de nourrir leur esprit des ouvrages des autres nations. Les Espagnols n'écrivent ni ne pensent: leurs livres philosophiques sont des ramas d'idées fousses & gigantesques, puisées

dans

dans les ouvrages inintelligibles d'Aristote & de ses Disciples; dont les Moines leur permettent la lecture. L'étude de la Philosophie ne sert chez eux qu'à augmenter les ténébres & le cahos de leur imagination.

Etat des Sciences dans ce Royaume.

Leurs Bibliotheques ne sont composées que de Théologiens, de Romans & de Poëtes. Ils ont eu quelques grands Ecrivains, mais quelque talent que la nature leur eut prodigué, ils n'ont pû s'affranchir entierement du génie de la Nation. Vous connoissez la conquête du Mexique, cette histoire est un morceau à comparer avec ce que l'antiquité nous a laissé de plus parfait. L'Auteur est malheureusement tombé dans le récit d'une foule de miracles dignes d'être écrits par un Pere Servite ou un Maturin.

Bigoterie de ses meilleurs Ecrivains.

Miguel de Cervantes est le seul Espagnol dont les ouvrages ne soient pas mêlez de plusieurs traits de dévotion. Il n'a pourtant pas été entierement exemt du défaut de sa nation; &, tout grand homme qu'il étoit, il n'a pû éviter cet écueil dans l'histoire de l'Esclave Algérien. Il fait

avoir

avoir plusieurs conversations à sa maîtresse avec *Lesa Maria* ; *la Madona* vient toutes les nuits lui ordonner d'aller en Espagne ; & le nœud de cet épisode, une des plus touchantes du livre, n'est fondé que sur un miracle.

Quelque génie qu'ait un Auteur, il ne peut jamais vaincre entièrement les préjugez de l'éducation. Tout homme qui connoîtra les mœurs des Peuples distinguera de quelle nation est un Auteur dans quelque langue qu'il ait écrit. Je n'ai jamais lû de livres Anglois où il n'y ait quelque chose contre les François ; d'Italiens où il ne se trouve d'idées folles ; d'Espagnols qui ne soient farcis de miracles ; & de François où l'Auteur ne se loue dans sa Préface.

Ce que c'est que le Théatre Espagnol.

La dévotion des Ecrivains Espagnols s'étend jusqu'à leur Théâtre. La Vierge, les Apôtres, S. Jérôme, S. Chrysostome, les Mysteres les plus augustes de la Religion sont le sujet de plusieurs de leurs Comédies. Ce n'est pas que bien des *Poëtes*, & entre autres Dom Lope de Vega, excellent Comique, n'ait fait des pie-

ces

cés profanes; mais elles ne plaisent qu'aux Grands & à quelques gens de bon goût. Le peuple aime mieux voir deux Saints sur le Théâtre qu'Achille & Agamemnon.

Tout homme en Espagne qui sait lire & signer son nom, prend grand soin d'orner son nez d'une paire de lunettes fort amples, dût-il voir beaucoup moins que s'il n'en portoit pas; il faut qu'il se résolve de passer pour ignorant, ou de se soûmettre à l'usage.

Galanterie des Espagnols.

On dit que ce pays est le pays de la galanterie. Je le regarde comme l'antipode. Peut on appeller galanterie de racler pendant toute une nuit une maudite guitarre sous une fenêtre, d'entendre huit ou dix Messes pour donner de l'eau benîte en sortant de l'Eglise à sa maîtresse, & de se morfondre à lorgner à la promenade de deux cens pas de loin? Ceux qui ont parlé de cette façon n'ont connu les amours des Espagnols que dans des Romans faits à Paris.

Leurs Cérémonies & leurs Titres

Le cérémonial est une des choses que cette Nation observe avec le plus d'exactitude. Les affaires les plus

pressantes

pressantes, dûssent-elles péricliter, il faut que l'étiquette soit respectée. Les titres sont ici en si grande abondance, que joint à la quantité des noms de batême, un homme peut former un volume de leur seule énumération. Je vous envoye pour vous amuser l'adresse de l'Epître dedicatoire de l'histoire du regne d'Auguste II. Roi de Pologne, dediée par l'Abbé de Parthenay à l'Ambassadeur d'Espagne.

LETTRE DIXIE'ME.

Sur les Flamands.

LE quart des habitans de Bruxelles sont appellez Monseigneur. Il y a plus d'Excellences dans cette Ville qu'il n'y a à Rome d'Evêques *in partibus*. En Flandre tout est Baron, Comte, Marquis : les Allemans sont des Bourgeois sur le préjugé de la Noblesse eu égard aux Flamans. Un homme, dès qu'il s'éveille le matin, prend

prend grand soin de se dire à lui-même qu'il est Gentilhomme, le reste de la journée il ne le laisse ignorer à personne, & quiconque l'approche l'apprend bon gré malgré qu'il en ait. Les Seigneurs Bruxellois sont dans une consternation infinie de ce que la présence de l'Archiduchesse les empêche de se promener dans la ville en carrosse à six chevaux. Leurs seize quartiers sont blessez de n'être voiturez que par deux.

La peinture est ici dans un triste état : il ne reste plus de l'école de Rubens & de Van Dyk que quelques tableaux dans les Eglises & dans les cabinets des curieux. Les Peintres répandus aujourd'hui dans la Flandre sont des véritables barbouilleurs. Il y en a un à Bruxelles qui copie parfaitement ; mais qu'est-ce que cela, eu égard aux grands hommes qui ont vécu dans ce pays ?

Une Comédie Françoise de Province roule dans les grandes Villes. Je lui ai vû estropier le Rhadamiste de Crebillon.

Roußeau est ici. On y pense sur lui comme nous faisons à Paris. On estime

estime son édition de Soleure: on ne lit point ses derniers ouvrages.

LETTRE ONZIE'ME.

Sur les Allemans.

Grosseur énorme & inutile des Livres des Allemans.

TOUT Livre en Allemagne qui n'est pas en trois volumes *in folio*, est regardé comme nos brochures de deux ou trois feuilles d'impression le sont à Paris. Un Auteur Allemand dont la matiere ne sera pas vaste, s'il n'a ni Commentateur, ni Glossateur, ne passe gueres six ou sept volumes; mais si un Commentateur a pris soin de l'éclaircir, ses remarques font aller le livre jusqu'au douziéme volume. Il arrive quelquefois qu'on donne de nouvelles explications sur le commentaire. Alors un Auteur fait ue Bibliotheque. Vous me demandemanderez de quoi sont remplis ces *in folio*. *Sunt verba & voces, praetereaque nihil.*

Il n'est pas que vous n'ayez jetté

les yeux sur le *Theatrum vitæ humanæ* en dix volumes énormes. Vous y trouverez moins de bonnes choses que dans la seule premiere feuille du Dictionnaire de Bayle.

Eloge de quelques-uns.

Il y a pourtant de grands hommes en Allemagne. Vous avez lû le traité *de jure belli & pacis*, de *Grotius*. * Ouvrage utile aux Princes & aux Peuples. *Le droit de la nation & des gens*; par le Baron de Bufendorffs qui étoit Allemand, ne lui est pas inférieur; & on estime avec raison son Introduction à l'histoire universelle. Ces deux ouvrages n'ont rien de l'horrible cahos des livres des savans en *us*.

De la Poësie Allemande.

La Poësie n'est pas faite pour les Allemans. Pegase seul peut les inspirer. Les Muses fuient une langue aussi dure. Charles Quint disoit que, s'il vouloit paler à Dieu, ce seroit en Espagnol, à sa maîtresse en Italien, à ses amis en François, à ses chevaux en Allemand. Leurs Comédies & leurs Tragédies sont si mauvaises, qu'ils ne se donnent pas la peine de les voir représenter. Il y a

* *Grotius* est né en Hollande, mais a écrit cet Ouvrage en Allemagne.

de troupes Francoïses dans toutes les Cours d'Allemagne.

Les beaux Arts sont chéris & cultivez dans ce pays, & quoiquiqu'il n'y ait pas de Peintres ni de Sculpteurs d'une grande réputation, les étrangers qui excellent y sont parfaitement reçûs. La Musique y est fort aimée & sur tout l'Italienne : c'est le goût de l'Europe entiere. On n'y méprise pourtant pas la nôtre, & les Allemans ne se laissent pas surprendre aisément à la prévention.

Estime que les Allemans font des beaux Arts.

Ils sont francs, honnêtes gens, braves soldats, remplis de candeur & de probité, incapables de se prévenir pour une Nation plûtôt que pour l'autre. Quoique nous soyons en guerre, la vérité n'en doit pas moins être dans la bouche d'un François qui fait gloire de l'aimer.

Eloge de ces Peuples.

LETTRE DOUZIE'ME.

Sur les Turcs.

MILLE gens en France regardent

les Turcs comme une Nation barbare à qui le Ciel n'a donné que les idées les plus communes & les plus grossieres. On revient bien de ce préjugé pour peu qu'on les ait fréquentez : quand je vous parle des Turcs, c'est des Levantins ou Sujets du grand Seigneur, des Arabes & des Persans. Je ne comprend point cette foule de voleurs & de bandits, ramas & excrément de toutes les Nations établis sur la côte d'Afrique.

Probité des Turcs.

Pendant six ou sept mois que j'ai demeuré à Constantinople, j'ai étudié avec un soin infini les mœurs & les coûtumes des habitans : j'ai reconnu dans tous les Musulmans beaucoup de bon sens, de probité & de candeur. Les banqueroutes si fréquentes en France sont presque inconnues dans le Levant La bonne foy y sert de Notaire : on y ignore les contrats d'assûrance & de garantie. Les dépôts s'y font sur la bonne foy, ou tout au plus sous un seing privé. Il seroit absurde de croire qu'il n'arrive jamais aucune friponnerie. Les Turcs sont hommes & sujets à l'humanité. Mais

sur

sur ce qui regarde la probité, je les crois plus exacts que les autres.

Nous les regardons comme des gens à qui les sciences sont inconnues. C'est avec aussi peu de raison. Ils n'étudient pas le Grec & le Latin. Ces langues ne leur sont d'aucun usage. Mais il y a des Colleges publics où ils apprenent l'Arabe & le Persan. Leurs meilleurs Ecrivains ont écrit dans ces langues, & ce sont les seules qui leur deviennent nécessaires. il n'y a chez les Turcs, ainsi que chez nous, que deux sortes de personnes qui s'appliquent à l'étude, les Ecclésiastiques & les Gens de loi, ce qui revient à nos Théologiens & à nos Gens de robe. Il leur seroit aussi inutile d'entendre Saint Augustin, Saint Thomas, Cujas & Bartole, qu'aux nôtres de savoir les commentaires sur l'Alcoran, le recueil des Fetfa des Muphtis, & les Ordonnances du Grand Seigneur.

Etat des Sciences chez eux.

Ils ont quelques Historiens assez bons, mais en fort petit nombre. Les Philosophes ne leur manquent pas. La plûpart sont Arabes & Persans,

Leur Philosophie.

sans, mauvais, obscurs & diffus, mais pourtant plus sensez, plus nets, plus intelligibles & moins en état de brouiller le jugement, que le Docteur Scot & les autres Docteurs subtils de l'Ecole. Lisez Avicenne & Averroès, vous n'y trouverez rien qui approche du ridicule des *à parte rei* ou *à parte mentis*. Que diroit un Turc, si, après dix ans d'étude, son Maitre ne lui avoit rempli l'esprit que de mots bisares de forme substantielle, d'argument *in baroco*, de syllogisme *in baralipton*? Il jugeroit de nous peut être moins avantageusement que nous ne pensons de lui.

Leurs Poëtes.

La poësie n'est pas inconnue chez ces peuples. Ils ont plusieurs Poëtes. A la verité, ces Ecrivains ont le cerveau un peu échauffé, & leurs métaphores & leurs images sont éxcessivement hyperboliques. Il y a pourtant du beau & du bon dans leurs ouvrages.

Homere défendu sur le mêlange des Dialectes Grecques.

Je connoissois un jeune Poëte Turc nommé Achmet Chelebi, qui parloit fort bien Italien. Il m'a appris une chose assez particuliere, & qui eût serv-

servi infiniment à Madame Dacier dans ses disputes sur Homere. Comme nous parlions souvent des talens que demande la Poësie, il me dit que la langue Persanne & l'Arabe étoient une des choses des plus essentielles à la verification Turque, par la quantité de mots & de tours de phrases, qu'on étoit obligé d'emprunter de ces langues étrangeres, pour donner à la Turque plus de force & plus des douceur en même tems. Comment, lui di-je! vous mêlez des termes & des expressions de plusieurs idiomes dans vos Poësies! C'est ainsi, me dit-il, que tous les ouvrage, qui sont pour les Savans, doivent être écrits. Cette langue s'appelle le Turc Farsi. On ne la parle que dans le Serail & chez les Gens de science. L'Arabe sert à donner plus de force, le persan plus de tendresse, & le mélange de ces trois idiomes ne fait qu'un langage plus imparfait. Il y a à la verité bien des livres, qui ne sont écrits que dans un seul idiome. Tels sont principalement les Historiens, qui doivent être à la portée de tout le mon-

monde. Mais pour les poëtes, sur tout les bons, ils se servent du Turc, de l'Arabe & du Persan, selon qu'ils jugent qu'il convient à leurs ouvrages.

Je trouvai ce qu'Achmet Chelebi m'avoit dit si extraordinaire, que j'en parlai au Comte d'Aaillon, Neveu du Marquis de Bonac qui savoit parfaitement le Turc. Il me dit la même chose. Le Noir & Fournetis, deux Dragomans de l'ambassadeur, me confirmerent dans cette opinion.

Reflexions sur un mot de M. de Fontenelle touchant cette maxime.

J'ai réflechi depuis que c'étoit avec quelque espece d'injustice que Monsieur de Fontenelle avoit comparé Homere, lorsqu'il avoit employé plusieurs dialectes dans son Iliade, a un homme qui composeroit un Poëme en *Picard*, en Champenois, en Languedocien & en Breton. Ces idiomes n'ont point entre eux le même rapport que les dialectes differentes des Grecs. Il y a même apparence qu'il en éto it chez les Grecs comme chez les Turcs, c'est à dire que leurs Savans se servoient de ce qu'ils trouvoient de beau dans les

idio-

idiomes différens. Aussi voyons nous que Pindare en a employé quelquefois deux différens dans ses Odes.

Je ne fais point cette réflexion pour condamner M. de Fontelle. Les grands hommes tels que lui méritent que, quelque raison qu'on croye avoir, on suspende son jugement, & quand il y auroit encore plus d'apparence à ce que je dis, l'autorité d'un génie aussi beau & aussi étendu me feroit douter de la justesse de mon raisonnement.

Musique des Turcs.

Les Turcs sont mauvais Musiciens, ou, pour mieux dire, ils ne le sont point du tout : ils jouent de la guitarre, du tamboura, du tympanon quelques airs qu'ils apprennent par routine comme nos borgnes & nos aveugles apprennent à jouer du violon & de la vielle.

Leurs Comédies.

J'ai vû des Comédies Turques à Constantinople : les troupes qui jouent devant les hommes n'ont point de femmes, & il n'y a point d'hommes dans celles qui représentent devant les femmes. Ces Comédiens n'ont pas de salle : on les envoye chercher dans les maisons des parti-

culiers qui veulent les voir. Les pieces qu'ils représentent sont des impromptu tels que la plûpart des scénes de notre ancien Théâtre Italien. Voici le sujet d'une piece que je vis représenter chez l'Ambassadeur de Moscovie.

Sujet de leurs Comédies.

Un pere part de Constantinople pour s'en aller à Alep. Il recommande à son fils une esclave Georgienne qu'il avoit achetée & dont il étoit amoureux. Son fils devient lui-même sensible aux attraits de la maîtresse de son pere. Il ne peut s'empêcher de lui dire. Elle l'écoute & vient à l'aimer à son tours Le fils forme le dessein de l'enlever & d'aller à Andrinople. Le pere arrive dans ce temslà & rompt tous les projets. Le fils tombe dans une affreuse mélancolie. Le pere craignant que son fils ne meurt, cherche le sujet de sa tristesse, & l'ayant appris, il lui donne sa maîtresse dont il lui fait un sacrifice.

Vous voyez qu'il n'y a rien d'extravagant dans ce sujet. Il est vrai que la piece dure trois ans, au lieu de la régle des vingt-quatre heures que les

les bienséances n'y sont pas mieux observées, & que le stile en est si ordurier qu'il n'y a point de soldat aux Gardes qui ne fût scandalisé de certaines scénes.

Les Comédiens qui jouent les rôles des femmes sont des jeunes gens d'une trés-jolie figure. J'ai vû chez la femme du Chancellier de France, nommée Madame Belin, une troupe de Comédiennes Turques. Nous étions cinq ou six qu'on avoit fait entrér en secret. J'ai trouvé une troupe aussi mauvaise que l'autre. Celle des hommes me paroissoit même plus supportable.

LETTRE TREIZIE'ME.

Sur la Religion des Turcs.

JE n'avois pas moins d'envie de m'instruire de la religion des Turcs, que de leur façon de penser sur les Sciences. Achmet Chelebi n'étoi pas propre à me fournir ces éclaircissemens.

mens. Il étoit au mauvaisssi Turc, que bien des Poëtes François sont mauvais Catholiques. Je sentois qu'il ne me donneroit que de nouveaux doutes sur le ridicule affreux que nus attachons à la croyance Musulmane. : je voulois un homme, qui, persuadé de sa Religion, voulût la défendre sincerement. Je me faisois un plaisir de voir si on pourroit excuser cet amas d'extravagance qui sont répandues dans l'Alcoran. Un Medecin Juif me fit connoître un Effendi appel é Osman, grand Théologien Turc & parlant parfaitement l'Italien.

Défenses Mahomet par rapport aux violences qu'il a exercées.

Je lui proposai d'abord plusieurs questions. La premiere fut sur la façon dont Mahomet avojt étendu sa religion, je veux dire, sur les violences & les brigandages qu'il avoit exerçez pour la faire recevoir. Ecoute, me dit il, tu es dans le préjugé de tous ceux de ta nation : notre Prophéte ne s'est porté à ces excès, que parce qu'il y a été forcé par le Tout-puissant, qui vouloit l'obliger à punir un peuple dont les vices avoient comblé la mesure. Regarde dans la

Bible,

Bible, qui est un livre sacré dans ta religion, tu verras que Dieu ordonna aux Juifs de massacrer & d'exterminer jusques aux enfans à la mammelle de certaines Nations qui avoient mérité sa colere. Pourquoi loues-tu & approuves-tu dans les uns ce que tu blâmes dans les autres? Avant de condamner une action, il en faut regarder le motif. D'ailleurs Mahomet avoit des droits pour recouvrer le *Cherisat* de la Meque, que ses ancêtres avoient possedé pendant plusieurs générations; &, ayant été traversé dans cette entreprise par plusieurs Princes voisins, il usa de represailles. Si tu veux regarder Mahomet comme l'envoyé de Dieu, tu ne peux point lui faire un crime d'avoir obéi ainsi que les Chefs du peuple Juif firent autrefois. Si tu veux le considérer comme un Prince, pourquoi condamnes-tu en lui ce que tu loues dans Aléxandre, Jules César & dans une partie des Monarques du monde?

Notre Prophéte n'a jamais condamné personne à mort à cause de sa religion; il s'est contenté d'imposer — Tolérance des Turcs.

un tribut à ceux qui ne vouloient point embrasser la Loy. Regarde toutes les religions, tu les verras permises & exercées au milieu de la Ville Imperiale avec autant de tranquilité que dans les Etats de ton Prince.

Comment ils justifient la pluralité des femmes

Je viens, continua *Osman Effendi*, à la pluralité des femmes & à la liberté que nous avons d'enrretenir plusieurs concubines : cette maxime que vous condamnez vous autres Chrétiens, est aussi ancienne que le monde. Lamech n'épousa-t-il pas deux femmes peu de tems aprés la création de la terre, c'est-à-dire, dès qu'il y eut quelques femmes de plus qu'il n'y avoit d'hommes? cependant il ne fut pas censuré de Dieu pour une telle conduite. Jacob ne prit-il pas les deux sœurs en mariage dans le même tems, & n'avoit il pas outre cela des concubines? David le Prophete n'eut il pas plusieurs femmes, & dans les derniers jours de sa vie, qui furent destinez à la penitence, se fit il un scrupule de faire choix d'une jeune beauté? Salomon le plus sage des Rois, inspiré de Dieu, n'en fut point abandonné pour avoir un nombre

nombre infini de concubines, mais pour avoir idolâtré par complaisance pour elles, ce qui lui fut également arrivé, s'il n'en eût eu qu'une & qu'il l'eut assez aimée pour pousser la complaisance jusqu'à cet excés horrible; considere combien notre coutume est plus utile à la société, que celle des Chrétiens. Lorsqu'une femme chez toi se trouve stérile, son mari devient inutile à l'Etat, il est puni lui-même sans l'avoir mérité des défauts de son épouse, & privé pour jamais du doux nom de pere. De là viennent les mauvais ménages & la débauche outrée dans laquelle se plongent ceux de ta Religion, & que tu reproches à tort aux Musulmans à qui la loy Divine que leur a donnée leur grand Prophéte, permet par une sage maxime la pluralité des femmes que la nature semble nous conseiller.

Tu te récries mal à propos sur les plaisirs de notre Paradis; les railleries que tu en fais ne décident rien, à moins que tu ne veuilles exiger que des plaisanteries servent de raisons; je veux te convaincre, poursuivit Osman, par tes propres préjugez: tu

Ce que les Turcs disent sur leur Paradis.

Cc ij pensés

penses qu'un jour tu reprendras ton même corps & que tu seras dans le Paradis comme tu es actuellement dans le monde. Or si tu crois donc que l'odorat, la vûe, le goût, le toucher, seront rendus aux hommes, comme il faut necessairement que cela arrive pour qu'ils aient leurs corps parfaits, quelle dificulté ou plûtôt quelle honte trouves-tu aux plaisirs délicieux que Mahomet nous promet? Lorsque Dieu créa Adam & Eve dans l'état d'innocence, supposé qu'ils y eussent toûjours resté, n'auroient-ils pas goûté les charmes de l'amour, ses transports, ses soupirs, cette jouissance qui nous attend dans le ciel? tout cela ne leur eût point paru honteux: ils auroient pourtant été dans un état aussi pur & aussi saint que celui où seront les Justes. S'il y avoit de la bassesse à contenter des desirs aussi innocens que ceux de l'amour, il y en auroit autant à jouir des plaisirs des autres sens. Or c'est ce qui n'est point, puisque les Anges mangent en Paradis. Aussi est il dit dans la Bible, que la manne que le Tout-puissant fit tomber dans le Desert en faveur des

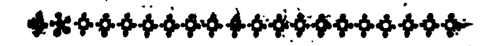
des Juifs errans, étoit la nourriture des Anges.

Quelque foibles que fussent ces raisons, j'étois surpris de voir qu'elles eussent une apparence de bon sens. Je ne m'étois pas persuadé qu'on pût colorer de pareilles impertinences. Son excuse pour la pluralité des femmes n'étoit pas ce qui me surprenoit: j'avois fait les mêmes réflexions que lui sur leur stérilité, & il est peu de gens à qui elles ne soient venues dans l'esprit: mais quant au ridicule Paradis de Mahomet, j'ignorois entiérement ce qu'il pourroit me dire: *Nihil est tam absurdum quod disputando non fiat probabile.*

Je comptois que cette conversation ne serviroit qu'à m'éclaircir si les Turcs avoient quelque idée de leur religion qui pût en pallier le ridicule. Elle produisoit en moi une réflexion que j'ai fait faire depuis à bien de mes amis Protestans & Arméniens. Messieurs, leur ai-je dit, vous ne voulez que l'Ecriture & vous l'expliquez à votre fantaisie. Les Turcs en font de même; elle leur sert à prouver que les Anges mangent en

Remarque en faveurs des Peres de l'Eglise.

Paradis. Je ne suis pas plus obligé de croire l'un que l'autre. Vous permettrez dans le doute que je m'en rapporte à Origene, à Tertullien, aux premiers Peres de l'Eglise; ils avoient vû les disciples du Messie, ou peu s'en faut. Vous aurez assez de bonne foy pour m'avouer qu'ils devoient être mieux instruits que ceux qui sont venus douze ou quinze cens ans aprés.



LETTRE QUATORZIE'ME.

Sur les Hollandois.

Liberté des des Hollandois.

C'EST ici le pays du bon sens & de la liberté ; la premiere de ces qualitez entraîne l'autre necessairement. L'homme en Hollande n'est sujet qu'aux Loix ; c'est elles seules qu'il craint & qu'il respecte. Libre dans tout ce qui ne va point contre l'Etat, il ne connoît d'autres Maîtres que la vertu & son devoir.

On

On croyoit qu'il y a deux Nations en Holande, le bas Peuple & les Bourgeois. Le caractere des uns est aussi éloigné de celui des autres que celui des François l'est des Portugais. Les Bourgeois sont affables, polis, serviables, incapables d'aucun mauvais procedé. La populace y est brutale & insolente jusqu'à l'excès. Il est difficile de la réduire à changer. On peut faire des Loix qui ordonnent de servir l'Etat, de payer des impôts. Mais on n'en fait point sur la politesse, & tout ce qui n'a pas force de loix n'oblige en rien les Hollandois. Une espece d'égalité, qu'il faut qu'il y ait dans les Républiques, est en partie la cause de l'insolence du peuple. Un Seigneur des Etats Généraux, dont le carosse rencontre en chemin le chariot d'un Païsan, doit se ranger ainsi que le Manant. Il faut que tous les deux ayent la motié de la peine. Ses valets se garderoient bien d'insulter le chartier, ou encore moins de le battre. Il est Citoyen de la République, il ne reconnoît le Magistrat que lorsqu'il est dans ses fonctions.

Leur caractere.

tions. Ailleurs chacun est égal.

Leur amour pour la Patrie.

De cette liberté naît l'amour de la Patrie. Chaque Hollandois regarde la République comme une bonne Mere, dont il doit conserver les privileges. Ces sentimens sont si parfaitement gravez dans les cœurs, que rien ne peut les en effacer. La différence de Réligion, par tout ailleurs si nuisible, ne cause pas le moindre trouble. Celle de l'Etat est la Protestante; mais loin de tyranniser les autres, elle assure leur repos.

Leur tolérance avantageuse pour les Sciences.

De ce ramas de Réligions s'éleve une foule de grands hommes & d'illustres Ecrivains. La liberté qu'ils ont de donner l'essor à leur genie leur donne un avantage considérables sur les autres Savans.

La Hollande semble être la Patrie des philosophes. Libres du joug qu'on impose ailleurs à la raison, ils sont les maîtres d'en faire usage.

C'est à la sage police de ce Païs que l'Europe est redevable des Ouvrages des plus grands Hommes. Sans cette liberté si bien établie, la moitié des œuvres de Bayle n'eussent ja-

jamais vû le jour. Une foule de Moines eussent fait suprimer l'impression, ou peut être l'Auteur gêné n'eût jamais songé à composer ses Livres.

Le Commerce est l'occupation d'une bonne partie des Hollandois. Comme il n'y a gueres dautre noblesse chez eux, que celle que donne la vertu & le mérite, on y voit peu de ces illustres Fainéans, dont le métier est de ne rien faire & souvent de mourir de faim. Un commerçant ici ne croit point que son état soit vil, & comment le penseroit il, puisqu'il est tous les jours à même en sortant de son magasin, de remuer l'Europe entiere! il y a tel Marchand à Rotterdam & à Amsterdam, dont la voix peut decider du sort de la guerre ou de la paix. Cas qu'ils font du Commerce

On ne se prévient point dans ce Païs ni pour ni contre aucune Nation. L'esprit, la science & le mérite sont chers aux Hollandois par tout où ils le trouvent. Je les ai entendu parler de nos dernieres gueres. Ils ne dissimuloient point leurs avantages; mais ils ne cachoient pas leurs per- Leur éloignement de toute prévention.

pertes. Plusieurs avec qui j'ai été en rélation rendoient justice à la sagesse de notre ministere d'à present. Ils louoient la conduite & le secret des affaires. Ils avouoient que ceux qui sont à la tête de l'Etat le conduisoient parfaitement, & j'ai trouvé chez eux cent fois plus de candeur que chez des François, à qui j'ai entendu tenir là-dessus des discours pitoyables.

Eloge du Duc de Richelieu.

Le Duc de Richelieu a été quelque tems en Hollande. On dit ici de lui ce qu'on en dit à Paris. Aimable, poli, plein de génie, gagnant tous les cœurs & fait pour être aimé, voilà comme le represente tous ceux qui m'en ont parlé. Tous m'ont tenu le même langage. On est heureux, quelque rang qu'on ait, lorsqu'on peut avoir une pareille réputation dans l'Europe entiere.

Et de quelques Seigneurs François.

plusieurs personnes m'ont demandé s'il y avoit chez nous d'autres Seigneurs de son caractere. Je leur ai répondu que j'en connoissois qui méritoient les mêmes éloges. Vous voyez bien que cela tombe sur M. le Duc de Vaujour, & sur M. le comte d'Ayen,

d'Ayen, quoique je n'aye pas l'honneur de connoître le dernier, je ne craignois point de dire qu'il étoit fait pour plaire. La voix du peuple est la voix de Dieu. Il est estimé trop généralement pour que j'eusse peur de mentir en le louant.

J'ai été pendant mon séjour à la Haye à un fort beau concert que donne le célebre Francisco Lopez de Liz Juif Portugais, qui a des richesses immenses. Cette assemblée se tient chez lui tous les Mardis dans une salle superbe par la dorure & les ornemens. Tout honnête homme peut y aller, il est sûr d'être parfaitement bien reçû. Les rafraîchissemens & les confitures y sont répandus avec profusion. On dit que la dépense de ce concert va à plus de quatre vingt mille livres de notre monnoie par an. Je le croirois sans peine : je n'ai vu chez aucun Prince souverain rien d'aussi magnifique.

Concert de M. De Liz.

J'ai eu une conversation assez plaisante avec ce riche particulier sur les filles de l'Opéra : il doit les connoître mieux que personne. Elles lui ont assez coûté : c'est en verité un

fort

fort honnête homme & générale-ment aimé dans ce pays. Aprés avoir été deux heures avec lui, il a eu une impatience infinie de me connoître. Quelque fâché que j'aye été de ne pouvoir pas le satisfaire, je n'ai point voulu violer la ferme résolution que j'avois prise de ne point me nommer en Hollande.

Je vous enverrai au premier jour mes doutes métaphysiques. J'acheve de les mettre en état de paroître. J'y joindrai une petite brochure latine, intitulée, *Superstitionis arcana revelata*.



